



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

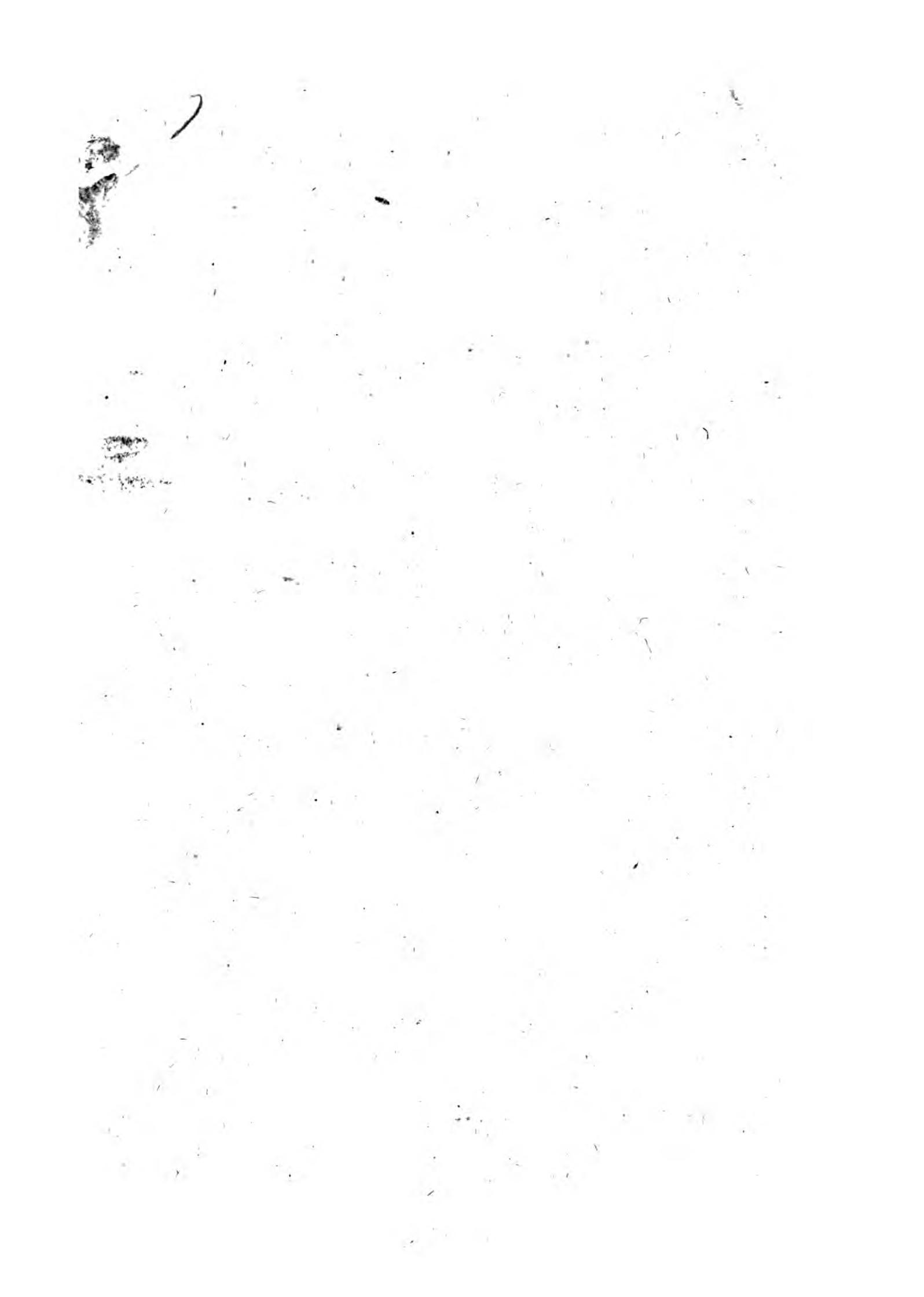


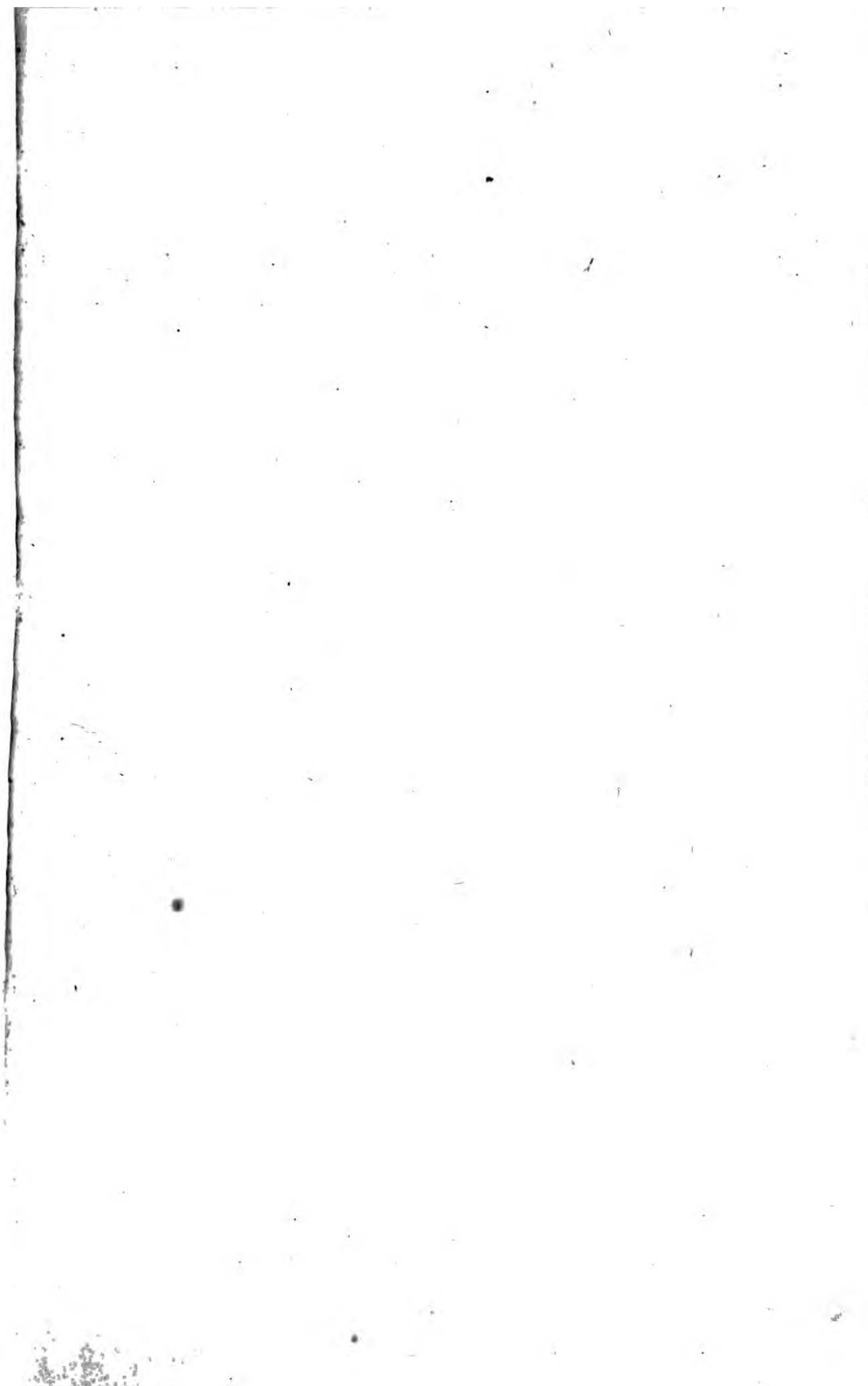
*Ex libris apud  
F. S. G. Simmons  
Oxonie hospitantibus*



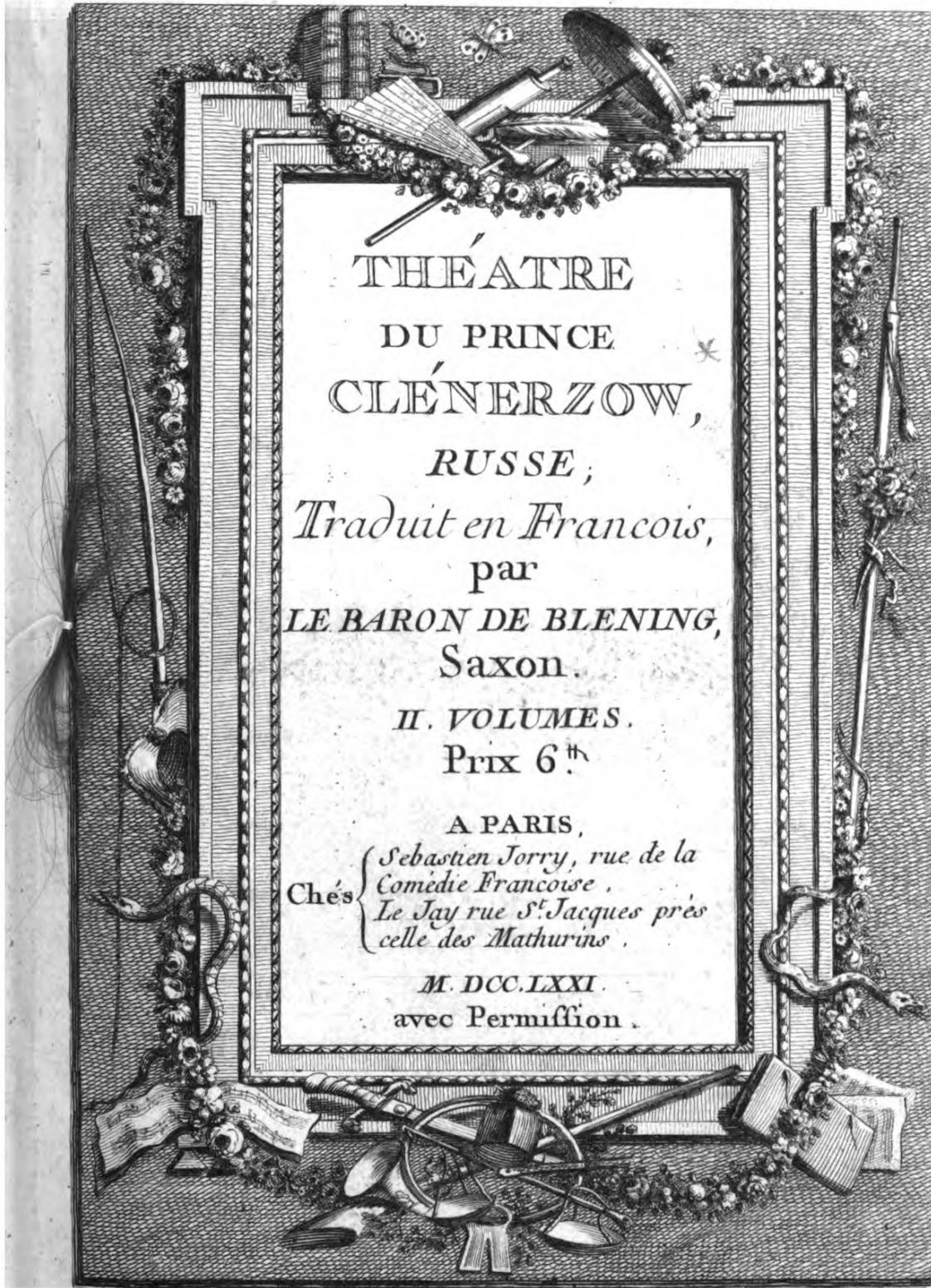
Vet. Fr. II B. 808











THEATRE  
DU PRINCE  
CLÉNERZOW,  
RUSSE;

*Traduit en Francois,*  
par  
LE BARON DE BLENING,  
Saxon.

II. VOLUMES.  
PRIX 6<sup>th</sup>

A PARIS,  
Chés { *Sebastien Jorry, rue de la*  
*Comédie Françoise.*  
*Le Jay rue S<sup>t</sup> Jacques près*  
*celle des Mathurins.*

M. DCC. LXXI.  
avec Permission.

\* ie. Louis de Carmontelle



---

LE T T R E  
DU BARON DE BLÉNING

S A X O N ,

AU CHEVALIER DE LA B\*\*\*.

*Résident de France , dans plusieurs Cours  
d'Allemagne.*

C'EST sans doute à votre amitié , mon cher Chevalier , que je dois l'inquiétude que vous avez , que je ne m'ennuye à Pétersbourg. Vous ne connoissez pas cette Nation-ci ; chaque jour elle s'éclaire , & elle est déjà bien loin de la barbarie où elle étoit plongée avant Pierre le Grand. Avide de connoître vos mœurs & vos usages ; desirant de vous imiter , elle ne néglige rien pour y parvenir. Elle a des correspondances avec tous vos Scavans dans tous les genres. De célèbres Artistes qu'elle a attiré chez elle , y sont récompensés magnifiquement. Les différentes sortes d'Ouvriers qui s'y transportent , y sont très - employés , & s'ils se conduisent sagement , ils y font , en peu de tems , une fortune considérable.

Le goût que cette Nation a contracté pour

*L. Vol.*

A

tout ce qui vient de France, a engagé plusieurs Seigneurs à en entreprendre le voyage, ils ont voulu voir de près ce qui excite la curiosité & les desirs de leurs Compatriotes.

Le Prince Clénerfow, homme de beaucoup d'esprit, avoit causé à Pétersbourg avec tous les Russes qui revenoient de Paris; il avoit lu tout ce qu'on a écrit de meilleur sur la France & les François; mais il n'étoit pas satisfait des réponses qu'on faisoit à toutes ses questions, ni des lectures qu'il avoit faites. Il se détermina à aller en France & il partit. Il passa trois ans à Paris, à vivre l'après-dîné dans la meilleure compagnie. Les matins il visitoit les Artistes, il parcouroit les Ateliers, il causoit avec les Ouvriers, & à la campagne avec les Payfans. Il n'a rien négligé pour bien connoître la France, & il a même séjourné dans plusieurs villes de vos Provinces. Il étonnoit souvent les François, par le nombre de connoissances qu'il avoit acquises, sur tout ce qui regarde votre pays. Sans le sçavoir, quelquefois il les instruisoit de tout ce qui se passe chez eux, & il leur apprenoit à se connoître eux-mêmes; ainsi qu'un Peintre habile fait distinguer à un Amateur, les beautés ou les défauts des tableaux de son cabinet.

L E T T R E. 3

Pendant son séjour en France , à chaque instant il avoit à détruire tous les préjugés dont il étoit rempli , sur tout ce qui vous regarde ; il vit que les uns estimoient trop leur Nation , & les autres pas assez ; qu'il falloit , pour vous juger , se défier également du mépris ou de l'engouement dans lequel vous donniez tous ; que chacun en particulier sembloit lui dire : je suis ce qu'il y a de mieux ici , & personne ne sçait comme moi ce que vaut l'étranger ; ainsi ne trouvant point de secours pour fixer ses idées , il crut devoir ne consulter que lui-même.

Il avoit des connoissances de tous les Arts , & un jugement sain ; il vit que vos Peintres valoient mieux que les Amateurs des Ecoles anciennes ne les apprécient ; mais en même-tems , que chez une Nation qui sent aussi vivement , l'expression est trop négligée ; que les têtes de la plupart de vos meilleurs Peintres ne disent rien ; qu'ils sont bien loin du talent que Lebrun , avoit d'animer ses personnages , suivant les sentimens qu'il vouloit qu'ils exprimassent , & les sujets qu'il vouloit représenter.

Il trouva qu'à propos de la Sculpture , on avoit eu raison de dire ( dans un examen du Salon ) qu'elle avoit gagné du côté de l'action ,

ce que la peinture avoit perdu du côté de l'expression. Il fut réellement affligé de voir que dans tous les Arts, vous étiez moins avancés du côté de la vérité, qu'il ne l'avoit pensé, d'après tout ce qu'il avoit lu dans les ouvrages des écrivains François.

Il vit que l'Architecture cherchoit à s'agrandir ; mais qu'en perdant le mauvais goût qu'avoient introduit quelques-uns de vos Architectes, & que les Italiens ont porté dans les pays étrangers, vous deveniez lourds ; que vous entassiez dans de petits espaces, tout ce que l'on voit dans les plus grands monumens d'Italie ; que dans ces monumens, tout ce qui excite l'admiration, ne semble vous être apporté que pour vous resserrer & vous écraser. Ces colonnes, autrefois si majestueuses, faites pour être employées dans les Temples, les Palais, les Arcs de triomphe, les Places publiques, sont prodiguées jusques dans les plus petits recoins des maisons bourgeoises. Autrefois on n'atteignoit pas seulement à leurs bases ; & l'on pourroit à présent presque toucher à leurs chapiteaux ; il semble que vous soyez tous devenus des géants. On voit dans chaque maison, tout ce qui se trouve dans les Traités de Vitruve, de Palladio, de Scamozzi & de Vignole. Quel

L E T T R E. 5

abus , disoit le Prince Clénerzow , des grands principes de l'Architecture !

Il sçavoit parfaitement la Musique , & il ne trouva point votre Opéra mauvais ; il convint même que vous aviez une Musique propre à votre Langue ; tandis que les autres Nations , n'ayant pas cet avantage , étoient obligées d'employer le chant Italien. Il trouva que dans vos Scènes tendres , votre Musique augmentoit l'intérêt , quand on entendoit les paroles , & quand les Acteurs débitoient , au lieu de crier sur les syllabes qu'ils jugent favorables à la voix. Il ne comprenoit pas comment celui qui mène cent joueurs d'instrumens , & tous les chanteurs des chœurs , avec un geste , n'avoit pas le droit de faire hâter ceux qui chantent la Scène.

Quoique rebuté de cette lenteur , le Prince ne laissoit pas d'écouter les Scènes , que vous jugez ennuyeuses , sans les avoir entendues , & les fêtes , lorsqu'elles étoient bien amenées , l'occupoient agréablement. Vos airs de violon n'étoient point nouveaux pour lui ; parce que les Musiciens Italiens , si sublimes d'ailleurs , n'en sçavent pas faire & qu'ils sont obligés dans toutes leurs fêtes , d'employer les airs de violon de Rameau. Il admira le goût & la variété des habits , sur-tout quand ils sont bien

drapés ; mais il étoit fâché que les chœurs fussent toujours habillés uniformément , soit courtisans , soit peuples , soit payfans , ce qui est moins agréable à l'œil , & fait paroître ces chœurs moins nombreux qu'ils ne sont effectivement. Il trouva vos machines & le service des décorations , bien inférieur à celui des Machinistes Italiens , qui ont grand soin de cacher leurs cordages. Mais quel fut son étonnement , de voir comme le dessein général de la décoration étoit négligé , sur-tout dans un pays , où il y a tant de Peintres qui sçavent faire des tableaux charmans dans ce genre , & dont l'imagination & le goût seroient si utiles & si agréables à ce Spectacle. On lui dit qu'on n'avoit point recours à eux : pour lors il ne fut plus surpris de la symétrie qui régnoit sur ce Théâtre , dans les plans , sur-tout dans les paysages ; de la mauvaise entente des lumières , ce qui prive les décorations de leur effet , & produit les ombres que l'on voit dans les bandes d'air , & fait appercevoir cette forme cintrée , si ridicule. Ce qui l'étonna prodigieusement , ce fut de voir des coulisses porter le ciel , & des vaisseaux en sortir pour ce flotter sur la mer. Il demanda pourquoi spectacle étoit ainsi abandonné au mauvais

goût & à l'ignorance , quel étoit celui qui y préfidoit. On lui dit , qu'autrefois il étoit dirigé par des Amateurs , qui consultoient les Artistes des différens genres , & qu'ils empruntoient d'eux des desseins & des conseils ; qu'actuellement , c'étoit des Musiciens qui avoient cette direction & qu'ils ne pensoient qu'à la Musique. Cela ne satisfit pas le Prince.

L'Opéra comique lui plut par la variété des situations , le naturel & la vérité qu'il trouvoit dans plusieurs de ces Pièces , ainsi que par un costume exact & un jeu vrai ; cependant toutes ne lui plaisoient pas également. La Musique chantante lui fit grand plaisir ; mais celle qui n'étoit qu'une imitation de la nouvelle Musique Italienne , ne lui paroissoit convenir à notre Langue , qu'autant qu'elle ressembloit à celle de Pergolèse. Il ne comprenoit pas comment vous vous étiez accoutumés à entendre deux ou trois notes sous chaque syllabe , & quoiqu'il fût convaincu du pouvoir de la mode sur vous , il n'étoit pas moins surpris de la facilité avec laquelle les extrémités se touchent en France. Cependant , quoique cette nouvelle Musique lui parût seulement faite pour la langue Italienne , on lui disoit qu'il n'y avoit que celle-là qui sçût peindre , même en François ; que les

Auteurs entendoient supérieurement la profodie Françoise ; qu'il n'y avoit qu'eux qui sçussent bien rendre nos paroles , & quand il se plaignoit de ne pas les entendre , & de n'entendre que des Sons , on lui disoit qu'il n'étoit pas nécessaire d'en entendre davantage pour juger de cette Musique. Il crut d'abord que tous ces Amateurs avoient passé leur vie en Italie ; mais à peine en trouva-t-il un sur cent qui en eût fait le voyage , & même qui sçût un peu de Musique.

Il avoit été bien long-tems à comprendre en Ruffie , qu'autrefois vos spectateurs fussent sur le Théâtre , & qu'une petite grille seulement les séparât des Acteurs ; il sçavoit qu'enfin ce manque de goût avoit cessé , & que la Scène n'étoit plus occupée que par les Acteurs : mais quel fut son étonnement lorsqu'il vit ces petites loges entassées les unes sur les autres , & dans lesquelles les spectateurs voyoient les Comédiens par derriere ! Comme on est fort occupé d'écrire sur la Comédie , il croyoit que tout y devoit produire la plus grande illusion ; il s'attendoit à voir les appartemens & les Palais , meublés convenablement & conformément au costume des tems & des lieux où se passe la Scène , & qu'on ne verroit pas l'évanouisse,

ment d'une Princesse , annoncé dans un tel Acte , par un Valet, qui apporte un fauteuil François , pour recevoir une Dame Grecque ou Romaine; qu'on épargneroit aux Confidentes , le pénible & ridicule emploi de pousser ce fauteuil & de le retirer , lorsque leur maîtresse a repris ses sens; qu'enfin la Princesse seroit libre de se trouver mal où bon lui sembleroit , & non pas toujours au milieu du Théâtre , ce qui produit un effet symétrique qui rend le tableau insipide. La Tragédie & la Comédie ayant pour objet, de représenter des actions vraies ou vraisemblables , il pensoit qu'on ne devoit rien négliger pour y mettre cette vérité si nécessaire , & pour augmenter le plaisir que produit une illusion entière.

Le Prince Clénerzow , fut bien étonné de voir que nos gens de qualité , n'étoient point peints sur le Théâtre, tels qu'ils sont réellement , & que depuis Moliere , les Auteurs n'avoient point connu leur ton ; qu'ils s'éloignoient de la nature , pour ne donner que des personnages de pure invention. Il demanda pourquoi on ne faisoit plus de Comédies nouvelles ? On lui répondit que tous les Caractères étoient épuisés; quoiqu'il n'en fût pas entièrement persuadé, il trouvoit qu'on pouvoit les retracer d'une

autre maniere, & dans les différens états & dans les différentes situations ; puisque ces Caractères existoient toujours. Il convenoit bien que les ridicules avoient pu changer, puisqu'il ne trouvoit pas dans le monde un petit maître qui ressembloit à ceux de vos anciennes Comédies ; mais il soutenoit que le fonds des ridicules, chez vous surtout, est un fonds inépuisable. Il cita, pour le prouver, beaucoup de choses qui l'avoient frappé en arrivant à Paris & même révolté, chez une Nation aussi éclairée que la vôtre. On convint avec lui, qu'il y avoit d'excellens sujets à traiter ; mais on lui dit que les Auteurs & les Comédiens craignoient les applications ; que les vices & les ridicules du jour, dont on tire même vanité, seroient difficiles à attaquer sur la Scene, sans révolter, surtout ceux qui aiment le plus les Spectacles, & que depuis les petites loges, il falloit encore plus ménager les Spectateurs. Le Prince ne comprenoit pas comment on pouvoit autant rechercher des places si contraires au plaisir ; puisqu'on n'est jamais qu'au dessus ou au-dessous du point de vue. On lui répondit que la mode, ce tyran de la raison, l'ordonnoit. Cette réponse le frappa, sans cependant le convaincre : il avoit ignoré jusqu'à ce moment que rien ne peut arrêter quand il est

question de la mode , pas même la crainte du mauvais air qui se concentre aux troisièmes loges , & qu'en s'occupant chez vous sans cesse de sa santé, on y fait tout ce qu'il faut pour la détruire.

Le Prince ne sçavoit pas non plus que c'est la manie des petites loges qui prive le Public d'entendre des nouveautés , & qui donne aux Comédiens la liberté de se négliger & de rebuiter les Auteurs ; qu'en leur assurant un revenu considérable, ils se débarassent du soin d'amuser le Public sur ce qu'on appelle les Doubles ; que les principaux d'entr'eux , passant quatre mois dans leurs terres , ou leurs maisons de campagnes , ne veulent pas même se donner la peine d'apprendre les pieces nouvelles , dont leurs porte-feuilles sont remplis , à moins que les Auteurs ne renoncent à leurs droits : que d'ailleurs , s'ils avoient la mal-adresse de jouer des pieces où l'on sçût prouver que les airs dans tous les genres & dans tous les états, sont à Paris la cause de la ruine de presque tout le monde , ils perdroient la meilleure partie de leur revenu.

Il auroit désiré que dans vos Comédies , on ne se tînt pas debout pendant cinq actes , pour parler de choses intéressantes & qui affectent quelquefois au point de se faire soutenir par

une Suivante ; parce qu'il n'y a pas un fauteuil dans la chambre. Il remarquoit très-bien que Moliere avoit fait souvent asseoir ses Acteurs dans ses pièces, & il citoit l'Ecole des Femmes, les Précieuses Ridicules, le Tartuffe, les Femmes Sçavantes, le Misantrope, &c, il ajoutoit qu'on ne devoit point compter le nombre des chaises qu'on apporte, par le nombre d'Acteurs qui seront sur la scene, ni les rapporter quand ils s'en vont : parce qu'un appartement habité est toujours meublé ; que dans un Entre-Acte, on vous annonce qu'il viendra un Notaire, en apportant une table & deux bougies allumées, à quelque heure de la journée que ce soit ; que l'on en met aussi sur les toilettes, même à midi. Il trouvoit qu'en général on n'étoit pas assez occupé de faire des tableaux, ce qui arriveroit plus souvent si les Acteurs étoient assis ; que sans les tableaux l'effet est manqué au Théâtre. Que le jeu seroit bien plus vif ; puisqu'il faudroit dans les momens où l'on parle d'action, se lever & marcher au lieu de rester assis, comme le Misantrope lorsqu'il est en colere dans la Scene de la conversation, ce qui est hors de la nature, & ce qu'il avoit bien de la peine à croire que Moliere eût fait en jouant ce Rôle. Le Prince vouloit aussi

que les Monologues ne fussent point adressés au Parterre ; non plus que tous les *aparte* , & les , *il vient* , *feignons* , *je l'entends* , *c'est lui-même* ; *que vais-je lui apprendre ? que dira-t-il ?* &c. Il ajoutoit que si l'on essayoit de jouer les pieces anciennes dans le vrai & avec ce soin ; on procureroit au Public un nouveau Spectacle & l'on ouvreroit une nouvelle carrière aux Auteurs ; que dans le monde on ne reste point debout sans se promener , ou sans être le dos à la cheminée ; que les hommes seuls , y demeurent ; mais que les femmes sont toujours assises. Que l'on ôteroit cette contrainte du Théâtre ; qui rend tous les Amoureux des beaux Léandres ; qu'il y a même différentes manieres d'être assis qui aideroient à caractériser les Personnages avant qu'ils eussent parlé : qu'il ne faudroit plus à l'avenir que les Femmes de chambre fussent les maîtresses de la maison ; parce qu'elles ne sont utiles tout au plus qu'à leurs maîtresses , mais en secret. Qu'il est indécent de les voir entrer dans le salon au milieu de la compagnie , pour y dire leurs avis sur tout ce qui se passe , pour y faire des Portraits & des Epigrammes ; qu'elles se tiendroient debout , ainsi que les Valets , derrière les fauteuils de leurs maîtres , au lieu d'être en Scène , en

cercle , à côté des Comtes , Comtesses , Marquis , Marquises &c. Que pour lors ils ne manqueroient plus de respect à leurs maîtres , ni à ceux qui sont chez eux , ce qui est contre l'usage & le bon sens , & par conséquent ne devoit pas faire rire.

Le Prince vouloit aussi qu'il y eût dans l'habillement des Acteurs , toujours une uniformité de saison ; qu'on ne fût pas habillé d'hiver dans un jardin ; que la Maîtresse ne fût pas en taffetas quand l'Amant est en velours , comme les peres , surtout , qui ne manquent jamais d'y être dans tous les tems & dans tous les lieux ; que l'on n'eût pas égard à la saison réelle , mais à celle que la piece indique , & que lorsqu'elle n'en indique pas , celle des habits fût uniforme. Il ne voudroit pas non plus voir une Actrice qui dit qu'elle vient de se lever , paroître toute coëffée & même avec des diamans , comme cela arrive dans plusieurs pieces ; Moliere ne l'auroit sûrement pas souffert ; puisqu'il fit déshabiller sa femme qu'il trouva trop magnifiquement mise , pour représenter dans le Tartuffe , la femme d'Orgon , qui avoit eu la migraine la veille.

La maniere dont le Prince avoit vu la France , étonna même les Seigneurs Russes qui

y avoient été; ils convinrent que ce qu'il disoit étoit vrai. J'en fus moins surpris quand je lui eus vu rendre tout ce qui se passoit dans vos différentes sociétés; comme il prenoit vos manières, comme il peignoit vos actions, votre ton & vos propos. Je sentis combien il étoit fâcheux que vos Comédies ne rendissent pas exactement ce qu'il peignoit avec autant de vérité; car il le faut avouer, il rendoit tout ce qu'il avoit vu en France, supérieurement bien; j'en ai été souvent témoin & il m'a toujours fort amusé.

A la suite d'une longue conversation que nous eumes un jour sur cet objet tête-à-tête, je lui dis qu'il devoit essayer de faire des Comédies qui pussent faire juger des mœurs & du ton de votre Nation; il me parut surpris comme quelqu'un dont on auroit deviné le secret; je poursuivis. Après un moment de silence, il me dit: eh bien, ce que vous desirez, tout difficile qu'il est, est fait, & je veux que vous en jugiez; vous me trouverez bien loin de ce vrai que je desire, n'importe; mais je vous avertis que comme je ne suis point assez accoutumé à penser dans la Langue Françoisse, tout ce que j'ai écrit est en Langue Russe. Il me prêta donc ses ouvrages & ce qui l'y engagea, ce fut le desir que je traduisse ses Comédies, J'y tra-

vaillai & je lui montrai ma traduction. Nous nous fimes des complimens d'Auteurs; il me dit que j'avois perfectionné son ouvrage en le traduisant, & moi j'ai trouvé que je l'avois affoibli.

C'est cette traduction, mon cher Chevalier; que je vous envoie. Vous ne ferez peut-être pas fâché de voir ce qu'un Russe a pensé de votre Nation, & comme il l'a vue. Je me suis rappelé autant qu'il m'a été possible, les tours de phrases françoises, non pas comme on écrit, mais comme on parle. Ne me piquant pas d'écrire, j'ai suivi le plan du Prince, de ne mettre que de la vérité, au lieu de courir après l'esprit; parce qu'en voulant faire plus qu'on ne peut, on fait toujours mal.

Adieu, mon cher Chevalier, je vous aime & vous embrasse de tout mon cœur.

*LE BARON DE BLÉNING.*

*A Pétersbourg, ce 20 Janvier 1769.*

AVERTISSEMENT

---

# AVERTISSEMENT

## DE L'ÉDITEUR.

*L*E Chevalier de la B... mourut, il y a un an ; il m'avoit remis ses papiers ; j'ai brûlé tout ce qui ne devoit point voir le jour. Ces Comédies, quelque jugement qu'on en puisse porter, m'ont paru propres à être jouées dans les sociétés particulières ; parce qu'elles demandent du naturel & de la vérité. Les gens du monde doivent même les jouer avec plus de facilité que les Comédiens, ceux-ci étant nécessairement obligés & accoutumés à forcer sur leur Théâtre, pour être entendus de par-tout & pour faire plus d'effet ; c'est de quoi l'on se convaincra aisément, en comparant leur jeu, vu de l'orchestre ou du fond de la salle. Aussi faudroit-il pardonner aux Comédiens qui grimaceroient un peu l'habitude d'exprimer de grandes passions suffiroit pour entraîner au-delà du vrai.

Dans les sociétés où l'on joue la Comédie, on ne desire souvent de jouer des piéces connues, que parce que tels Rôles ont été parfaitement rendus par les meilleurs Acteurs ; mais il est difficile de ne pas devenir imitateur & pour lors l'Acteur

## 18 AVERTISSEMENT.

*de société comparé au Comédien lui est toujours inférieur. Ces Rôles charmans perdent de leur intérêt, ainsi que la Piece, & les Spectateurs sortent en disant, vous souvenez-vous comme Mademoiselle Dangeville étoit excellente dans cette piece? comme Grandval jouoit tel Rôle &c. On dit qu'est-ce que cela fait? nous jouons pour notre plaisir & nous nous sommes amusés; mais cela n'est pas vrai, l'amour-propre & les prétentions détruisent la bonne-foi; l'on ne s'est pas amusé, on n'a pas eu de plaisir, on ne sçauroit être content si l'assemblée entiere n'a pas prêté la plus grande attention; s'il n'y a pas eu de ces silences & de ces exclamations, qui prouvent le charme & l'échonnement où l'on est du jeu des Acteurs, ce qui vaut mieux que les batemens des mains, qui ne sont souvent qu'une honnêteté que l'on fait, même aux Acteurs médiocres.*

*Cela devoit bien corriger du desir de ne jouer que des pieces connues. J'en ai vu dans ces mêmes sociétés qui n'avoient jamais été représentées ailleurs & y réussir à merveille; rien n'y faisoit reconnoître le Comédien, c'étoit une vérité & une intelligence qui faisoient le plus grand plaisir; les Comédiens n'avoient point donné de leçons, leçons qui font souvent plus mal jouer qu'on ne feroit, quand on entend un peu la Comédie;*

## AVERTISSEMENT. 19

*parce qu'on n'est point eux ; c'est-à-dire qu'on ne les suit pas exactement, & que l'on perd le naturel qu'on auroit de soi-même, si l'on avoit bien senti son Rôle. Ces pieces amuseroient bien plus les spectateurs par leur nouveauté, que des Pieces rebattues qui sont toujours les mêmes & dont le jeu ne peut intéresser que les parens & les amis des Acteurs. Mais, dit-on quelquefois, comment avoir des Pieces nouvelles, où en trouver qui n'aient pas été jouées ? voilà ce que j'ai entendu souvent répéter & c'est ce qui m'a engagé à faire imprimer celles que je donne aujourd'hui au Public. Si l'on essaie de les jouer, les Acteurs pourront prendre leurs modeles dans le monde & ils auront la gloire d'avoir créé leurs Rôles, ce qui est bien plus satisfaisant que d'imiter les Comédiens, même les plus habiles.*

*Si ces Pieces réussissent, on m'aura peut-être l'obligation d'en voir d'autres sortir des portefeuilles de quelques gens d'esprit, trop modestes pour se faire jouer en public & qui procureroient le plus grand plaisir sur les Théâtres particuliers.*

*Si l'on avoit pu être sûr du succès de cette collection, son vrai titre auroit été celui du Théâtre de Campagne ; parce que c'est à la campagne que l'on joue ordinairement la Comédie &*

**DE**      **AVERTISSEMENT.**

*que le titre de Théâtre de Société, appartient à  
un Ouvrage qui a trop bien réussi, pour qu'on puisse  
lui comparer ce recueil ; on a donc cru devoir  
suivre l'usage & lui donner le nom de son  
Auteur.*

LES  
FAUX  
INCONSTANS,  
COMÉDIE EN UN ACTE.

---

## PERSONNAGES.

LA COMTESSE, *Tante de la Marquise.*

LA MARQUISE.

LE VIGOMTE.

LE CHEVALIER.

DUVAL, *Valet de chambre de la Marquise.*

COMTOIS, *Cocher de la Marquise.*

*La Scène est chez la Comtesse.*



LES  
FAUX  
INCONSTANS,  
*COMÉDIE EN UN ACTE.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

La COMTESSE, Le VICOMTE.

Le VICOMTE.

**L**A Marquise, ne nous suit pas ?

La COMTESSE.

Non, elle est entrée chez elle.

Le VICOMTE.

Tant mieux !

**La COMTESSE.**

Vicomte , sçavez-vous ce qu'elle a ? Depuis mon retour je ne la reconnois plus.

**Le VICOMTE.**

Je le crois bien.

**La COMTESSE.**

Pourquoi donc ne me l'avez-vous pas dit ?

**Le VICOMTE.**

Premierement , parce qu'il y a un mois que vous êtes à la campagne.

**La COMTESSE.**

Oui , mais il y a trois jours que je suis revenue.

**Le VICOMTE.**

Et moi , trois jours que je suis à Versailles.

**La COMTESSE.**

C'est tout-à-fait honnête , vous sçaviez que j'arrivois.

**Le VICOMTE.**

J'avois une affaire indispensable.

**La COMTESSE.**

Je connois ces excuses-là.

**Le VICOMTE.**

Je vous dirai ce que c'est , il n'y a point d'excuses.

**La COMTESSE.**

Parlez-moi de la Marquise.

Le VICOMTE.

A propos, il m'est venu une idée bien bizarre ; mais je vous dirai cela.

La COMTESSE.

Quand ? Je veux le sçavoir à présent.

Le VICOMTE.

Non, non, une autre fois, aussi-bien....

La COMTESSE.

Je ne veux pas que vous remettiez plus tard.

Le VICOMTE.

Vous ne voulez donc pas que je vous parle de la Marquise ?

La COMTESSE.

Pourquoi cela ?

Le VICOMTE.

C'est que je n'aurai pas le tems.

La COMTESSE.

Comment, à peine avez-vous soupé, que vous comptez vous en aller ?

Le VICOMTE.

Non pas absolument tout de suite.

La COMTESSE.

Mais c'est incroyable, les airs légers que vous vous donnez tous à présent.

Le VICOMTE.

Bon ! légers.

La COMTESSE.

Mais sans doute.

Le VICOMTE.

Comtesse, si vous sçaviez mon idée, vous ne diriez pas cela.

La COMTESSE.

C'est pour me donner plus d'envie de la sçavoir, allons, finissez.

Le VICOMTE.

Cela vous paroîtra trop fou.

La COMTESSE.

Dites donc ?

Le VICOMTE.

Oh, mais. . .

La COMTESSE.

Vous êtes bien impatientant !

Le VICOMTE.

Ne vous fâchez pas. C'est qu'il m'a passé par la tête. . . . Vous allez vous moquer de moi.

La COMTESSE.

Achevez.

Le VICOMTE.

C'est, je vous dis, qu'il m'a passé par la tête que vous devriez m'épouser.

La COMTESSE.

Voilà une idée bien merveilleuse ! Quoi, ce n'est que cela ?

**Le VICOMTE.**

Non ; & vous la trouvez toute simple ?

**La COMTESSE.**

Il y a long-tems que j'y ai pensé avant vous.

**Le VICOMTE.**

Mais songez donc qu'on trouveroit ce mariage-là extravagant.

**La COMTESSE.**

Eh , pourquoi ?

**Le VICOMTE.**

Parceque vous êtes veuve , riche ; que j'ai du bien , que nous n'avons pas besoin l'un & l'autre de plus de fortune.

**La COMTESSE.**

Et quand on se convient ?

**Le VICOMTE.**

Est-il nécessaire de se marier ?

**La COMTESSE.**

Allons , vous êtes fou , Nous reparlerons de tout cela.

**Le VICOMTE.**

Non , je veux sçavoir à quoi m'en tenir.

**La COMTESSE.**

C'est bien difficile à imaginer , sur-tout après ce que je viens de vous dire.

**Le VICOMTE.**

En vérité , vous êtes charmante ! J'ai envie

d'aller coucher ce soir à Versailles ; puisque vous approuvez mon projet.

**La COMTESSE.**

Quest-ce que cela a de commun ?

**Le VICOMTE.**

Qu'en vous épousant , je veux avoir la Charge dont nous avons parlé.

**La COMTESSE.**

Vous avez raison ; mais vous irez demain.

**Le VICOMTE.**

Ah , oui , à propos ; parce qu'il faut que j'aille au Bal de l'Opéra , ce soir.

**La COMTESSE.**

Quoifaire ?

**Le VICOMTE.**

C'est pour l'aventure de la Marquise.

**La COMTESSE.**

Quelle aventure donc ?

**Le VICOMTE.**

Quoi , je ne vous l'ai pas dit ?

**La COMTESSE.**

Mais , non.

**Le VICOMTE.**

Ah ! c'est vrai.

**La COMTESSE.**

En vérité , vous êtes bien étourdi.

Le VICOMTE.

Vous voyez que je ne suis occupé que de vous , & que c'est ce qui me distrait.

La COMTESSE.

Vous voulez que je le croye ?

Le VICOMTE.

En voilà la preuve , & une preuve bien convainquante , convenez-en.

La COMTESSE.

Allons , dites donc ? La Marquise. . .

Le VICOMTE.

La Marquise , comme vous le sçavez , mal traite depuis un mois , horriblement le Chevalier.

La COMTESSE.

Comme je le sçais ? & qui me l'a dit ?

Le VICOMTE.

Quoi , je ne vous l'ai pas mandé ?

La COMTESSE.

Point du tout.

Le VICOMTE.

Je le croyois. Le Chevalier s'est désespéré ; elle n'en a été que plus cruelle , comme c'est l'usage.

La COMTESSE.

De la satire ?

**Le VICOMTE.**

C'est une réflexion. Dans son désespoir , le Chevalier a resté trois jours sans la voir ; pas le moindre reproche de la part de la Marquise. Voulant jouer l'homme dégagé , il est allé au Bal de l'Opéra ; elle l'a vu & ne lui a pas dit le mot.

**La COMTESSE.**

Et pourquoi le traitoit-elle si mal ?

**Le VICOMTE.**

Je l'ignore. On ne peut pas toujours rendre raison de votre conduite , à vous autres , Mesdames.

**La COMTESSE.**

Fort bien , Monsieur le Vicomte.

**Le VICOMTE.**

Le Bal suivant , le Chevalier se masque jusqu'aux dents , pour n'être pas reconnu de la Marquise , apparemment , & il contrefait un Baron Allemand fort ridicule , que nous avons dans nos quartiers en Westphalie ; comme je lui avois vu faire cette facétie plusieurs fois , je le reconnus d'abord.

**La COMTESSE.**

Vous êtes long à mourir !

**Le VICOMTE.**

Mais, c'est une histoire, je n'en puis rien retrancher.

**La COMTESSE.**

Allez donc.

**Le VICOMTE.**

La Marquise, je ne sçais par quel motif, se masque aussi de son côté, en vieille, & contrefait la Dame Italienne, qui logeoit chez vous autrefois. En l'entendant parler je la reconnois, je la suis, & je la vois aborder le faux Baron.

**La COMTESSE.**

C'est assez plaisant.

**Le VICOMTE.**

Ils causent ensemble sans se reconnoître, & bien plus, c'est qu'ils se plaisent, & finissent par se trouver charmants.

**La COMTESSE.**

C'est délicieux!

**Le VICOMTE.**

Ils sont si enchantés l'un de l'autre, qu'ils ne se quittent point, & que je deviens leur confident séparément.

**La COMTESSE.**

C'est très-bien choisir.

---

32. *L'ES FAUX INCONSTANS,*

---

**Le VICOMTE.**

Je suis discret.

**La COMTESSE.**

Tout-à-fait, je crois.

**Le VICOMTE.**

Personne ne sçait rien de ce que je vous dis-  
là, en honneur.

**La COMTESSE.**

Et qu'est-ce que cela a produit ?

**Le VICOMTE.**

Qu'ils meurent d'envie de s'épouser.

**La COMTESSE.**

Sans se connoître davantage ?

**Le VICOMTE.**

Ils connoissent leurs noms, leurs qualités.

**La COMTESSE.**

Leurs noms, leurs qualités ?

**Le VICOMTE.**

Oui, je leur en ai donné à tous les deux, & ils croient tout ce que je leur ai dit. J'ai fait de la Marquise, une Comtesse Filany, alliée à tous les Princes d'Italie ; une femme charmante, qui aime la France, & qui vient pour y demeurer. Et du Chevalier, un Baron de Flechemberg, un très-grand Seigneur d'Allemagne. Je lui ai dit aussi, qu'ils avoient cha-

cun

cun des raisons très - fortes pour être à Paris quelque tems inconnus ; afin qu'ils nes 'informent pas à d'autres qu'à moi.

La COMTESSE.

Ils font tombés en bonnes mains, Et le Chevalier revient-il ici ?

Le VICOMTE.

Mais , oui.

La COMTESSE.

Et comment est-il traité de la Marquise ?

Le VICOMTE.

Assez mal , à ce qu'il me semble. Comment trouvez - vous cette aventure , n'est-elle pas charmante ? Oh , je veux bien m'en amuser.

La COMTESSE.

Si elle dure ; car la Marquise est rêveuse ce soir ; peut-être a-t-elle fait quelques réflexions en faveur du Chevalier. Si elle alloit l'abandonner comme Baron.

Le VICOMTE.

Ce ne feroit pas là mon compte : vous m'alarmez ! Allons , je cours au Bal chercher mon prétendu Baron , pour sçavoir où il en est.

La COMTESSE.

Vous reviendrez ici ?

Le VICOMTE.

Sans doute.

*I. Vol.*

C

La COMTESSE.

Vous me le promettez ?

Le VICOMTE.

Surement. N' imaginez-vous pas que je vais chercher quelque étrangere aussi ? . . . .

La COMTESSE.

Mais . . . .

Le VICOMTE.

C'est me faire injure.

La COMTESSE.

C'est bien de quoi vous vous embarrassez.

Le VICOMTE.

Voilà , par exemple , ce que l'on peut appeller de l'ingratitude toute pure , vous en conviendrez bien ; car vous connoissez toute ma répugnance pour le mariage , & c'est dans le moment où je songe à vous épouser , que je m'engage , que vous me soupçonnez , que vous me croyez capable . . . .

La COMTESSE.

Arrêtez donc , Vicomte , ce ton tragique m'attendrit ; vos reproches , votre amour , les preuves que vous m'en donnez . . .

Le VICOMTE.

Vous me perfidez ? . . . . J'ai envie de ne pas revenir.

---

La COMTESSE.

Allez , allez , & ne perdez pas de tems.

Le VICOMTE.

Je reviens dans le moment. *Il lui baise la main.*

La COMTESSE.

Vicomte , envoyez-moi Duval.

---

SCENE II.

La COMTESSE , DUVAL.

DUVAL.

**M**E voici , Madame.

LA COMTESSE.

Cherchiez-vous quelqu'un ?

DUVAL.

Madame la Marquise.

La COMTESSE.

Elle est chez elle. Sçavez-vous si elle va au Bal ce soir ?

DUVAL.

Je ne crois pas , Madame ; elle n'a pas demandé ses chevaux.

LA COMTESSE.

En ce cas-là... Mais êtes-vous bien sûr qu'elle ne les demandera pas ?

DUVAL.

Oui, Madame.

La COMTESSE, *à part.*

Qu'est-ce que cela signifie ? *à Duval.* Si elle revient ici, vous viendrez me le dire; je vais passer chez moi.

DUVAL.

Je n'y manquerai pas.

S C E N E I I I.

DUVAL, COMTOIS.

COMTOIS, *à l'entrée de la porte.*

Monsieur Duval ?

DUVAL.

Que veux tu ? entre.

COMTOIS.

Madame n'est pas là ?

DUVAL.

Non, pourquoi ?

COMTOIS.

C'est qu'on m'a dit que les jours de Bal, il falloit mettre les chevaux à la voiture grise.

DUVAL.

C'est vrai; mais Madame ne va pas au Bal aujourd'hui, ainsi tu peux t'aller coucher.

COMTOIS, *surpris.*

Elle n'y va pas ?

DUVAL.

Non.

COMTOIS.

Mais , tant pis.

DUVAL.

Tant mieux , au contraire ; puisque tu vas dormir.

COMTOIS.

Oh dormir ; je suis accoutumé à ne me pas coucher , & plus on fatigue , plus on gagne. Ne nous paye-t-on pas nos veillées à nous autres ?

DUVAL.

Je n'en sçai rien.

COMTOIS.

C'est la règle. Et puisque Madame va toujours au Bal....

DUVAL.

Elle n'y va pas toujours.

COMTOIS.

Oh mais , ne badinez pas ; car ce ne ferait pas-là mon compte.

DUVAL.

Je ne badine pas.

COMTOIS.

Vous m'avez donc trompé? Où irai-je à présent?

DUVAL.

Est-ce que tu veux nous quitter?

COMTOIS.

Il le faudra bien ; mais où retrouverai-je un aussi bon maître que celui que j'avois , quand je suis entré chez vous ?

DUVAL.

Pourquoi ne pas rester avec Madame ?

COMTOIS.

Parce qu'il n'y a ni honneur , ni profit.

DUVAL.

Comment donc ?

COMTOIS.

C'est vrai. Une femme qui meurt de peur , qui m'empêche d'aller vite , qui me fait céder le pas à tout le monde , & qui ne veut me donner ni gants , ni bouquets ; oh , je vois bien qu'il vaut mieux servir un homme !

DUVAL.

Oui , qui court toujours ; on n'a pas le tems de se reposer.

COMTOIS.

Est-ce qu'il ne mene pas lui-même quand il

fort les matins , s'il ne va pas à pied ? Et puis c'est un ami qu'on se fait.

DUVAL.

Un ami ?

COMTOIS.

Oui ; je passois toute la matinée dans la chambre de mon dernier maître ; il me retapoit mon chapeau , il plaçoit mon bouquet , il m'apprenoit à manier mon fouet avec grace , oh ! j'étois bienheureux !

DUVAL.

Tu retrouveras le même bonheur.

COMTOIS.

Et quand ? Je ne peux plus me présenter nulle-part de long-tems.

DUVAL.

Qui r'en empêche ?

COMTOIS.

Vous le voyez bien.

DUVAL.

Quoi donc ?

COMTOIS.

Eh pardi , mes moustaches que Madame m'a fait couper , & qu'elle ne voudra peut-être pas que je laisse revenir avant que je sorte de chez elle.

DUVAL.

Cela pourra bien être.

COMTOIS.

Promettez-moi de lui en demander la permission ; la voilà qui vient justement.

DUVAL.

Ma foi demande-lui toi-même.

---

S C E N E I V.

La MARQUISE, DUVAL, COMTOIS.

La MARQUISE *entre en rêvant.*

Duval ? ....

DUVAL.

Madame.

La MARQUISE.

Eh mais , que fait cet homme là , ici ?

COMTOIS.

C'est , Madame , que je venois sçavoir. . . .

La MARQUISE.

Ne lui avez-vous pas dit que ce soir je ne sortois pas ?

DUVAL.

Oui , Madame.

COMTOIS.

C'est que je voudrois bien demander une grace à Madame la Marquise.

La MARQUISE , *se récriant.*

Allons , il sent le fumier à faire horreur !

COMTOIS.

Si Madame vouloit , cela n'arriveroit pas.  
Monsieur Duval ?

La MARQUISE.

Qu'est-ce qu'il veut donc encore ?

COMTOIS.

Je dis que si Madame donnoit des bou-  
quets. . . .

La MARQUISE.

Comment des bouquets ! Quest-ce que c'est  
que cette fantaisie-là ? Allons , partez.

COMTOIS , *bas à Duval.*

Monsieur Duval , demandez pour mes mouf-  
taches.

La MARQUISE.

Allez-vous-en à votre écurie.

COMTOIS.

A mon écurie ?

La MARQUISE.

Eh bien ?

COMTOIS.

A mon écurie , moi !

DUVAL.

Va-t-en. *Il le met dehors.*

S C E N E V.

La MARQUISE, DUVAL.

La MARQUISE.

CET homme-là est fou , ou il s'enivre. Je ne m'en servirai plus , il me verseroit à la première occasion ; allons c'est décidé , renvoyez-le , & cherchez-m'en un autre.

DUVAL.

Oui, Madame.

La MARQUISE.

Où est donc ma Tante ?

DUVAL.

Madame la Comtesse ? Elle est chez elle.

La MARQUISE.

Avec le Vicomte ?

DUVAL.

Non , il est parti , & Madame la Comtesse m'a dit de l'avertir , si Madame rentroit dans le salon.

La MARQUISE.

Fort bien ; car j'ai à lui parler. Si elle veut j'irai chez elle , vous lui direz,

DUVAL.

Oui, Madame.

La MARQUISE.

Duval?

DUVAL.

Madame.

La MARQUISE.

Vous sçavez tout ce que je vous ai dit ;  
l'heure? Avez-vous votre habit, un masque?

DUVAL.

Tout est prêt, Madame.

La MARQUISE.

Allons, je vais écrire ; donnez - moi de  
l'encre & du papier.

DUVAL.

Il y en a là, dans la chifonniere.

La MARQUISE.

Ah oui ; c'est bon. Laissez-moi, je vous  
sonnnerai.

DUVAL.

Voici Monsieur le Chevalier.



S C E N E V I.

La MARQUISE , Le CHEVALIER;

La MARQUISE , *à part.*

QU'IL vient mal-à-propos!

Le CHEVALIER.

Vous ferez fans doute surprise, Madame . . .

La MARQUISE.

Oui , de vous voir à l'heure qu'il est , venir avec confiance . . . .

Le CHEVALIER.

Avec confiance ? moi , Madame , vous vous trompez ; mais il vous plaît , depuis quelque tems , de me trouver des torts que je ne mérite pas.

La MARQUISE.

Si je vous en trouve ; c'est que vous en avez.

Le CHEVALIER.

Quoi , lorsque je desire aussi vivement de voir arriver le jour qui fera mon bonheur . . . .

La MARQUISE.

Ce jour n'arrivera point.

Le CHEVALIER.

C'est une plaisanterie & je ne scaurois croire . . . . .

La MARQUISE.

Quelle suffisance ! vous ne sçauriez croire ? je ne le détromperai jamais ; mais en un mot , pensez ce qu'il vous plaira , croyez , ne croyez pas , tout de votre part m'est très-indifférent & vous auriez dû vous en appercevoir.

Le CHEVALIER.

Surement je me plaindrois de votre indifférence , si je pouvois en être convaincu ; mais vous n'êtes pas injuste & encore moins légère.

La MARQUISE.

Je ne peux donc jamais aimer que vous ?

Le CHEVALIER.

Je vous estime trop pour craindre une infidélité de votre part , oui , Madame , vous vous tromperiez , si vous croyiez ne plus m'aimer.

La MARQUISE.

Mais voilà un excès de présomption tout-à-fait neuf , que je n'avois jamais vu , dont je ne vous croyois pas capable , & qui me justifieroit bien , si j'en avois besoin.

Le CHEVALIER.

Il n'y a point de présomption à cela.

La MARQUISE.

Vous allez peut-être me prouver que c'est un excès de modestie de votre part.

**Le CHEVALIER.**

Il n'est point du tout question de moi, Madame, c'est de vous seule. Votre desir de plaire, cause quelquefois des distractions aux sentimens que vous avez pour moi; mais je connois trop bien votre cœur, pour que vos inégalités puissent jamais m'allarmer.

**La MARQUISE.**

Cet excès de générosité me confond ! je suis coquette, inégale, capricieuse, sans doute, & vous daignez m'aimer toujours; c'est incroyable ! les héros des Romans étoient constans; mais ils aimoient des femmes si parfaites qu'ils n'étoient rien en comparaison de vous.

**Le CHEVALIER.**

Mais, ai-je dit . . . .

**La MARQUISE,**

Ah, Monsieur, tant de supériorité m'a néantit devant vous, & je reconnois combien j'en suis indigne, il faut absolument que j'y renonce.

**Le CHEVALIER.**

Permettez-moi . . . .

**La MARQUISE,**

C'est une chose décidée.

**Le CHEVALIER.**

Mais qu'ai-je donc pu dire , ou faire , qui puisse vous déplaire ?

**La MARQUISE.**

Rien , Monsieur.

**Le CHEVALIER.**

Vous ne cherchez qu'un prétexte pour rompre.

**La MARQUISE.**

Vous vous en êtes apperçu & vous l'avez fait naître , quelle complaisance ! en vérité ce procédé , je le crains , me forcera de vous regretter.

**Le CHEVALIER.**

Oui , Madame , vous me regretterez ; mais il ne fera plus tems.

**La MARQUISE.**

Quoi , Chevalier , projetteriez-vous de mourir ? voilà , par exemple , qui seroit digne de vous , quelle célébrité cela me donneroit ! & combien je vous aurois d'obligation !

**Le CHEVALIER.**

Non , Madame , je ne mourrai point , il est un autre remede.

**La MARQUISE.**

Enseignez-le-moi , je vous prie , pour adou-

cir les regrets que vous m'assurez qui m'attendent.

**Le CHEVALIER.**

Je justifierai l'amour que vous avez eu pour moi, Madame, en cherchant une ame sensible & délicate, qui pourra être touchée de mes soins.

**La MARQUISE.**

Vous réussirez aisément, je vous le conseille très-fort ; je ne suis point jalouse, & vous voyez que votre menace ne m'effraye point. Je pourrois même, si cela arrivoit, vous imiter, & peut-être ne serois-je pas longtems à plaindre.

**Le CHEVALIER.**

Avec le don que vous avez de charmer tout ce qui peut vous voir, vous êtes bien sûre d'enchaîner ceux qui pourront vous plaire.

**La MARQUISE.**

Je ne suis point tentée de vous remercier de cette galanterie.

**Le CHEVALIER.**

Ah, je vous en supplie, Madame, décidez de mon sort.

**La MARQUISE.**

Je vous l'ai dit, Monsieur, il est inutile de m'en parler davantage. Les plaintes n'amusement pas, & ne changent rien ; & vous devez m'entendre.

SCENE

## SCÈNE VII.

La MARQUISE, La COMTESSE,  
Le CHEVALIER.

La COMTESSE.

**E**H ! quel est donc ce ton ? Quoi ma nièce,  
de l'aigreur vis-à-vis du Chevalier ?

Le CHEVALIER.

Vous voyez , Madame , comme on me  
traite.

La COMTESSE.

Comment ! sur le point de s'épouser. . . .

Le CHEVALIER.

Tout est changé , Madame.

La COMTESSE.

Ah ! ma nièce , seroit-il possible ?

La MARQUISE.

Il m'excede ; il me contrarie.

La COMTESSE.

Mais expliquez-moi du moins. . . .

La MARQUISE.

Non , ma Tante , j'ai de l'humeur , & il vaut  
mieux que je me retire. *Elle sort.*

La COMTESSE.

Ma nièce , écoutez-moi,

*I. Vol.*

D

SCENE VIII.

La COMTESSE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

LAISSÉZ, laissez, Madame, je combattois en vain sa froideur, elle ne m'aime plus & c'est ma faute si je la perds.

La COMTESSE.

Comment?

Le CHEVALIER.

Je l'aimois trop sincèrement; pour conserver une femme, il faut lui laisser quelque inquiétude; mais cet art-là ne nous appartient pas. Tant que nous aimons réellement, nous autres hommes, nous sommes de bonne foi.

La COMTESSE.

Pas toujours.

Le CHEVALIER.

Je dis avec une véritable passion.

La COMTESSE.

Voilà ce que je ne crois pas absolument.

Le CHEVALIER.

Il y a tout au plus de notre part, quelquefois, des espèces d'infidélités, qui n'en sont

pas & qui ne vous font même rien quand vous les apprenez ; mais la coquetterie de la Marquise , étoit faite pour me tyranniser , pour me désespérer. J'ai feint de ne pas m'en appercevoir ; je me suis même contraint au point de louer ses goûts , ses conquêtes ; elle m'en fournissoit tous les jours de nouvelles occasions.

La COMTESSE.

Est-elle devenue dissipée ?

Le CHEVALIER.

Oui , Madame ; Fêtes , Bals , Spectacles ; elle vouloit être par - tout , tout voir , tout charmer ; desir que l'on n'a pas quand on aime. Je vis dès ce moment ma perte assurée , la solitude l'ennuyoit ; c'est quand on n'aime plus , que le monde peut nous plaire.

La COMTESSE.

Je vous plains de tout mon cœur , Chevalier , d'aimer une ingrante.

Le CHEVALIER.

Quand on se voit méprisé par une infidelle ; au lieu de se plonger dans l'amertume & les regrets , il faut porter ailleurs ce desir d'être aimé ; chercher une ame délicate , sensible & tendre , qui nous rende cette douce confiance , si nécessaire au bonheur de la vie. Pour lors si l'on se souvient de celle qui nous méprisoit,

Dij

Les hauteurs font bien plus de pitié, qu'elles ne nous faisoient de peines.

La COMTESSE.

Je vois que je ne dois plus vous plaindre, que vous avez trouvé cette ame sensible & tendre qui vous devoit consoler, & que vous songez peu à la Marquise.

Le CHEVALIER.

Je n'ai rien à lui reprocher que les inégalités; c'est un défaut de l'esprit plutôt, qu'un défaut de l'ame, & comme il est délicieux de se voir toujours aimé autant que l'on aime, que c'est le bien dont je jouis actuellement, je ne puis la regretter.

La COMTESSE.

Ce soir, que veniez-vous donc faire ici ?

Le CHEVALIER.

Ne pouvoir plus douter qu'elle ne comptoit pas sur moi, avant de m'engager davantage.

La COMTESSE.

Ce procédé est tout-à-fait d'une ame honnête.

Le CHEVALIER.

Je voulois aussi, en essuyant ses froideurs, m'assurer que je ne sentoie plus rien pour elle, & pouvoir répondre que je suis tout entier à celle que j'aime.

---

La COMTESSE.

Cette délicatesse est nouvelle & bizarre.

Le CHEVALIER.

Et digne de l'objet de toute ma tendresse.

La COMTESSE.

Mais si ma nièce, vous aimoit encore, ne vous repentiriez-vous pas de ce que le dépit vous auroit fait faire ?

Le CHEVALIER.

Non, je sens trop que je ne puis plus l'aimer.

La COMTESSE.

Et vous l'aimez peut-être, malgré vous-même, sans le sçavoir.

Le CHEVALIER.

Je répons de mon cœur ; il n'a jamais sçu se partager. Si vous sçaviez combien je suis aimé !

La COMTESSE.

Et par une personne plus belle que la Marquise, sans doute ?

Le CHEVALIER.

Plus belle ? . . . Je ne puis vous dire cela.

La COMTESSE.

Pourquoi ?

Le CHEVALIER.

Parceque . . . Vous vous moqueriez furement

de moi, si vous sçaviez.... *Il tire sa montre.*  
Comment, il est plus de minuit.

La COMTESSE.

Qu'est-ce donc qui vous presse?

Le CHEVALIER.

Je dois aller au Bal de l'Opéra, je ne puis  
tarder davantage.

La COMTESSE.

Je vous entends, vous comptez y voir celle  
que vous aimez.

Le CHEVALIER.

Y voir?... Que voulez-vous dire?

La COMTESSE.

Cela est facile à expliquer. On voit les per-  
sonnes avec qui l'on est apparemment.

Le CHEVALIER.

Mais.....

La COMTESSE.

Qu'est-ce qu'il y a donc de singulier dans  
cè que je vous dis là?

Le CHEVALIER.

Rien du tout, Madame. Je suis fâché d'être  
obligé de vous quitter fitôt. *Il s'en va.*

La COMTESSE.

Je vous reverrai, Chevalier?

Le CHEVALIER.

Surement, Madame. *Il sort.*

## SCÈNE IX.

La MARQUISE , La COMTESSE.

La MARQUISE , *entrant par une autre porte que celle par où sort le Chevalier.*

CROYEZ qu'il reviendra , ma Tante , vous le verrez sans cesse vanter sa constance & se plaindre de mes rigueurs. Comment ne redoutez-vous pas l'ennui que cause un amant malheureux ?

La COMTESSE.

Je ne vous conçois pas. Peut-on mépriser un homme qu'on a tant aimé ? Cet amour délicieux , où l'on trouvoit tant de charmes , que l'on préféroit à tout au monde , n'est donc plus rien dès qu'on cesse d'aimer ? La mode gâte tout ; un attachement durable fait rougir , il n'est plus de véritable amour , jusqu'à son nom est prosrit ; & que met-on à sa place ? Le goût , dont personne n'a jamais fixé l'existence , ni la durée.

La MARQUISE.

Mais pardonnez-moi ; c'est un feu léger qui amuse sans nous attacher , & qui peut tromper

quand on le prend pour de l'amour ; mais connoissant son erreur , faut-il pour d'inutiles sermens renoncer au vrai bien d'aimer ?

La COMTESSE.

Ou peut-être à un nouveau goût ; voilà comme on se fait une réputation de légèreté.

La MARQUISE.

Le Chevalier , je le vois , vous a mis dans ses intérêts.

La COMTESSE.

Le vôtre seul m'occupe ; je crois dangereux de mépriser un amant ; on le perd souvent sans retour.

La MARQUISE.

Tout ce que je crains de lui , c'est de le voir encore soupirer & se plaindre.

La COMTESSE.

Il n'est point malheureux ; au contraire , il aime , il est aimé , & il jouit du sort le plus doux.

La MARQUISE.

Cela ne se peut pas.

La COMTESSE.

L'amour-propre outragé , vous empêche de le croire ; cependant rien n'est plus vrai.

La MARQUISE.

Qui vous l'a dit ?

La COMTESSE.

Lui-même.

La MARQUISE.

C'est à mourir de rire ! Et vous le croyez ?

La COMTESSE.

Sans doute.

La MARQUISE.

Comment, il veut se donner les airs d'être inconstant, lui ? Il croit que j'en ferai piquée peut-être ; mais je l'ai prévenu.

La COMTESSE.

Et vous osez le dire ?

La MARQUISE.

Pourquoi vous cacherois - je à vous ; ma Tante, l'excès de mon amour ? J'avois cru aimer le Chevalier ; mais quand vous connoîtrez celui qui m'a charmé, vous conviendrez bien que voilà comme il faut que soit fait l'homme que l'on aime.

La COMTESSE.

Que dites-vous ?

La MARQUISE.

Oui, ma Tante ; c'est de vous que dépendra mon sort.

La COMTESSE.

Que puis-je faire pour vous ? N'êtes-vous pas votre maîtresse ?

La MARQUISE.

Il faut que vous approuviez mon choix , que vous consentiez. . . . .

La COMTESSE.

Mais celui que vous aimez , est quelqu'un , sans doute , que vous connoissez beaucoup.

La MARQUISE.

Beaucoup? . . . Oui , beaucoup mieux qu'on ne connoît les hommes ; car il est vrai , & il ne sçauroit tromper.

La COMTESSE.

Quand on aime , on croit toujours son amant tel qu'on le desire.

La MARQUISE.

Oh, je suis sûre. . . ,

La COMTESSE.

Voici le Vicomte.

La MARQUISE.

Tant mieux , il vous certifiera tout ce que je viens de vous dire.



## SCÈNE X.

La MARQUISE, La COMTESSE;

Le VICOMTE.

Le VICOMTE.

**E**H bien, Marquise, que faites-vous donc ce soir ici ?

La MARQUISE.

Je vous le dirai, Vicomte.

Le VICOMTE.

Je ne conçois pas cette froideur ; on m'a dit que vous aviez revu le Chevalier ; feroit-il cause. . . .

La MARQUISE.

Ah ! quelle différence de lui au Baron ! Dites, n'est-il pas vrai que le Baron est. . . .

Le VICOMTE.

Est charmant ! N'est-ce pas-là le mot ?

La MARQUISE.

Ah ! sûrement. Persuadez-le donc à ma Tante ; car mon témoignage pourroit lui être suspect ; elle protège le Chevalier.

Le VICOMTE.

Le Chevalier ; mais vous n'y pensez pas ,

Comtesse, peut-il être comparé seulement au Baron ? La Marquise, peut vous en faire la peinture, qui connoît mieux ses traits ? Je ne suis pas surpris d'un amour aussi prompt, aussi fort.

La MARQUISE.

Secondez mon projet, au lieu de plaisanter ; vous sçavez bien que je n'ai jamais vu son visage.

La COMTESSE.

Comment ?

Le VICOMTE.

Ah, je l'avois oublié.

La MARQUISE.

Est-ce la figure qui doit nous décider ?

Le VICOMTE.

Cette question m'embarrasse.

La MARQUISE.

Pourquoi ? Vous plairiez-vous à me faire douter de tout l'amour du Baron, pour moi ?

Le VICOMTE.

Le ciel m'en préserve !

La MARQUISE.

Il ne m'a point vue, cependant il me jure qu'il n'a jamais aimé personne autant qu'il m'aime.

Le VICOMTE.

Et vous devez le croire ?

La MARQUISE.

Les charmes extérieurs , valent-ils une ame noble & pure , un cœur sensible ?

Le VICOMTE.

Oui , mais avant de les connoître , on en juge par les traits.

La MARQUISE.

Eh ! peut-on juger sainement , quand les traits nous ont décidés ? On s'y trompe tous les jours. Quand l'amour qu'ils font naître , n'est fondé que sur eux , peut-on répondre de sa durée.

La COMTESSE.

Quoi , sans avoir vu ce Baron , vous en êtes aussi enchantée ?

LE VICOMTE.

Qu'en est-il besoin ? A sa place , je voudrois même l'épouser sans le voir.

La COMTESSE.

Le Vicomte plaifante sur tout.

Le VICOMTE.

Non , je vous dis , cela feroit neuf & prouveroit bien mieux l'excès de son amour.

La MARQUISE.

Mais en s'aimant sans s'être vu , il est sûr

qu'on ne craint rien du tems ; que les traits changent ou non , avec un tel amour , on peut jurer d'aimer éternellement , & tout prouve que c'est l'ame qu'on adore.

Le VICOMTE.

Qu'on vienne me dire à présent que tout n'est que matiere.

La MARQUISE.

Je sens qu'on ne devrait jamais aimer autrement ; & réellement je crois que j'aimerois en Sylphe.

Le VICOMTE.

Oui , revêtu d'un corps.

La COMTESSE.

Mais pourquoi le Baron , en vous aimant , se cache-t-il ?

Le VICOMTE.

Quoiqu'il n'ait rien à craindre en se montrant , c'est un point délicat ; la Marquise pourroit s'être faite une idée de ses traits , toute différente de ce qu'ils sont.

La COMTESSE.

Pour moi , ma nièce , je voudrois le voir.

La MARQUISE.

Vous approuvez donc mon amour ?

La COMTESSE.

Oui , mais je n'approuve point de le prolonger , s'il doit se détruire par la vue.

La MARQUISE.

Eh qui pourrois-je autant aimer ?

La COMTESSE.

Le Chevalier peut-être.

La MARQUISE.

Ah , jamais !

La COMTESSE.

Mais enfin , dites , que prétendez-vous faire  
du Baron ?

La MARQUISE.

Je voudrois , si vous le permettez , ce soir  
même , ici , le recevoir , l'entretenir.

La COMTESSE.

J'y consens.

La MARQUISE.

Vous jugerez de toute sa tendresse.

Le VICOMTE.

Je ne le comprends pas , je l'avoue ; voir  
boire un Allemand , sans se lasser , c'est une  
chose toute simple , c'est l'usage en Allemagne ;  
mais le voir filer ainsi le parfait amour , ce mi-  
racle vous étoit réservé , Marquise.

La MARQUISE.

Pourquoi tant s'étonner , les étrangers ont  
souvent plus de délicatesse que beaucoup de  
nos François.

Le VICOMTE.

Juger toute une Nation par un seul homme, & que l'on aime, c'est juger très-sainement.

La MARQUISE.

D'ailleurs, ils ont autant d'esprit que tous nos agréables; en sçavent davantage, & sont moins importans; ils n'ont point avec nous ces airs impertinens de tous les hommes à la mode, qui blâment tout, admirent tout, sur parole, sans rien examiner, sans avoir écouté, ni senti.

Le VICOMTE, *ironiquement.*

Je suis de votre avis; les François sont sans graces, sans esprit, sans connoissances; ils devroient se modéler sur les autres Nations; mais ils sont trop vains, trop bornés, pour penser aussi sensément; hors quelques gens éclairés comme nous, par exemple, personne n'en conviendra.

La MARQUISE.

Vous riez?

Le VICOMTE.

Non vraiment; il ne faut rien estimer chez soi, à moins de vouloir passer pour imbécille; c'est l'usage à présent.

La COMTESSE.

Laissez donc ce persiflage, Vicomte. Dites-moi,

moi, ma nièce, comment ferez-vous pour faire venir ici le Baron ?

La MARQUISE.

Je viens de lui mander qu'on l'ira prendre au Bal, s'il veut consentir à m'entendre, masqué & les yeux bandés ?

La COMTESSE.

Mais à la fin de la conversation, vous vous verrez ?

La MARQUISE.

Que me conseillez-vous ?

La COMTESSE.

Ce qui vous conviendra, je ne peux rien vous prescrire.

Le VICOMTE.

Moi, pour le mieux connoître, je ne voudrois jamais le voir.

La COMTESSE, *au Vicomte.*

Finissez donc.

La MARQUISE.

Mais, puis-je me montrer sans crainte ? Comment suis-je aujourd'hui ?

La COMTESSE.

Fort bien.

Le VICOMTE.

A votre place, je ne serois pas tranquille. Mais si le Baron alloit vous paroître affreux ?

La MARQUISE.

Cela n'est pas possible : d'ailleurs il m'a paru bien fait & c'est assez.

Le VICOMTE.

C'est bien quelque chose.

La COMTESSE.

Vous serez donc masquée d'abord ?

La MARQUISE.

Oui ; parce qu'il pourroit voir à travers le mouchoir.

Le VICOMTE.

Le tiendrez-vous long-tems dans l'attente de vous voir ?

La MARQUISE.

Vous m'en demandez trop. Je ne sçaurois tarder , il faut que je m'habille.

La COMTESSE.

Allez , allez donc vite.

La MARQUISE.

J'aurai bientôt fini : je reviens dans l'instant.



SCENE XI.

La COMTESSE, Le VICOMTE.

La COMTESSE.

**L**E Chevalier , vous a fait attendre au Bal

Le VICOMTE.

Affez long-tems. Il a vu la Marquisé ?

La COMTESSE.

Oui vraiment , & ils sont persuadés , tous deux , qu'ils ne peuvent pas se souffrir.

Le VICOMTE.

Oh ! c'est divin. J'ai voulu lui en parler ; mais il ne m'a pas trop répondu ; parce qu'il étoit fort inquiet de ne la point voir arriver ; cependant il espéroit qu'elle pourroit bien le voir chez elle.

La COMTESSE.

Et il est toujours persuadé que c'est une personne de considération , & non une avanturiere ?

Le VICOMTE.

Il compte l'épouser , que voulez-vous de plus ?

La COMTESSE.

Mais . . . .

Le VICOMTE.

Ce n'est pas pour me vanter , je connois beaucoup d'hommes à Paris , qui aiment des femmes ; mais si on leur propofoit de les époufer , je crois qu'il y en auroit bien peu qui fe marieroient.

La COMTESSE.

Et croyez-vous qu'il y auroit beaucoup de femmes qui s'en fouciaffent ?

Le VICOMTE.

Ma foi , écoutez donc , il y a tant d'amans faits comme des maris , tout auffi ennuyeux , que je ne fçais trop que vous dire.

La COMTESSE.

Vous croyez rire ?

Le VICOMTE.

Non vraiment.

La COMTESSE.

A propos , j'ai une inquiétude.

Le VICOMTE.

Qu'est-ce que c'est ?

La COMTESSE.

Que la Marquife , recevant ici fon faux Baron , il ne reconnoiffe ce fallon-ci.

Le VICOMTE.

Qu'il n'a vu que ce foir ; puifque vous n'ha-

bitez cette maison que depuis hier ? Vous en a-t-il parlé ?

La COMTESSE.  
Non.

Le VICOMTE.

Vous voyez bien. Et puis songez donc ce que c'est qu'un homme amoureux & d'une femme dont il ne connoît pas les traits ; il brûle de desir de la voir , & ses regards ne se promènent pas ailleurs.

La COMTESSE.

Peut-être cherchera-t-il à reconnoître où il sera,

Le VICOMTE.

Eh bien , ce fallon ne peut-il pas ressembler à mille autres ? A présent tout est bâti sur le même modele , tout est à la Grecque ; chaque maison est un Temple , un Palais , & cette forme , estropiée ou non , est admirée , suivie de tous ceux qui bâtissent.

La COMTESSE.

Voici la Marquise , paix donc.

Le VICOMTE.

Bon ! elle ne pense guere à nous.

S C E N E X I I.

La MARQUISE , La COMTESSE ;

Le VICOMTE,

La MARQUISE, *en habit de vieille, un masque  
à la main.*

**A**L-JE été bientôt prête ?

La COMTESSE,

C'est votre habit de Bal ?

La MARQUISE.

Le Baron , ne me connoît que sous celui-là.

La COMTESSE.

Il n'est point trop parant.

Le VICOMTE.

Parlerez-vous ici au Baron , en contrefaisant  
encore l'Italienne ?

La MARQUISE.

Sans doute , jusqu'à ce que. . .

Le VICOMTE.

Vous l'avez vu.

La MARQUISE.

Oui , jusqu'à ce que je puisse lui dire , que  
c'est lui seul que j'aime & que j'aimerai.

Le VICOMTE.

Je ne parlerois pas de l'avenir , à votre place.

La MARQUISE.

Pourquoi ?

Le VICOMTE.

Ah ! c'est qu'il me semble que vous ne pouvez pas trop en répondre , Marquise.

La COMTESSE.

Il est toujours le même.

La MARQUISE.

Je crains encore une chose.

La COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est ?

La MARQUISE.

C'est de plaire moins au Baron , en parlant François.

Le VICOMTE.

J'avoue que cette crainte. . . Mais non, non , il n'y a que les François , qui donnent la préférence à tout ce qui est étranger ; ainsi vous devez vous rassurer.



SCENE XIII.

La MARQUISE, La COMTESSE,  
Le VICOMTE, DUVAL, *en Domino.*

DUVAL.

MADAME, ce Monsieur est arrivé.

La MARQUISE.

C'est fort bien.

La COMTESSE.

Le Baron ?

La MARQUISE.

Oui, ma Tante.

Le VICOMTE.

Nous resterons donc ici, pendant votre entretien ?

La MARQUISE.

Assurément ; mais sans faire de bruit.

La COMTESSE.

Oui, oui ; je vous réponds du Vicomte.

La MARQUISE.

Je vais mettre mon masque. *Elle met son masque.* Allons, Duval, faites entrer. *Le Vicomte & la Comtesse, se retirent dans le fond du salon.*

## SCENE DERNIERE.

La MARQUISE , La COMTESSE , Le  
VICOMTE , Le CHEVALIER , *en Do-  
mino , masqué , & les yeux bandés*. DUVAL.

DUVAL , *contrefaisant sa voix*.

MONSIEUR le Baron , vous voilà chez Ma-  
dame. *Il sort.*

Le CHEVALIER.

C'est la plus grand plaisir , & plus encore  
que je puis dire.

La MARQUISE.

Baron que direz-vous de moi ?

Le CHEVALIER.

Je dis qu'il est fort bon , si vous il pense  
toujours de même de ma cœur.

La MARQUISE.

Oui ; mais de vous recevoir dans mon ap-  
partement ?

Le CHEVALIER.

Cette ponheur , il est très-grandement heu-  
reux , & il me fait encore attendre plus fort  
sur le moment.

La MARQUISE.

Comment, qu'osez-vous dire, que pourriez-vous prétendre ?

Le CHEVALIER.

Je dis que ma desir de voir votre visache, il me fait croire que c'est présentement. Permette-moi donc que j'ôte cette mouchoir.

La MARQUISE.

Non, Baron, pas encore.

Le CHEVALIER.

Oh, je puis pas tenir de voir tout ce qu'en vous il doit être admirablement. Allons, je reste pas plus avec. *Il ôte le mouchoir.*

La MARQUISE.

Que faites-vous ?

Le CHEVALIER.

Quoi, la masque il reste encore sur vous, toujours, c'est un grand trahison !

La MARQUISE.

Pourquoi cela ?

Le CHEVALIER.

Au Pal pon, moi j'ai approuve la déguisement ; mais dans la logis ; c'est tromper mon pensée, & je suis mal content.

La MARQUISE, *riant.*

Votre colere me divertit.

---

Le CHEVALIER.

Oui, vous il rit de ma chagrin ; c'est faire fort ingratement. *Elle rit encore.* Quoi, toujours encore plus ?

La MARQUISE.

Votre humeur est charmante !

Le CHEVALIER.

Vous vous moque de ma tourment, quand mon ardeur, il est plus grand cette soir que chamais. Oui, tout il parle à ma cœur, pour dire la plaisir que vos traits, si je vois, ils porteroient chez lui ?

La MARQUISE.

Plus votre amour s'augmente par ma résistance, plus mon amour-propre s'épouvante, & me fait craindre que lorsque vous me verrez, vous ne cessiez de m'aimer.

Le CHEVALIER.

Oh, ne craigne pas, si je vois, je suis bien assuré que moi j'aime encore plus fortement que j'ai dit. L'inconstance il n'est point ami avec moi, & je trouve que cette pays de Paris, il est pour l'amour, un tiaple de pays.

La MARQUISE.

Sur quoi jugez-vous cela ?

Le CHEVALIER.

Je vois ici que le Dame il est ingrat, il ne

sente point l'amour dans sa cœur ; il porte tout dans le tête ; voilà pourquoi il tourmente la misérable amante ; je dis certainement , comme il est vrai.

La MARQUISE.

Et qui vous a appris comme on aime en France ?

Le CHEVALIER.

J'ai senti le preuve avec moi-même , & je jure de plus aimer jamais à Paris , quand je trouve vous à la Pal de l'Opéra ; justement je pense plus alors à mon résolution. Mais dites-moi donc , je crains à cette moment que votre cœur il soit aussi devenu un ingrat.

La MARQUISE.

Parce que je refuse. ....

Le CHEVALIER.

Oui , je dis que je crains que le maladie d'ingratitude qu'il est en France , il ne marche aussi sur vous. S'il étoit , je me trompe alors d'avoir cru trouver en Italie la cœur qu'on dit bon pour l'amour , & je perdrois ma bonheur sur le moment.

La MARQUISE.

Vous croyez donc que nous aimons mieux chez nous qu'en France ?

## Le CHEVALIER.

Je suis assuré. Ici le Dame il veut plaire beaucoup , alors il est content , sans s'embarasser avec l'amour que pour la plaisir ; le vanité il fait tout. La vrai amant alors il est dans la chagrin , il perd son ponne humeur , & tout en lui il déplaît encore plus ; mais comme sa malheur il fait qu'il aime davantage , on le garde toujours pour cette assurance ?

## La MARQUISE.

Pour m'assurer de vous , je ferois donc aussi très-bien de suivre cette méthode,

## Le CHEVALIER.

Garde-vous bien , voyez-vous , je compte point que vous ferez jamais , avec la cœur que je crois qu'il est avec vous ; pour serrer le chaine charmant de mon lien , il n'est point de besoin. Quand la François il s'engage , l'amour il est d'abord de son côté avec lui ; mais si l'amant il marche ailleurs dehors ; à cette moment , l'amour il reste logé tout seul chez le Dame , & c'est pour elle un grand malheur , voyez-vous.

## La MARQUISE.

Mais , on dit pourtant qu'il y a dans ce pays-ci , des hommes & des femmes qui s'aiment depuis long-tems.

Le CHEVALIER.

Pon ! je crois pas que vous croyez jamais ; vous sçavez trop bien pour cela , & je suis sûr que vous il rit , quand il me dit : l'amour il n'est point ici tout de bon ; c'est un plaifanterie , & il ne peut pas jamais durer autrement. Chacun il sçait fort bien qu'il doit être volagé , aussi l'enchainement il dure point plus qu'un jour ou deux , quelquefois un moment.

La MARQUISE.

Et votre amour , à vous , Baron , fera toujours durable ?

Le CHEVALIER.

C'est pour moi la plus grand bonheur , sans cette charme , je trouve le mort plus desirable après.

La MARQUISE.

Mais resterez-vous en France ? Pour moi ; je n'en veux plus sortir.

Le CHEVALIER.

Vous pouvez marcher , demeurer , aller par-tout , je vous suivre toujours avec la mariage , si vous il y consent ; même quand je verrois pas avant , votre visache sans la masque

La MARQUISE.

Il est bien vrai ?

## Le CHEVALIER.

Je dis çà jamais autrement , sur mon parole.  
Je jure encore , si vous le voulez.

## La MARQUISE.

Non , Baron , il n'est pas nécessaire ; c'est mon cœur , mon esprit que vous aimez ; un François par eux seuls , n'auroit pu se laisser vaincre ; vous rendez à l'amour , l'hommage le plus flatteur ; vous méritez que je m'engage avec vous pour toute ma vie. Ce n'est point par les yeux que nos nœuds sont formés , & je ne puis craindre de les rompre , en me montrant. *Elle se démasque.* Dites , Baron , me tromperois-je ?

## Le CHEVALIER.

Que vois-je , ô ciel !

## La MARQUISE.

Quelle est votre surprise ? Ne m'aimeriez-vous plus ?

Le CHEVALIER , *se démasquant aux genoux de la Marquise.*

Moi , ne vous plus aimer ? Ai-je jamais cessé ? Ah ! Madame , permettez que je vous renouvelle tous les sermens d'un cœur , que vous voyez qui ne peut respirer que pour vous adorer toujours.

La MARQUISE.

Quoi, lorsque j'aime autant, il faut que ce soit vous, vous que je desire d'épouser ! Je le vois, il faudra que je rompe avec l'amour.

Le CHEVALIER.

Et pourquoi ? Avec l'esprit seul, on peut s'égarer en cherchant le bonheur ; mais quand c'est le cœur qui nous conduit, on est sûr d'y parvenir.

La MARQUISE.

Se voir ainsi trompée !

LA COMTESSE, *s'avançant avec le Vicomte.*

Et par un tendre amant que l'on croyoit haïr, & qu'on ne peut cesser d'aimer ! Ah, ma nièce, quel amour vous tourmente toujours de même !

La MARQUISE.

Me tendre un piège pareil !

Le CHEVALIER.

Qui, moi ?

La MARQUISE.

Oui, Monsieur, je ne puis vous pardonner cette trahison.

Le VICOMTE.

Le Chevalier pourroit vous faire le même reproche.

La MARQUISE.

Comment ?

Le VICOMTE.

Le VICOMTE.

Il ignoroit parfaitement qui vous étiez , je vous ai reconnu tous deux ; devenu votre confident , j'ai favorisé l'amour que je sçavois que vous aviez l'un pour l'autre , & je me suis divertí , en essayant de vous rendre plus constants que vous ne croyiez l'être.

La MARQUISE.

Mais , Vicomte , en vérité.....

Le VICOMTE.

Le mal est - il si grand ? Vous connoissez mieux vos cœurs.

La COMTESSE.

Et vous devez vous aimer davantage.

La MARQUISE.

Chevalier ; le Vicomte , dit-il vrai ?

Le CHEVALIER.

Je vous le jure ; mon cœur seul m'entraînoit vers vous.

La MARQUISE , *révant*,

Quoi , je vous épouserois !

Le CHEVALIER.

Ah , Madame !

Le VICOMTE.

Imitez-nous.

*I. Vol.*

E

La MARQUISE.

En quoi ?

La COMTESSE.

J'épouse le Vicomte.

La MARQUISE.

Est-il possible, ma Tante, que vous m'en ayez fait un mystère ?

LA COMTESSE.

Point du tout.

Le VICOMTE.

C'est ce soir, qu'ayant eu la même pensée, en un moment, nous nous sommes déterminés. Le bonheur se présente, il faut le saisir; si on le laisse échapper, on ne le revoit plus.

La MARQUISE.

Vous m'allarmez ! .... Et. ....

Le CHEVALIER.

Achevez, de grace.

La MARQUISE, *donnant sa main au Chevalier.*

Je sens qu'on ne peut résister à son sort.

Le CHEVALIER, *baisant la main de la Marquise.*

Ah ! dites à l'amour le plus tendre & le plus constant.

*Fin des Faux Inconstans.*

LE  
SOUPER,  
OU  
LE MARIAGE  
A LA MODE,  
COMÉDIE EN DEUX ACTES,

---



---

## PERSONNAGES.

M. DE MÉRINCOUR , *Receveur général  
des Finances.*

Mad. DE MÉRINCOUR , *sa femme.*

Mlle. DE MÉRINCOUR , *leur fille.*

Mad. MIRAUDIN , *sœur de Madame de  
Mérincour.*

LA MARQUISE DE S. VAL.

LA COMTESSE DE VERMONT.

LE COMTE VILLECLAIR.

LE CHEVALIER DE FRANVILLE.

LE BARON DE GROSSENBERG , *Alle-  
mand.*

LE COMMANDEUR DE ROCFOND.

LE VICOMTE D'ORCHERES. } *Esprits*  
M. DE S. FIRMIN. } *fêtés.*

L'ABBÉ SOUPLET.

M. DORMOND , *ami de M. & de Madame  
de Mérincour.*

M. MENU , *Maître-d'Hôtel.*

DUVERGER , *Valet de chambre.*

*La Scène est à Paris , chez Mad. de Mérincour.*



LE  
**S O U P E R,**  
O U  
**LE M A R I A G E**  
A LA M O D E,  
COMÉDIE EN DEUX ACTES.

---

ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente un cabinet de compagnie ,  
où il y a une cheminée , un sofa , des  
tables , &c.*

**Le BARON , DUVERGER ,** *allumant la  
chandelier , & rangeant les fauteuils.*

**Le BARON.**

**MADAME** de Mérencour, *il n'est donc  
pas ici ?*

F iij



DUVERGER.

Non , Monsieur le Baron , elle n'est pas encore rentrée.

Le BARON.

Mais il m'a pourtant prié à souper pour aujourd'hui , & je crois qu'il est déjà plus que neuf heures ?

DUVERGER.

Oui , mais Madame est à l'Opéra.

Le BARON.

Il est fini , je viens moi de l'Opéra. *Il regarde des Brochures qui sont sur la cheminée.* Qu'est-ce que sont tous ces livres-là ?

DUVERGER.

Je ne sçais pas , Monsieur le Baron. Nous en avons tous les jours comme cela , qu'on nous apporte.

Le BARON.

Ils sont tous nouveaux ; car ils sont pas coupés.

DUVERGER.

C'est qu'on ne les lit guere ; tout cela n'est sur la cheminée , que pour y traîner quelque tems. Voilà , Monsieur Dormond.

Le BARON.

Qu'est ce que Monsieur Dormond ? Est-il de qualité ?

DUVERGER.

Non , Monsieur ; mais c'est un fort honnête homme , un ancien ami de la maison , & qui loge ici.

Le BARON.

Ah , fort bon ! je crois que j'ai déjà vu plus d'un fois.

---

S C E N E I I.

Le BARON , M. DORMOND ,  
DUVERGER.

M. DORMOND , à Duverger :

DUVERGER , il me semble qu'il n'y a guère de feu ici , & il fait froid aujourd'hui.

DUVERGER.

Monsieur , vous sçavez bien que Madame ne l'aime pas ; mais je vais toujours en faire ; elle ne reviendra pas fitôt. *Il accommode le feu.*

M. DORMOND.

Monsieur le Baron , que je ne vous dérange pas , je vous prie ; il me semble que vous lisiez quelque chose.

Le BARON.

Oui, Monsieur, je suis toujours charmé quand je trouve un livre; mais on me dit que ce n'est pas l'usage de lire tous ces Livres; pourquoi donc imprime-t-on tous les jours autant?

M. DORMOND.

Il est vrai qu'il y en a souvent, qui ne méritent pas grande attention; mais il ne faut pas croire que nous les regardions tous de même.

Le BARON.

Je serois pas surpris d'abord, on n'a pas à Paris le tems de lire; il faut toujours être dehors, la matin, la soir, à ce qu'on m'a dit, & sans avoir d'affaires; je fais aussi; mais je suis pas accoutumé, & cela il m'ennuye beaucoup.

M. DORMOND.

Pourquoi vous contraindre là-dessus? Vous n'y êtes pas obligé.

Le BARON.

Non? Je croyois qu'il falloit faire comme c'est le mode; tout le monde il fait.

M. DORMOND.

Est-ce une raison? Permettez-moi, Monsieur, de vous dire, que rien ne doit vous

engager à faire une chose qui vous paroît absolument ridicule ; vous venez ici comme spectateur , & non pas , je crois , pour prendre nos travers , & imiter nos extravagances ; vous êtes trop sensé pour cela.

## SCÈNE III.

Le BARON , M. DORMOND , Le CHEVALIER , La COMTESSE , DUVERGER.

DUVERGER , *annonçant.*

MADAME la Comtesse de Vermont , Monsieur le Chevalier de Franville.

La COMTESSE.

On m'avoit dit qu'il n'y avoit personne ici. Ah , bon soir , Monsieur Dormond. *Elle lui dit à l'oreille , qui est cet homme-là ?*

M. DORMOND , *bas à la Comtesse.*

C'est le Baron de Grossenberg.

La COMTESSE.

Ah , je sçais qui c'est. *Haut.* Vous êtes peut-être en affaire , Messieurs ; je vous prie de continuer ; aussi-bien j'ai à parler au Chevalier. *Elle s'assied avec le Chevalier , & les deux autres causent auprès de la cheminée.*

Le CHEVALIER.

Qu'est-ce que c'est , je vous prie , que cette fantaisie-là , de m'amener souper dans cette maison-ci ? En vérité , Comtesse , je ne vois pas ce que vous trouvez de plaisant à cela , il y a même de la folie : je suis engagé , comme je vous ai dit , depuis huit jours chez le Comte , il ne me pardonnera jamais de lui avoir manqué.

La COMTESSE.

Eh bien , consolez - vous , vous souperez avec lui.

Le CHEVALIER.

Ici ?

La COMTESSE.

Oui ici , vous êtes étonné ? Vous le ferez bien davantage tout-à-l'heure.

Le CHEVALIER.

Je ne comprends rien à tout cela : un souper arrangé depuis trois semaines , une fête , enfin . . . Cela me passe , je l'avoue.

La COMTESSE.

Tout est rompu.

Le CHEVALIER.

Et qui a pu déranger cela ?

La COMTESSE.

Moi.

Le CHEVALIER.

Vous ? vous croyez que je donne dans cette plaisanterie là ; car rien ne seroit plus singulier.

La COMTESSE.

Ecoutez , parlons bas. Je marie le Comte ici , à Mademoiselle de Mérincour.

LE CHEVALIER,

Cela n'est pas possible. ! Et quel intérêt prenez-vous tant au Comte ?

La COMTESSE.

Moi ? Point du tout : je veux seulement me vanger de la Marquise , & je crois que c'est le seul moyen de lui enlever le Comte. Je ne scaurois lui pardonner le desir qu'elle a eu de vous avoir & de vous détacher de moi.

Le CHEVALIER.

Et le Comte , y consent-il ?

La COMTESSE.

Si bien , qu'il ne demande pas mieux. D'ailleurs la petite personne aura près de trente mille livres de rente , en se mariant , sans les espérances ; car son frere ne vivra pas ; c'est une mauvaise tête , dont la santé est déjà ruinée , & tout cela arrangera fort les affaires du Comte , qui sont un peu délabrées.

## LE CHEVALIER.

Vous êtes inconcevable ! Mais il ne quittera pas pour cela la Marquise , je vous en avertis.

## La COMTESSE.

Je vous réponds que si ; il me l'a promis. elle l'ennuye à périr , il ne cherche qu'une occasion pour rompre déceimment avec elle ; parce qu'il lui doit beaucoup & qu'il ne peut pas la payer.

## Le CHEVALIER.

Comment ; mais en vérité il y a une sorte de conduite dans vos projets ! Vous m'étonnez , en honneur.

## La COMTESSE.

Sur-tout, gardez-moi le secret , jusqu'après souper. *Haut.* Vous entendez , Chevalier ?

## S C E N E I V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

Mad. MIRAUDIN.

DUVERGER , *annonçant.*

**M**ADAME Miraudin.

Mad. MIRAUDIN.

Il fait un tems affreux ! *Elle fait la révérence.*

Ah ! Madame la Comtesse ! ma sœur ne m'avoit pas dit que vous soupiez ici , Madame. J'en suis enchantée ! Il y a mille ans qu'on ne vous a vue.

La COMTESSE.

Vous avez dû me trouver écrite à votre porte , Madame.

Mad. MIRAUDIN.

Je suis désespérée que vous ayiez pris cette peine-là , Madame , & de ne m'y être pas trouvée. L'hiver ne vous paroît-il pas comme à moi , d'une humidité insupportable ? J'ai un mal de gorge affreux ! ah ! Madame la Comtesse ! vous sentez bien que je ne passerai pas.

La COMTESSE.

Mais , Madame , vous ne resterez pas là ?

Mad. MIRAUDIN.

Je vous réponds que j'y serai le mieux du monde. *Elles s'assoyent.* Bon jour , Monsieur le Chevalier. Il ne veut jamais me reconnoître. *Elle salue le Baron & M. Dormond , & elle dit à la Comtesse :* Qu'est-ce qui est là ? J'ai une vue perfide depuis ma dernière couche.

La COMTESSE.

C'est le Baron de Grossenberg , un Allemand.

Mad. MIRAUDIN.

Ah, fort bien. Et l'autre ?

La COMTESSE.

C'est Monsieur Dormond.

Mad. MIRAUDIN.

Ah, l'éternel Dormond ! En vérité, ma sœur est bien maussade, de garder cet homme là chez elle.

Le CHEVALIER.

Mais, Madame ; c'est un garçon fort aimable, un homme de mérite, & dont tout le monde fait le plus grand cas.

Mad. MIRAUDIN.

Je le crois ; mais cela n'a, ni nom, ni bien, en un mot ; c'est ce qu'on appelle une espèce, & quand on fait tant que de voir des gens d'un certain ton, il faudroit tâcher d'affortir un peu mieux son monde.

Le CHEVALIER, *ironiquement.*

Comment persuader cela à présent ? Tout est mêlé, on ne connoît plus personne où l'on va. *Bas à la Comtesse.* La fotte créature !

Mad. MIRAUDIN.

Vous dites fort bien, Chevalier, on ne reconnoît plus personne ; aussi je vous assure que Monsieur de Miraudin a été Intendant ; sans quelques femmes de la Cour, qui

font de mes amies , je ferois toujours restée dans ma Province , & je ne suis jamais revenue à Paris , sans y être mangée de vapeurs , tant je m'y déplaisois.

Le CHEVALIER , *ironiquement.*

Vous avez bien raison , & vous êtes la première femme que je vois penser aussi supérieurement !

La COMTESSE , *bas au Chevalier.*

A-t-elle assez de blanc , aujourd'hui ?

Mad. MIRAUDIN.

Mais je vous le demande ? Qu'est-ce qui ne passe pas devant vous actuellement par-tout ? La femme de mon Notaire , ces jours passés , à la Comédie , monta en carrosse devant moi , & aujourd'hui même , à l'Opéra , mon Avocat ne vouloit-il pas me donner la main : je vous dis , ces gens-là se croient compagnie. En vérité ; c'est odieux ! on n'y tient pas !

M. DORMOND.

Madame , un Avocat est souvent un homme qui mérite beaucoup.

Mad. MIRAUDIN.

Quand on est en affaire ; mais hors de là ; c'est toujours ce qu'on appelle de la basse Robe , enfin , tout cela est hideux à s'évanouir !

Le CHEVALIER , *bas à la Comtesse.*

Je ne la connoissois pas, elle est délicieuse !  
oh, je veux m'en divertir. *A Mad. Miraudin.*  
Par exemple, Madame ; c'est en Province que  
l'on sçait ce qu'on doit à Madame l'Intendante ;  
les soins, les attentions, les égards, le respect...  
Il y a cependant quelque chose d'insupportable ;  
c'est l'Officier d'Infanterie, il est furieusement  
familier.

Mad. MIRAUDIN.

A manger dans la main, vous avez raison ;  
ils ont un ton de garnison ! ...

Le CHEVALIER , *ironiquement.*

Est-ce que vous mangiez avec tout cela ?

Mad. MIRAUDIN.

Il falloit bien ; cependant pas avec les Lieutenants.

Le CHEVALIER , *ironiquement.*

Oh, mais sans doute. Il y a des Colonels  
assez déraisonnables pour ne pas le trouver  
bon, & j'ai oui dire que les Lieutenants dans  
ces cas-là, avoient quelquefois fait des chan-  
sons très-sanglantes sur les Intendantes.

Mad. MIRAUDIN.

En vérité, ma sœur est bien inconcevable,  
de ne pas rentrer ! Madame, je vous demande  
bien

bien pardon pour elle ; il est vrai qu'il est encore de bien bonne heure ; il n'est que neuf heures trois quarts. Ah , voilà le Commandeur de Rocfond , & le Comte de Ville-Clair.

## S C E N E V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,  
Le COMTE & Le COMMANDEUR,  
*se tenant sous le bras.*

Le COMMANDEUR.

QUOI , mon cher Comte , cela est vrai ?

Le COMTE.

D'honneur , on ne parloit d'autre chose sur le Théâtre de l'Opéra.

Le COMMANDEUR.

Si j'avois été de l'homme , je lui aurois craché au visage.

Le CHEVALIER.

Qu'est-ce que c'est ?

Le COMTE.

Un fort honnête Avocat , qui s'est avisé galamment , d'offrir la main , sur l'escalier de l'Opéra , à une femme qu'il connoissoit ; elle lui a dit qu'il se méprenoit , qu'elle le trouvoit

fort extraordinaire, & ce qu'il y a de bon; c'est qu'il lui a fait gagner, il n'y a pas huit jours, un procès de la plus grande conséquence: je ne crois pas qu'il plaide davantage pour elle; qu'en dis tu?

Le **COMMANDEUR**.

Et, dit-on la femme?

Le **COMTE**.

Ma foi, je l'ai oublié; c'est un nom que l'on ne connoît pas.

La **COMTESSE**.

Comte, dites-moi donc; vous arrivez bien tard; vous sçavez que j'ai affaire à vous.

Le **COMTE**.

Eh bien, me voilà, belle Comtesse; qu'avez-vous à me dire? Voyons. *Ils vont causer.*

Le **CHEVALIER**, *prenant la main du Comte;*

Je te fais compliment, Comte.

La **COMTESSE**, *au Chevalier;*

Ne voilà-t-il pas mon étourdi!

Mad. **MIRAUDIN**.

Enfin, voilà Monsieur de Mérencour;



## SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ;

M. De MÉRINCOUR.

M. De MÉRINCOUR.

MESDAMES , je vous demande bien pardon , je croyois Madame de Mérincour ici , & sans une affaire de la plus grande conséquence , il y a long-tems que je serois rentré.

Mad. MIRAUDIN.

Mais , Monsieur de Mérincour , en vérité ; cela n'est pas trop bien.

M. De MERINCOUR.

Mon Dieu , Madame , ne me grondez pas ; j'en fais bien des excuses à Madame la Comtesse. Il faut qu'il soit arrivé quelque chose à votre sœur. Il est vrai qu'elle ne sçait jamais l'heure qu'il est. Monsieur le Commandeur , Monsieur le Chevalier , je suis bien votre serviteur. Bon soir , mon cher Dormond. Ah , Monsieur le Baron , j'ai passé chez vous pour avoir l'honneur de vous voir.

Le BARON.

Il est vrai , on m'a dit ; mais je sorte toujours la matin.

M. DORMOND.

Il faudroit envoyer.....

M. De MERINCOUR.

Voulez-vous bien sonner ? Je ne comprends pas cela. *On vient.* Il faut envoyer chez la Présidente, peut-être que Madame de Mérencour y fera ; car quand elle.....

DUVERGER.

Monfieur, la voici qui rentre avec Mademoiselle sa fille, & Monfieur l'Abbé Souplet.

---

## SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,

Mad. De MÉRINCOUR, L'ABBÉ,  
Mlle De MÉRINCOUR.

M. De MÉRINCOUR.

**E**H ! Madame, d'où arrivez-vous donc ?  
J'allois envoyer au-devant de vous.

Mad. De MERINCOUR, appuyée sur l'Abbé.

Ah ! quelle chaleur il fait ici ! Eteignez-moi ce feu-là tout-à-l'heure. Comment d'où je viens ?... Mais, Mesdames, voulez-vous bien vous remettre ? Madame la Comtesse, je vous prie ; je n'entrerai pas, je vous assure. *Elle*

*va s'asseoir.* Je suis excédée ! J'avois six visites à faire dans le Faubourg , aujourd'hui , que je ne pouvois pas remettre , absolument. J'ai voulu voir l'Opéra nouveau , je suis partie tout de suite après , & j'ai trouvé tout le monde : pour surcroît de malheur , mes flambeaux se sont éteints : & puis des embarras , des aventures..... Enfin , j'ai cru que je n'arriverois jamais ici. Je suis rendue !

M. De MERINCOUR.

Quand on a affaire , il ne faut pas voir le dernier Acte : voilà ce que j'ai fait moi. Comment a-t-il réuffi ?

Mad. De MERINCOUR.

Oh , misérable ! de vieilles Décorations repeintes , un Ballet hideux ! & pour mettre le comble , Vestris ni Mademoiselle Allard n'ont pas dansé.

Le COMMANDEUR.

Je vous répons , Madame , qu'ils ont dansé tous deux , & admirablement bien ; demandez.

Mad. De MERINCOUR.

Cela peut être ; je n'ai pas regardé dans ce moment-là , apparemment ; j'étois occupée d'autres choses.

M. DORMOND.

Voilà bien, comme on juge tout à présent.

Mlle. De MERINCOUR, *bas à Dormond.*

• Monsieur, est-ce que nous aurons aujourd'hui, un de ces soupers délicieux, dont j'ai tant entendu parler à maman?

M. DORMOND.

Oui, Mademoiselle.

Mlle. De MERINCOUR.

Ah, que j'en suis aise! Il y a long - tems que je mourois d'envie d'en voir un, & d'en être. Que je vais m'amuser!

• Mad. De MERINCOUR.

Qu'est-ce qu'elle vous dit-là, Dormond?

La COMTESSE.

Madame, c'est Mademoiselle votre fille?

Mad. De MERINCOUR.

Oui, Madame. Mon Dieu! à propos, j'oubliais de vous la présenter.

La COMTESSE, *l'embrassant.*

Elle est à ravir, & faite à peindre; quelle taille!

Mad. De MERINCOUR.

Ah, Madame! ne la regardez pas; elle n'est sortie qu'aujourd'hui du Couvent, & Sidly, l'a habillée à faire horreur.

## La COMTESSE.

Point du tout. *Bas à Madame de Mérincour.*

A propos, écoutez donc que je vous dise : notre affaire va très-bien.

## Mad. De MERINCOUR.

Que de soins & de peines nous vous donnons ! Que direz-vous de la Marquise, qui m'a fait demander aujourd'hui à souper ? J'ai été confondue ; je n'ai pu refuser.

## La COMTESSE.

Elle aura sçu que le Comte soupoit ici. Qu'est-ce que cela fait ? *Bas au Chevalier.* C'est moi qui lui ai conseillé d'en demander.

## Le CHEVALIER.

Oh, très bien ! vous êtes admirable pour les vengeances !

## Mad. De MERINCOUR.

Bon ! J'avois un petit billet quand je suis entrée ici, je ne sçais ce que j'en ai fait.

## L'ABBÉ.

N'est-il pas tombé sous vous ? Nous allons chercher.

## Mad. De MERINCOUR.

Oh, s'il faut me déranger, j'aime mieux ne pas le lire.

L'ABBÉ.

Madame, je crois que je le vois.

Mad. De MERINCOUR.

Où, l'Abbé?

L'ABBÉ.

Dans votre main, sous votre boîte!

Mad. De MERINCOUR.

Cela est vrai; oh, l'Abbé est toujours charmant! *En lisant le billet*: l'Abbé, je vous en prie, sonnez. Bon! La Duchesse ne viendra pas; voilà comme elle est; elle m'a fait changer huit fois de jour, pour ce souper-ci; elle est odieuse! à *Duverger*. Des tables de jeu. Mais nous aurons sûrement le Vicomte.

PRESQUE TOUS ENSEMBLE.

Ah! ah! ah!

Le BARON, *au Commandeur*.

Monsieur, Qu'est ce que c'est que ce Monsieur le Vicomte?

Le COMMANDEUR.

Diable! c'est un bel esprit! un Académicien! Vous verrez, vous verrez.

Le BARON.

Tant-mieux, tant-mieux! Je suis fort content, fort charmé de voir...

Mad. MIRAUDIN.

Mais ma sœur , vous m'avez pourtant assuré que la Duchesse viendrait ; j'ai refusé pour elle tout plein de gens ; l'Ambassadeur, la Princesse, la. . . . .

Mad. De MERINCOUR.

Ma sœur , vous voyez que ce n'est pas ma faute , & puis d'ailleurs la compagnie est assez bonne , pour ne pas vous donner de regrets.

DUVERGER.

Madame la Marquise de S. Val , Monsieur le Vicomte d'Orcheres.

Mad. MIRAUDIN.

Votre femme , ne sçait jamais ce qu'elle fait : si je n'avois pas compté sur la Duchesse , je n'aurois pas refusé la Maréchale, où il doit y avoir un Cavagnole qui ira fort avant dans la nuit ; mais je vous réponds que j'irai tout de suite après le souper.



## SCÈNE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ;

La MARQUISE, Le VICOMTE, qui  
n'entre que quelque tems après la Marquise.

La MARQUISE, aux Dames qui se levent.

AH ! Mesdames, pouvez-vous me traiter  
comme cela ? *A Madame Miraudin, qui veut  
la faire passer.* Madame !

Mad. MIRAUDIN.

Je fais les honneurs ici, Madame.

La MARQUISE.

Mais, Madame, il n'y a pas moyen de  
passer comme cela devant vous.

Mad. De MERINCOUR. ]

Allons, Marquise, allons, venez donc ;  
quelle enfance !

La MARQUISE.

Vous le voulez ? *En passant.* En vérité ce  
que je fais là, est bien extraordinaire.

Mad. De MERINCOUR.

Mais si donc ! On m'avoit dit que vous étiez  
engagée, j'en étois furieuse ! En vérité, vous  
êtes charmante ! Et vous nous amenez le Vicom-  
te, encore.

La MARQUISE.

Madame la Comtesse , je vous demande pardon , je ne vous avois pas vue; parce qu'en entrant on ne voit rien.

La COMTESSE.

Vous êtes coëffée aujourd'hui divinement.

La MARQUISE.

Trouvez-vous ? J'en suis ravie.

La COMTESSE , à *Madame de Mérencour.*

On ne peut pas être plus mal ; voyez un peu tout ce qu'elle met dans ses cheveux ; elle est toujours mise comme une Fille.

La MARQUISE.

Et le Vicomte ? est-ce que je l'ai perdu ? Il me donnoit la main. Je ne conçois pas ce qui lui est arrivé.

Mad. De MERINCOUR.

Mais , Monsieur de Mérencour , voyez donc s'il n'a besoin de rien. Ah ! le voilà ! Vicomte ici ; tenez , donnez le grand fauteuil au Vicomte ; non l'autre , celui à grand carreaux. *Le Vicomte s'assied.* Où étiez - vous donc , Vicomte ?

Le VICOMTE.

C'est que je donnois des ordres pour mon retour ; j'ai demandé mon manteau fourré , & mon sac de peau d'ours.

Mad. De MERINCOUR.

C'est très-bien fait ; il fait très-froid aujourd'hui , & vous devez vous conserver pour vos amis. Pour cela vous êtes charmant d'être venu comme cela , passer la soirée avec nous !

La COMTESSE.

Comment va votre estomac , s'ouperiez-vous aujourd'hui , Vicomte ?

Le VICOMTE.

Je vous en réponds , & bien même !

Mad. De MERINCOUR.

A propos , on dit que votre fête a été charmante ?

Le VICOMTE.

Vous y manquiez , elle a été très-imparfaite.

Mad. De MERINCOUR.

Ah ! le voilà bien , toujours le plus aimable du monde ! Etes-vous bien dans ce fauteuil , Vicomte ?

Le VICOMTE.

On ne peut pas mieux. *Il s'endort.*

La MARQUISE.

Il faut que je me mette à côté de lui.

Le COMMANDEUR.

Oui , oui , vous entendrez mieux ce qu'il dira. Regardez-le. *Il rit.*

Mad. De MERINCOUR.

Monfieur le Comte , vous ne me dites rien ;  
& vous me cachez Monfieur le Baron de  
Grossenberg , qu'il y a mille ans que je n'ai vu.

Le COMTE.

J'attends , Madame , que toutes les parties  
foient arrangées , pour arriver jufqu'à vous.

Le BARON.

Je puis pas passer , Madame ; car je veux ;  
depuis plus une heure , vous faire ma cour.

Mad. De MERINCOUR.

Eh bien , donnez-donc des cartes. Ah ça ;  
il faut que la Comteffe , joue avec le Chevalier ;  
la Marquife & Madame Miraudin.

Mad. MIRAUDIN.

Ma fœur , je vous , prie que je ne joue point  
aujourd'hui , je veux m'en aller de bonne heure.

La COMTESSE.

Pour moi , vous fçavez bien. . . .

Mad. De MERINCOUR.

Oui , oui , je n'y pensois pas. Comment  
arrangerons-nous donc cette partie ?

La MARQUISE.

Madame de Mérencour , je ferai tout ce  
qu'on voudra ; mais je fuis ruinée au Wifh :  
depuis quelque tems , je fuis brouillée avec

lui ; j'aime mieux le vieux Try , d'ailleurs il applique moins.

Le CHEVALIER.

Il est pourtant bien ignoble.

La MARQUISE.

Tant qu'il vous plaira , Chevalier ; moi , je suis constante , je l'aime encore.

Mad. De MERINCOUR.

Jouez-vous à Try , Monsieur le Baron ?

Le BARON.

Je ferai volontiers , Madame , comme il plait.

Mad. De MERINCOUR.

Eh bien , la Marquise , le Comte & Monsieur le Baron ; voilà une partie arrangée.

La MARQUISE.

Je le veux bien. *Au Comte , qui lui donne & tirer une carte.* Comte , pourquoi donc m'avez-vous caché que vous soupiez ici ?

Le COMTE.

Moi , point du tout ; dès que mon souper a été dérangé , je n'ai plus sçu où aller , & c'est la Comtesse , qui m'a engagé à venir ici.

La MARQUISE.

Je ne sçais quelle affaire vous avez tant avec elle ; mais je suis très-mécontente de vous ; je vous prie de le croire.

Le COMTE.

Oh! de la jalousie! Vous voilà bien.

La MARQUISE.

Ingrat! vous me reprochez ce qui feroit le bonheur de tout autre.

Mad. De MERINCOUR.

Pourquoi donc ne commencez-vous pas. *Le Try commence.* Monsieur de Mérincour, voulez-vous jouer au Brelan avec Monsieur le Chevalier & votre fille? L'Abbé la conseillera. Ah, l'Abbé, je vous en prie, voyez un peu où est ma chienne. Je crains qu'elle ne soit malade, elle s'est tourmentée tout le jour comme un lutin. *Le Brelan commence.*

L'ABBÉ, *appellant.*

Pincée, Pincée, Pincée, Pincée... tenez la voilà qui dort tranquillement dans sa niche.

Mad. De MERINCOUR.

Ah! c'est bon. Il est délicieux l'Abbé, rassurant! il trouve tout ce qu'on perd, je ne puis m'en passer. Commandeur, vous jouez au Wisth?

Le COMMANDEUR.

C'est selon.

Mad. De MERINCOUR.

Eh bien, faisons un Robre avant souper.

Le COMMANDEUR.

Non pas, s'il vous plaît.

Mad. De MERINCOUR.

Pourquoi donc ?

Le COMMANDEUR.

Avec des hommes, à la bonne heure ; mais pour avec vous, Mesdames, qui ne pensez point à votre jeu, qui ne sçavez jamais où l'on en est, je suis votre serviteur ; avec de pareils partenaires, ce n'est pas-là mon compte.

Mad. De MERINCOUR.

Le Commandeur est toujours le même. Eh bien, voulez-vous faire un Piquet avec la Comtesse & moi ?

Le COMMANDEUR.

Oui, & il ne finira jamais ; vous ne cesserez de parler, & vous me laisserez-là tout seul.

Mad. De MERINCOUR.

Si vous ne voulez pas faire la Chouette, d'Ormond fera avec vous. Madame la Comtesse, mettez-vous-là.

La COMTESSE.

Oh, non, je crains trop le feu. Mettez-vous y, Madame de Mérincour.

Mad. De MERINCOUR.

Ah ! moi ! On vous mettra un écran.

Le COMMANDEUR.

Le COMMANDEUR.

Eh, non pas, Mesdames, s'il vous plaît, il ne fait pas trop chaud ici. Dormond, mettons-nous-y, si vous m'en croyez, ne soyons pas la dupe de cela. *La partie s'arrange.*

Mad. MIRAUDIN, à la Marquise, en faisant des nœuds.

Quoi, Madame, vous ne jouez pas ce jeu-là?

La MARQUISE.

Et comment?

Mad. MIRAUDIN.

En Carreau, le plus beau sans prendre du monde!

La MARQUISE.

Vous avez raison, je n'y pense jamais.

L'ABBÉ, à Madame de Merincour.

Madame, sçavez-vous que Mademoiselle votre fille, joue très-bien.

Mad. De MERINCOUR.

Ah, si donc, l'Abbé, vous me persiflez, je ne sçaurois souffrir cela

L'ABBÉ.

Non, au vrai.

Mad. De MERINCOUR.

L'éducation du Couvent, est donc devenue

meilleure qu'elle n'étoit de mon tems, nous ne connoissons seulement pas les cartes.

Le COMMANDEUR.

Tout se perfectionne aujourd'hui, jusqu'aux Couvents.

S C E N E I X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,

M. De S. FIRMIN.

DUVERGER.

MONSIEUR de S. Firmin.

Mad. De MERINCOUR.

Sçachez un peu pourquoi nous ne soupions pas.

DUVERGER.

Madame, il n'est encore que dix heures & demie.

Mad. De MERINCOUR.

Ah, S. Firmin, vous arrivez bien tard! D'où pouvez-vous venir à l'heure qu'il est?

M. De S. FIRMIN.

Je fors de chez la Duchesse, où le petit Souville vient de lire sa Piece.

La COMTESSE.

Eh bien?

M. De S. FIRMIN.

Il y a des jolies choses , je crois que cela réussira.

La MARQUISE.

Vous le protégez ; mais convenez qu'il a une physionomie basse , qui n'annonce pas d'esprit.

M. De S. FIRMIN.

Cela n'y fait rien , il fait bien des Vers : Ah , ah ! vous avez le Vicomte ici ; il ne m'avoit pas dit cela.

Mad. De MERINCOUR.

Oui vraiment , laissez-le ce pauvre Vicomte : Voilà donc pourquoi la Duchesse n'est pas venue ? Elle est aimable , elle auroit bien pu remettre sa lecture.

M. De S. FIRMIN.

Il n'y avoit pas moyen ; car Souville est engagé pour tous les jours , d'ici à long-tems ; cela est certain : mais ce que vous ne sçavez peut-être pas ; c'est la Promotion.

TOUS ENSEMBLE.

Ah ! elle est donc faite enfin , dites donc ?

M. De S. FIRMIN.

Oui ; mais il n'y a que six Lieutenants Généraux , & douze Maréchaux de Camp. Il donne la liste au Commandeur.

Le COMMANDEUR , *lisant.*

Voyons ? Je n'en suis pas.

M. De S. FIRMIN.

Non.

La MARQUISE.

Monsieur de S. Firmin , montrez - moi un  
peu. *Monsieur de S. Firmin lui donne la liste.*

Le COMMANDEUR.

Tout cela ce sont mes cadets ; à la bonne  
heure , je me tranquilliserai cet Eté. Chevalier ,  
voulez-vous acheter mes mulets ?

Le CHEVALIER.

Volontiers.

La MARQUISE.

Cela est inconcevable ! Le Comte n'y est  
pas , ni mon frere , non plus.

Le COMMANDEUR.

Le diable m'emporte , si je m'en soucie.

Le COMTE.

Pour moi , je m'y attendois ; je sçavois bien  
qu'on ne feroit pas de Brigadiers.



## SCENE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ;

M. MENU.

M. MENU.

**L'**ON a servi.Le **COMMANDEUR** :

Ah ! voilà ce qu'on appelle parler cela,  
Monsieur Menu ; je ne vous entends jamais  
dire que de bonnes choses.

Mad. De **MERINCOUR**.

Mesdames, ne recommencez pas. Soupe-  
rez-vous aujourd'hui, S. Firmin ?

M. De S. **FIRMIN**.

Je me mettrai à table.

LA **COMTESSE**.

Avez-vous appris encore quelque'autre  
chose ?

M. De S. **FIRMIN**.

Oui, oui ; je vous dirai cela pendant le  
souper. *Tout le monde se leve, & les femmes se  
font des complimens pour passer.*

Mad. De **MERINCOUR**.

Monsieur le Baron, voulez-vous bien

H iij

donner la main à Madame la Marquise ? Passez donc, Marquise. Allons, ma sœur. Ma fille, suivez votre Tante. Passez, Messieurs, je vous suis : j'ai un mot à dire à Madame la Comtesse. Monsieur de Mérencour, emmenez le Vicomte.

M. De MERINCOUR, *réveillant le Vicomte.*

Allons, allons, Monsieur le Vicomte.

Le VICOMTE.

Quoi ? qu'est-ce qu'il y a ?

M. De MERINCOUR.

On va souper.

Le VICOMTE.

On va souper ?

M. De MERINCOUR !

Oui vraiment, venez donc.

Le VICOMTE.

C'est que je pensois. . . . .

M. De MERINCOUR.

Vous penserez mieux à table. *Ils sortent.*

La COMTESSE.

Ah ça, Madame, je me mettrai auprès de vous. Il me semble que tout cela vous convient ?

Mad. De MERINCOUR.

Très-fort ; mais il faut déterminer Monsieur de Mérencour, & je crains qu'il n'ait d'autres vues.

La COMTESSE.

Laissez-moi faire , je lui parlerai après le  
souper , ne vous mettez pas en peine.

Mad. De MERINCOUR.

Vous êtes charmante.

M. De MERINCOUR.

Allons donc , Madame , on vous attend ;  
personne ne veut se placer.

Mad. De MERINCOUR.

Eh mais , si donc ! passez donc Madame.

*Elles s'en vont.*

*Fin du premier Acte.*





## ACTE SECOND.

## SCENE PREMIERE.

Mad. De MÉRINCOUR , La COMTESSE,  
DUVERGER , *accommodant le feu.*

Mad. De MÉRINCOUR , *à Duverger.*

LAISSÉZ-nous donc , je vous ai déjà dit qu'il  
y avoit assez de feu.

DUVERGER.

Mais , Madame , c'est à cause de Monsieur  
le Vicomte.

Mad. De MERINCOUR.

Eh bien à la bonne heure ! vous reviendrez  
dans un moment. Les gens sont insupporta-  
bles ! *Duverger sort.*

La COMTESSE.

Madame , pendant que tout le monde est  
allé voir le salon de Musique & le Boudoir  
neuf , causons un peu ici avec le Comte.

Mad. De MERINCOUR.

C'est bien dit ; mais où'est-il ?

La COMTESSE.

Le voilà , le voilà.

Mad. De MERINCOUR.

Il a voulu attendre que la Marquise fût passée avec tout le monde , apparemment.

La COMTESSE.

Comte , arrivez donc.

---

S C E N E I I .

Mad. de MÉRINCOUR, La COMTESSE ;  
Le COMTE.

Mad. De MÉRINCOUR.

**E**H bien , Monsieur le Comte , selon tout ce que Madame la Comtesse m'a dit , il me semble que le parti vous convient : je puis vous assurer que j'en ferai enchantée.

Le COMTE.

Je suis comblé de vos bontés , Madame ; il est vrai que sans Madame la Comtesse , je n'aurois jamais osé me proposer.

Mad. De MERINCOUR.

Je ne vois pas pourquoi ; je voudrais bien que ma fille fût beaucoup mieux qu'elle n'est , cependant. . . .

Le COMTE.

Je vous réponds, Madame, qu'il n'y a rien à désirer.

La COMTESSE.

Oui, oui, elle est très-bien; il n'est pas question qu'il en soit amoureux; ainsi, tout ce que vous direz l'un & l'autre là-dessus, est inutile.

Mad. De MERINCOUR.

Vous sçavez quelle est sa fortune : nos gens d'affaires arrangeront le reste, si vous en êtes content.

Le COMTE.

On ne vous aura peut-être pas dit de bien de la mienne, Madame; mais mon Oncle est fort vieux, il n'a que moi d'héritier, & il fera sûrement beaucoup en ma faveur.

La COMTESSE.

Oui, oui, il doit être riche; il a toujours été vilain, il faut trancher le mot; ainsi tout cela va le mieux du monde, & puis les conventions.

Mad. De MERINCOUR.

Monsieur de Mérencour, n'est pas encore instruit de notre projet; mais la Comtesse veut bien se charger de l'y faire souscrire. D'un

---

autre côté, je vais parler à d'Ormond, qui a tout crédit sur son esprit; ainsi je vous réponds de tout.

Le COMTE.

Voici la Marquise, elle est inquiète, je crains qu'elle ne se doute de quelque chose; je vais la dérouter.

Mad. De MERINCOUR.

Comtesse, voulez-vous passer chez-moi?

La COMTESSE.

Volontiers.

---

### S C E N E I I I.

La MARQUISE, Le COMTE.

La MARQUISE.

QUE faites-vous ici, Monsieur? Pourquoi n'êtes-vous pas venu voir le fallon neuf?

Le COMTE.

Je le connois, Madame, je sçais qu'il est superbe.

La MARQUISE.

J'y étois, & je croyois que cela devoit vous y attirer; mais vous avez des pour-parlers, qui me déplaisent à mourir; vous me

faites des cachotteries. . . . Enfin tout cela m'inquiète.

Le COMTE.

J'étois ici tout simplement, à causer avec ces Dames.

La MARQUISE.

Je veux absolument sçavoir de quoi il est question, ou je romps avec vous pour la vie : il semble, depuis quelque tems, que vous me fuyez.

Le COMTE.

Moi, Madame ? quelle idée ! Je vais vous parler vrai : j'ai cru devoir vous faire mystere de ceci ; mais puisque vous l'exigez, je n'ai point de secret pour vous, Madame, vous le sçavez bien.

La MARQUISE.

Il y a des momens, où je crois que vous m'aimez encore ; ah ! Comte, si vous me trompiez ! . . . .

Le COMTE.

Voilà, par exemple, Madame, de ces soupçons, qui ne me vont point du tout ; ils sont trop offensants.

La MARQUISE.

Dites promptement, avant que l'on revienne.

Le COMTE.

Madame , vous sçavez qu'il y a long-tems que j'ai envie d'un Régiment bleu , & que c'est une affaire de plus de cent mille francs ?

La MARQUISE.

Eh bien ?

Le COMTE.

Je m'avifai de dire cela , il y a deux jours ; devant la Comtesse ; ce matin , elle m'a écrit , qu'elle entrevoyoit qu'elle pourroit faire mon affaire , & je crois qu'elle déterminera Monsieur de Mérencour , à me prêter cet argent.

La MARQUISE.

Et pourquoi ne pas vous adresser à moi , avec confiance ? Vous doutez donc de ma tendresse pour vous ? Ah ! Comte , vous ne m'aimez plus !

Le COMTE.

Mais , Madame , je vous supplie , encore une fois , n'ayez donc pas cette façon de penser , elle feroit votre tourment & le mien. D'ailleurs , comment oserois-je encore abuser de vos bontés ? Vous sçavez que je vous dois déjà énormément.

La MARQUISE.

Eh ! doit-on jamais à ce qu'on aime , quand

on en est autant aimé ? On l'oblige , au contraire , oui Monsieur ; j'ai précisément cette somme chez mon Notaire , je veux absolument que vous la preniez.

Le COMTE , *à part.*

Je ne m'attendois pas à celui-là.

La MARQUISE.

Mais en même tems , j'exige que vous renonciez à tout commerce avec la Comtesse.

Le COMTE.

Mais , Madame , la reconnoissance veut du moins. . . .

La MARQUISE.

Et mon amour pour vous , ne mérite-t-il pas ce sacrifice ? On vient , songez-y. Faut-il que je vous aime autant ! *Elle va s'asseoir.*

Le COMTE , *à part.*

Le diable m'emporte , si je sçais comment me tirer de ceci.



## SCÈNE IV.

La MARQUISE, M. De S. FIRMIN,  
Le COMTE.

M. De S. FIRMIN.

AH, ah ! & où font ces Dames ? je les  
croyois ici.

Le COMTE.

La Comtesse est passée chez Madame de  
Mérincour, avec elle.

M. De S. FIRMIN.

Vous n'avez pas beaucoup soupé, Madame ?  
La MARQUISE.

Non ; depuis quelques jours, je ne suis pas  
trop bien.

M. De S. FIRMIN.

C'est ce tems-là : j'étois revenu ; mais je sens  
que mon estomach commence à se déranger.

Le COMTE.

Ah ! vous avez pourtant assez bien soupé.

M. De S. FIRMIN.

Comme cela ; je n'ai mangé que des choses  
saines.

La MARQUISE.

Eh bien, vous avez fait merveilles à Clichy ?  
Comptez-moi donc.

M. De S. FIRMIN.

Mais cela s'est bien passé ; c'étoit assez joli.

La MARQUISE.

Vous avez fait des Couplets charmants ,  
à ce que l'on m'a dit , & le Vicomte aussi.

M. De S. FIRMIN.

Mais pas trop mal. Qui vous a dit cela ?

La MARQUISE.

La Duchesse , & la Maréchale.

M. De S. FIRMIN , *se frottant les mains en  
riant.*

Oui , cela est vrai , elles y étoient. Elles  
vous en ont donc paru contentes ?

La MARQUISE.

Oh , mais très-fort !

M. De S. FIRMIN.

Cela a été fait sur le champ , je n'avois rien  
prévu.

Le COMTE , *bas à la Marquise.*

Il oublie qu'il m'avoit montré ces Couplets  
huit jours auparavant ; cela ne fait rien.

La MARQUISE.

Il a toujours été comme cela.

SCÈNE

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,  
Le COMMANDEUR, Le CHEVALIER.

Le COMMANDEUR, *entre en riant.*

**M**A foi, ce n'est pas ma faute.

Le CHEVALIER.

J'ai eu beau vous faire des yeux, vous  
alliez toujours.

Le COMTE.

Qu'est-ce que c'est ?

Le COMMANDEUR.

C'est l'aventure de l'Avocat, dont il a  
parlé pendant tout le souper.

Le COMTE.

Eh bien ?

Le CHEVALIER.

C'est à Madame Miraudin qu'elle est arrivée.

Le COMTE.

Tout de bon ?

Le COMMANDEUR.

Je n'en sçavois rien, moi.

Le COMTE.

Cela est excellent ! Parbleu, je n'en suis pas

fâché ; car elle est odieusement ridicule avec toutes les prétentions.

LE CHEVALIER.

Paix donc , la voici.

SCENE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ;

Mad. MIRAUDIN , Le BARON , Mlle  
De MÉRINCOUR , L'ABBÉ.

Mad. MIRAUDIN , à *Duverger*.

JE vous prie , qu'on m'avertisse quand mes chevaux seront venus.

Mlle De MERINCOUR.

Ma Tante , est - ce que vous voulez déjà vous en - aller ?

Mad. MIRAUDIN.

Oui , mon cœur.

L'ABBÉ , regardant à sa montre.

Il n'est pas tard , Madame.

Mad. MIRAUDIN.

Je le sçais bien ; mais je veux passer chez la Maréchale.

Mlle De MERINCOUR.

Monsieur l'Abbé , je vous prie , dites-moi

un peu , s'il est possible que tous les soupers , dont on parle tant , soient tristes comme celui-ci ?

L'ABBÉ.

Ils sont tous à-peu-près de même. Est-ce que celui-ci ne vous a pas paru charmant ?

Mlle De MERINCOUR.

Charmant ! Je ne me suis jamais tant ennuyée de ma vie ! je n'ai pas eu envie de rire une seule fois ; ce n'est pas la peine de tant désirer d'être dans le monde : nous nous amusons bien plus au Couvent.

La MARQUISE.

Allons donc , Monsieur le Baron , je vous attends depuis long-tems.

Le BARON.

Ah , Madame ! je sçavois pas ; je suis tout de suite ; je demande pardon. *Le Try reprend.*

Le COMMANDEUR.

Eh bien , Monsieur le Baron , vous étiez charmé de souper avec le Vicomte , vous ne m'en dites rien , en avez-vous été content ?

Le BARON.

Admirablement !

Le COMMANDEUR.

N'est-ce pas , qu'il mange bien ?

Le BARON.

On ne peut pas plus qu'il fait.

Le COMMANDEUR.

Et de tout ce qu'il a dit? là , que dites-vous de son esprit ?

Le BARON.

Est-ce qu'il avoit commencé déjà ? Je n'ai pas retenu.

Le COMMANDEUR.

Comment, commencé? *Il rit.*

Le BARON.

Oui, il m'a semblé qu'il n'a rien dit que comme moi, un autre, il diroit.

Le COMMANDEUR.

Ma foi, le Baron, voit mieux que tout ce qui est ici ; je suis fâché de vous le dire ; pour moi, qui juge sans prétention, voilà comme le Vicomte m'a toujours paru, & je ne sçais pas pourquoi vos belles Dames, lui ont fait une si grande réputation.

M. De S. FIRMIN.

On ne sçauroit nier que le Vicomte n'ait beaucoup d'esprit.

L'ABBÉ.

Tout le monde en convient.

Le COMMANDEUR.

Non pas moi.

M. De S. FIRMIN.

Mais il a fait les plus jolies choses du monde.

Le COMMANDEUR.

Cela peut être ; mais je ne fais pas cas de l'esprit par écrit , je ne lis jamais ; je veux de l'esprit naturel , & sa conversation m'ennuye : il parle nouvelles , politique , généalogie , comme le premier venu , & je connois des gens sans réputation d'esprit , qui ne m'ont jamais ennuyé : je ne sçais pas si ce sont des bêtes ; mais je sçais bien que je ne voudrois pas avoir d'autre esprit.

L'ABBÉ.

En fait d'esprit , Monsieur le Commandeur , celui du Vicomte , est très-agréable.

M. De S. FIRMIN.

L'Abbé a raison , par exemple ; d'ailleurs , pourquoi tout le monde s'accorde-t-il sur son compte ?

Le COMMANDEUR.

Ah , je le sçais bien ; c'est qu'il est toujours de l'avis de tout ce monde qui l'applaudit , & qu'on n'a jamais sçu s'il avoit un sentiment à lui.

M. De S. FIRMIN.

Ah ! il ne faut pas dire cela.

Le BARON.

Monfieur la Commandeur , je trouve auffi que vous êtes fort libre ici , & plus qu'ailleurs , de parler fur le Gouvernement ; vous dites à fouper , tout haut , devant les domestiques.

Le COMMANDEUR.

Tenez , il a encore raifon pour celui-là.

Le BARON.

On ne feroit pas comme cela hors de France.

---

## S C E N E V I I .

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ,

Mad. De MÉRINCOUR , La COMTESSE.

La COMTESSE , *en entrant , à Madame de Mérencour.*

OUI ; c'est ce que je vous dis.

Le COMMANDEUR.

Enfin , voilà ces Dames ! Je fçavois bien que cette partie-ci ne finiroit jamais.

Mad. De MERINCOUR.

Je crois que le Commandeur va bien nous gronder. Où est donc le Vicomte ? . . . Ah ça , commencez donc ; c'est à vous , Madame la

Comtesse ; pendant ce tems-là , je parlerai à Dormond. Mais , où sont-ils donc ? Ah ! voilà le Vicomte. *Le Piquet reprend.*

## SCÈNE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,  
Le VICOMTE , M. DORMOND.

Mad. De MÉRINCOUR.

**E**H bien , Vicomte , êtes - vous content du salon ? Que dites-vous du boudoir ?

L'ABBÉ.

Écoutons , il doit être enchanté.

Le VICOMTE.

Je le trouve voluptueux , divin ! Je dis anacréontique , rien de plus délicieux ! Il y a là , toute l'entente , le goût possible ; on voit bien que les Graces y ont présidé , que cela a été fait sous vos yeux , Madame.

L'ABBÉ.

Quelles expressions ! comme cela est peint noblement !

Mad. De MERINCOUR.

Ce boudoir-là , fera tout mon bonheur. Je meurs de peur que vous n'ayez pas pris de café , Vicomte ?

Le VICOMTE.

Je vous demande pardon , Madame , & dans le divin boudoir encore.

Mad. De MERINCOUR.

Et vous , Comtesse , n'en prenez-vous pas le foir ?

La COMTESSE.

Oh ! avec mes nerfs ?

Mad. De MERINCOUR.

Je n'y pensois pas , j'y ai renoncé auffi , je n'en prends plus qu'avec de la crème. Et bien , Vicomte , vous vous en allez déjà ?

Le VICOMTE.

Oui , vraiment , j'ai eu beaucoup d'affaires tout aujourd'hui ; nous avons eu une longue séance à l'Académie ; des réceptions , des discours. . . . .

Le COMMANDEUR.

Où il a dormi.

Le VICOMTE.

Tout cela fatigue.

Le COMMANDEUR.

Oh ! pour celui-là , il a raison. Je n'y ai été qu'une fois ; mais je ne crois pas qu'on m'y rattrape davantage.

Mad. De MERINCOUR.

Quand vous verra t-on , Vicomte ?

Le VICOMTE.

Le plutôt que je pourrai , assurément : on ne vous quitteroit jamais , si l'on ne se flattoit pas du bonheur de vous revoir promptement.

Mad. De MERINCOUR.

Ah ça , ne nous oubliez donc pas. *A la Comtesse.* Connoissez - vous une créature plus aimable que le Vicomte ?

M. De S. FIRMIN.

Vicomte , ferez - vous chez vous demain , l'après-diné ?

Le VICOMTE.

Oui , jusqu'à dix heures.

M. De S. FIRMIN.

Eh bien , c'est bon ; je vous verrai pour ce que vous sçavez.

DUVERGER.

Les gens de Madame Miraudin.

Mad. De MERINCOUR.

Vous vous en-allez , ma sœur ?

Mad. MIRAUDIN.

Oui , ma sœur.

Mad. De MERINCOUR.

J'aurois pourtant quelque chose à vous dire.

Mad. MIRAUDIN.

Nous nous reverrons un de ces jours. Adieu ,

ma nièce. *Elle la baise au front.* Ah, l'Abbé ; que je vous dise donc. *L'Abbé lui donne la main.*

Mad. De MERINCOUR.

Comment, S. Firmin, est-ce que vous vous en-allez aussi ?

M. De S. FIRMIN.

J'en suis bien fâché ; mais je ne veillerai pas aujourd'hui ; je prends demain du lait, on me l'a conseillé.

Mad. De MERINCOUR.

Oh, pour cela, vous êtes odieux !

M. De S. FIRMIN.

Je vous verrai demain au soir : n'allez-vous pas à la Comédie nouvelle ?

Mad. De MERINCOUR.

Sans doute. Eh bien, venez dans ma loge.

M. De S. FIRMIN.

Je ne le puis pas ; j'ai promis à la Vicomtesse & au Duc, de ne les pas quitter ; ce sont eux qui font jouer la Pièce ; je m'en suis aussi un peu mêlé, ainsi vous voyez bien. . . . A propos, je vous recommande l'Acteur ; c'est un pauvre diable qui. . . Vous verrez, vous verrez ; il a réellement du mérite, je crois que vous serez contente.

## SCÈNE IX.

M. Mad. Mlle De MÉRINCOUR, La  
COMTESSE, La MARQUISE, Le  
COMTE, Le COMMANDEUR, Le  
CHEVALIER, Le BARON, M. DOR-  
MOND, L'ABBÉ, *rentrant.*

Mad. De MÉRINCOUR, *à son mari.*

MONSIEUR, vous faites attendre Monsieur  
le Chevalier, finissez donc votre partie. *Ils  
reprennent le Breland.*

La COMTESSE.

Aussi-bien j'ai affaire à vous, Monsieur de  
Mérincour.

M. De MERINCOUR.

A Moi, Madame? Je suis trop heureux!

Mad. De MERINCOUR.

Dormond, voulez-vous bien passer chez  
moi, que je vous parle. *Ils sortent.*



## S C E N E X.

M. Mlle De MÉRINCOUR , L'ABBÉ ,  
La COMTESSE , La MARQUISE , Le  
COMMANDEUR , Le COMTE , Le  
CHEVALIER , Le BARON.

Le COMMANDEUR , *s'écriant en frappant  
du pied.*

AH!

Le CHEVALIER.

Qu'avez-vous donc , Commandeur ? Qu'est-  
ce qui vous arrive ?

La COMTESSE.

Oh , rien !

Le COMMANDEUR.

Comment rien ! J'ai écarté mon jeu ; je  
vous dis que je suis repic.

La MARQUISE.

L'Abbé , il me semble que vous ne voyez  
plus la Présidente ?

L'ABBÉ.

Que voulez-vous ; c'est une folle.

La MARQUISE.

Et son frere , le Maître des Requêtes , vous

l'avez abandonné aussi ? N'est-il plus de vos amis ?

L'ABBÉ.

Ma foi non. J'ai quitté tout cela : tant qu'il a été aimable , je l'ai vu avec plaisir ; mais il s'est mis à travailler sérieusement ; cela ne me va pas ; il est dévoré d'ambition ; je ne sçais s'il réussira ; il n'est plus amusant ; la Cour lui tourne la tête. Quand on en est une fois là , l'on n'est plus bon que pour soi , & l'on devient insupportable aux autres.

La COMTESSE.

Ce qu'il dit là est vrai , au moins. Pour moi je ne sçaurois souffrir l'importance de ces petits Messieurs-là , dès qu'ils s'imaginent jouer un rôle.

La MARQUISE.

Vous ne jouez pas malheureusement, Monsieur le Baron.

Le BARON.

Comment donc ?

La MARQUISE.

Il a gagné le pot , je perds plus de deux cents fiches , & le Comte , perd toute sa boëte.

Le CHEVALIER.

Cela est énorme , Monsieur le Baron ! Voilà

une façon de jouer , qu'il ne vous réussira pas ici , je vous en avertis.

Le BARON.

Je joue toujours de même que vous voyez : si Madame la Marquise , il veut faire encore un partie pour l'amuser , je fais avec plaisir.

La MARQUISE.

Oh non ! ne jouons plus ; voulez - vous , Comte ?

Le COMTE.

Moi , Madame ? tout ce qu'il vous plaira.

La MARQUISE.

Comte , éteignez , je vous prie , les bougies ; cela repose la vue. L'Abbé , voulez - vous bien me donner un petit sac à nœuds , jaune & violet qui est là quelque part , je ne sçais où , sur le sofa ; ou sur la cheminée.

L'ABBÉ , ramassant le sac.

Le voilà à terre , à côté de vous.

La MARQUISE.

Ah , je vous remercie l'Abbé. *Elle fait des nœuds.* Comte , vous devriez renvoyer votre carrosse , je vous remènerois.

Le COMTE.

Mes chevaux attendront ; c'est leur affaire.

La MARQUISE.

Où est donc Madame de Mérincour ?

La COMTESSE.

Elle va revenir.

SCENE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ;

Mad. De MÉRINCOUR , M. DORMOND ;

Mad. De MERINCOUR , à la Comtesse ,  
*en s'assessant près d'elle.*

**I**L n'y a pas moyen de le déterminer , il dit  
des raisons sans fin.

M. DORMOND.

Madame , je ne demande que de ne m'en  
pas mêler.

La MARQUISE.

L'Abbé , venez donc causer ici avec nous ;  
Mademoiselle de Mérincour , se passera bien de  
vos conseils. *L'Abbé vient s'asseoir avec le Comte  
& la Marquise , & ils causent tous les trois.*

La COMTESSE.

Mais pourquoi cela ? je veux le sçavoir.

M. DORMOND.

Je l'ai dit à Madame ; c'est une chose que

je ne sçaurois approuver. Je conviens de tous les avantages d'une telle alliance ; mais on ne pense jamais à l'essentiel dans ces sortes d'affaires , & voilà toujours ce qui me révolte.

La COMTESSE.

Mais quoi ?

M. DORMOND.

Le goût de la dépense de l'homme en question , ce qui entraîne le peu d'ordre dans les affaires , & la ruine d'une pauvre femme , qui, née avec du bien , se trouve en deux ou trois ans de tems , vis-à-vis de rien. N'est-ce pas-là l'histoire de tous vos grands mariages ? Cela peut ne pas arriver ; mais si cela arrivoit , je me reprocherois toute ma vie d'en avoir été la cause.

La COMTESSE.

Je me charge du blâme moi ; ne se fait-on pas séparer dans ces cas-là ? Ce que je vous demande , c'est de ne pas nous nuire.

Le COMMANDEUR.

Qu'est-ce donc ? De quoi s'agit-il ?

La COMTESSE.

C'est que nous voulons marier Mademoiselle de Mérencour , avec le Comte.

Le COMMANDEUR.

C'est un homme de grande qualité ; mais je  
suis

fuis comme Dormond ; je ne voudrois pas m'en mêler , & je ne répondrois de rien.

La COMTESSE.

Laiſſons-les dire , & allons notre chemin. Monsieur de Mérencour , avez-vous bientôt fini ?

M. De MERINCOUR.

Oui , Madame , voilà le dernier coup.

Mad. De MERINCOUR.

Eh bien , Madame la Marquise , qu'est-ce que vous avez fait ?

La MARQUISE.

Le Baron , nous a ruinés , le Comte & moi.

Mad. De MERINCOUR.

Vous avez l'air d'un homme qui veut s'en aller , Monsieur le Baron.

Le BARON.

Madame , j'ai quelques dépêches à faire encore ce soir.

Mad. De MERINCOUR.

Quand vous verra-t-on ?

Le BARON.

Je vais demain à Versailles , & aussitôt que je suis de retour , je viens tout d'abord. *Il sort.*

## S C E N E X I I .

M. Mad. Mlle De MÉRINCOUR ; La  
MARQUISE, La COMTESSE, Le  
COMMANDEUR, Le CHEVALIER,  
M. DORMOND, Le COMTE, L'ABBÉ.

Mad. De MERINCOUR.

**C**EST un fort honnête garçon que le Baron,  
je l'aime tout-à-fait, il a envie de plaie.

L'ABBÉ.

Il ne parle pas encore trop bien François.

Mad. De MERINCOUR.

Mais sçavez-vous qu'il n'y a qu'un mois  
qu'il est à Paris. Ah ! dieu merci, voilà la partie  
finie. Eh bien, ma fille, combien avez-vous  
perdu ?

Mlle De MERINCOUR.

Perdu, maman ? Je gagne vingt-trois fiches.

Mad. De MERINCOUR.

Et le Chevalier ?

Le CHEVALIER.

Je ne perds ni ne gagne. Que fait le Com-  
mandeur ?

La COMTESSE.

Ne lui parlez pas , il a de l'humeur.

Le COMMANDEUR,

Parbleu , je le crois bien , vous avez toujours les As.

La COMTESSE.

Monfieur de Mérencour , venez un peu. *Ils vont s'asseoir sur le devant de la Scène , du côté du piquet , & ils parlent bas d'abord.*

Le CHEVALIER.

Irez-vous à Marly , Comte ?

Le COMTE.

Je n'en sçais rien encore ; j'ai beaucoup d'affaires ici , pour mon Régiment.

LE CHEVALIER.

Et Madame la Marquise ?

La MARQUISE.

Je voudrois bien n'y faire que ma semaine : si on nous oblige d'y rester tout le voyage , je tâcherai de m'en faire exempter ; car on fera fort mal logé , à ce qu'on m'a dit.

Le CHEVALIER.

A propos ; il y a eu de la tracasserie là-bas.

L'ABBÉ.

Tout de bon ?

La MARQUISE.

Sçavez-vous ce que c'est ?

Le CHEVALIER.

On m'en a dit quelque chose.

La MARQUISE.

Eh bien, dites donc. Tenez, Chevalier, mettez-vous ici. *Le Chevalier se place entre la Marquise & le Comte, il parle bas, & l'Abbé écoute.*

La COMTESSE, à M. de Merincour.

Mais, Monsieur, songez donc que si vous manquez cette occasion-ci, cela se retrouve rarement.

M. De MERINCOUR.

Des gens de qualités, j'en ai refusé plus de dix.

La COMTESSE.

Qui étoient tîtrés ?

M. De MERINCOUR, avec joie & étonnement.

Comment tîtrés ?

La COMTESSE.

Eh mais, assurément, le Comte le fera en se mariant ; il en a la promesse.

M. De MERINCOUR.

Vous le croyez ?

La COMTESSE.

Sans doute, rien n'est plus certain ; sans cela je ne vous le proposerois pas.

M. De MERINCOUR.

Ceci devient différent , & si vous êtes bien sûre....

La COMTESSE.

Je vous dis que rien n'est plus vrai , le Duché de son oncle , passera sur sa tête. Monsieur le Comte ?

La MARQUISE , *avec inquiétude.*  
Où voulez-vous aller ?

Le COMTE.

Il faut bien du moins que je le remercie. *Le Chevalier continue de parler bas à la Marquise , qui ne perd pas de vue le Comte , & elle est très-intriguée.*

Le CHEVALIER.

Mais vous ne m'écoutez pas , Madame.

La MARQUISE.

Je vous demande pardon. *Le Chevalier continue bas.*

La COMTESSE.

N'est-il pas vrai , Monsieur le Comte , que vous avez la promesse du Duché , en vous mariant ? Il est nécessaire que vous l'assuriez à Monsieur de Mérencour.

Le COMTE.

Oui , Madame , sans cela , je ne vous aurois jamais prié de faire de propositions à Monsieur & à Madame de Mérencour.

M. De MERINCOUR.

Je suis très-flatté, Monsieur, de l'honneur que vous nous faites, & j'y consens du meilleur de mon cœur.

Le COMTE.

C'est la plus grande obligation que je puisse avoir de ma vie à Madame la Comtesse ; Monsieur, je vous prie d'en être persuadé. Cependant, je crois qu'il est inutile d'en parler encore d'ici à quelques jours.

M. De MERINCOUR.

Pourquoi ? Monsieur votre Oncle n'y consentiroit-il pas ? Il me semble qu'on ne peut rien faire sans lui.

Le COMTE.

Non, Monsieur, aussi suis-je très-sûr de son consentement.

La COMTESSE.

Oh, que oui. *Bas à M. de Mérincour.* Ne vous contraignez pas, cela l'engagera encore davantage.

M. De MERINCOUR.

Eh bien, il n'y a pas de raisons de garder le silence, d'ailleurs tout ce qui est ici, est de nos amis.

Le COMTE, *avec la plus vive inquiétude.*

Mais, Monsieur....

M. De MERINCOUR.

Bon , bon ! Madame de Mérencour ; c'est une affaire finie , Monsieur le Comte , sera mon gendre , je suis charmé de l'apprendre à toute la compagnie.

La MARQUISE , *s'évanouissant.*

O ciel ! je me meurs !

L'ABBÉ.

Qu'est-ce que c'est donc ? ... Elle se trouve mal réellement.

Le COMMANDEUR.

Cela lui est venu bien promptement , je croyois qu'elle en avoit perdu l'habitude.

L'ABBÉ.

Ne faudroit-il pas la secourir ? J'ai du sel d'Angleterre , de l'eau de Lusse.

Mad. De MERINCOUR.

Non , non , ne la tourmentez pas.

Le COMTE , *à part.*

Voilà tout ce que je craignois.

M. De MERINCOUR.

Comment donc ! qui a produit tout d'un coup cet évanouissement ?

Mad. De MERINCOUR.

On vous le dira , Monsieur.

La MARQUISE , *revenant de son évanouissement.*

L'ingrat !

Mad. De MERINCOUR , *à la Marquise.*

Eh bien , Madame , comment êtes-vous ?

La MARQUISE.

Madame , je vous prie , laissez-moi , je vous remercie de vos secours. Je sçais à qui je dois un coup aussi cruel : Madame la Comtesse , je vous reconnois ; celui-là est digne de vous. *Elle se leve , & le Comte fait un mouvement pour lui donner la main.* Otez-vous , monstre que vous êtes , & ne me revoyez de la vie. L'Abbé , aidez-moi à sortir d'ici. *Elle s'en va.*

Mad. De MERINCOUR.

Dormond , je n'oserois la suivre ; mais donnez-lui tous vos soins ; elle me fait une peine mortelle.



## SCÈNE XIII.

M. Mad. Mlle De MÉRINCOUR, La  
COMTESSE, Le CHEVALIER, Le  
COMMANDEUR, Le COMTE.

Le CHEVALIER, à la Comtesse.

**E**N vérité, Madame, la vengeance est, je  
crois, aussi trop forte, cela ressemble un peu  
à la noirceur.

La COMTESSE.

Mais qui se seroit attendu qu'elle auroit pris  
comme cela la chose au tragique ?

Le COMMANDEUR.

Je n'entends rien à tout ceci, moi, & je  
ne vois pas pourquoi vous êtes tous si éton-  
nés ; il semble que vous n'avez jamais vu une  
femme se trouver mal.

La COMTESSE.

Le Commandeur a raison, cela ne sçauroit  
avoir de suites.

Mad. De MERINCOUR.

Madame, j'irai vous remercier de toutes  
les obligations que je vous ai.

Le COMTE.

C'est à moi à faire des remercimens à Madame la Comtesse.

M. De MERINCOUR.

Monsieur le Comte, j'aurai l'honneur de vous voir pour causer avec vous, & prendre les arrangemens nécessaires avec Monsieur votre oncle.

La COMTESSE.

Ah ça, Madame, il est tard, & je crois qu'il faut vous laisser : à demain à la Comédie.  
*Monsieur de Mérincour donne la main à la Comtesse*

Mad. De MERINCOUR.

Puisque vous le voulez, je n'irai pas plus loin. Adieu, Madame. Bonsoir, Monsieur le Comte ; vous viendrez demain, j'espère, avec la Comtesse ? Commandeur, nous vous donnerons votre revanche. Adieu, Chevalier.



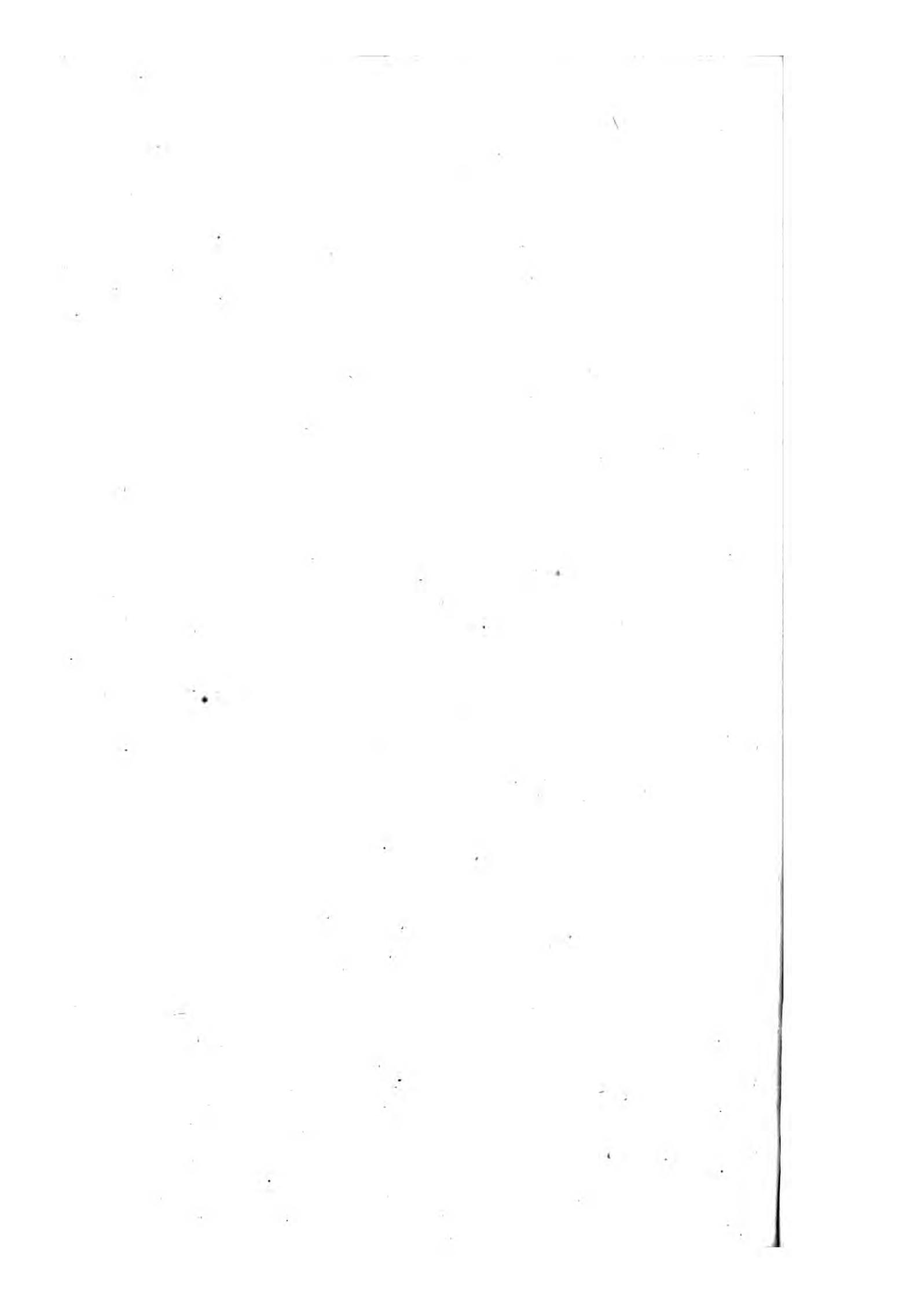
SCENE DERNIERE.

Mad. De MÉRINCOUR , Mlle De  
MÉRINCOUR.

Mad. De MÉRINCOUR.

**A**LLONS , ma fille , passons chez moi , il faut que je me mette à mon aise. Voilà un mariage qui m'a bien tracassée , je suis excédée ! je ne dormirai sûrement pas cette nuit.

*Fin du Souper , ou le Mariage à la mode.*



LE  
*BILLET*  
PERDU.  
COMÉDIE EN UN ACTE.

---

---

## PERSONNAGES.

Le MARQUIS.

La MARQUISE.

Le VICOMTE , *Ami du Marquis.*

Le CHEVALIER.

M. DESNŒUDS , *Auteur Comique.*

HENRIETTE , *Femme - de - Chambre de la  
Marquise.*

LAFRANCE , *Frotteur de la maison.*

La COMTESSE , *Mere du Chevalier.*

*La Scène est dans un Pavillon reculé , dans le  
jardin du Marquis.*



L E

**B I L L E T**

**P E R D U.**

**COMÉDIE EN UN ACTES.**

---

**SCÈNE PREMIÈRE.**

**HENRIETTE, LAFRANCE.**

**LAFRANCE, *apportant une Harpe.***

**Où faut-il mettre cette machine-là ?**

**HENRIETTE.**

**Cette machine ! c'est une Harpe que cela s'appelle.**

**LAFRANCE.**

**Eh bien, cette Harpe ?**

HENRIETTE.

Posez-la ici ; mais doucement.

LAFRANCE.

Oh ! doucement ; ne semble-t-il pas que ce soit la première fois que je l'apporte. Mais pourquoi en venir jouer ici , plutôt que dans la maison ?

HENRIETTE.

Parce que ce salon-ci est plus sonore.

LAFRANCE.

Sonore ?

HENRIETTE.

Sans doute.

LAFRANCE.

Sonore ?

HENRIETTE.

Oui ; & puis parce qu'il vient d'être fini , qu'il est dans un jardin.

LAFRANCE.

Vous disiez bien ; c'est parce qu'il est tout neuf ; car dans un an , on ne s'en souciera plus.

HENRIETTE.

Madame , l'aime beaucoup.

LAFRANCE.

Tout ce qui est neuf est toujours beau ; avec les femmes,

HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mais , qu'est-ce que cela te fait ?

LAFRANCE.

C'est , que c'est de l'argent perdu ; j'en ai vu faire comme cela tout plein dans les jardins qui donnent sur le Boulevard.

HENRIETTE.

Eh bien ?

LAFRANCE.

On les trouvoit charmans aussi dans le commencement.

HENRIETTE.

Et l'on avoit raison.

LAFRANCE.

Oui , il n'y a qu'à les aller voir à présent ; on ne s'en foucie plus , & on les laisse moisir & pourrir , ils sont jolis !

LAFRANCE.

Bon , bon !

HENRIETTE.

Cela ne vous fait rien à vous ; mais si j'avois été de Monsieur le Marquis.....

HENRIETTE.

Qu'est-ce que tu aurois fait ?

LAFRANCE.

Je ne l'aurois pas fait bâtir.

HENRIETTE.

Mais cela plaisoit à Madame , il l'aime , & ce qui le charme en elle , c'est , sur-tout , de l'entendre jouer de la Harpe.

LAFRANCE.

Ah , oui ! il s'y connoît beaucoup !

HENRIETTE.

Pourquoi pas ? Sur quoi juges-tu cela ?

LAFRANCE.

Et pardi , sur ce qu'il joue de la Basse toute la journée , lui ; & qu'on n'y comprend rien. Il ne peut pas jouer seulement une contredanse , pendant que j'en joue bien , moi.

HENRIETTE.

Sur la Basse ?

LAFRANCE.

Oui ; mais quand il est parti.

HENRIETTE.

Je crois que c'est beau. Et à propos de cela , la Musique que je t'avois dit d'apporter ?

LAFRANCE.

Ah ! elle est tombée en chemin.

HENRIETTE.

Va donc la chercher.

LAFRANCE.

La voilà là-bas. Il la ramasse , & la donne à Henriette.

---

HENRIETTE.

C'est bon. Allons va-t-en.

LAFRANCE.

Ah oui ! car voilà Monsieur le Marquis.

---

SCENE II.

Le MARQUIS, HENRIETTE.

Le MARQUIS.

Où est donc votre maîtresse , Mademoiselle ?

HENRIETTE.

Je crois qu'elle se promene ; car elle est fortie avant moi de la maison , & elle m'a dit de faire apporter ici sa Harpe.

Le MARQUIS.

A-t-on apporté de la Musique aussi ?

HENRIETTE.

Oui , Monsieur , voilà ses Livres.

Le MARQUIS.

C'est bon.

HENRIETTE.

Voulez-vous quelque autre chose ?

Le MARQUIS.

Non , Mademoiselle.

HENRIETTE.

Si vous voulez , je dirai à Madame , que vous êtes ici.

Le MARQUIS.

Non , non , laissez-la ; j'attendrai. *Henriette sort.*

---

S C E N E I I I.

Le MARQUIS , *regardant la Harpe.*

C'EST un bel instrument que la Harpe ! *Il touche aux cordes.* Quels sons ! ils me dégoutent de mon Violoncelle. *Il touche encore aux cordes.* Comme elle en joue ! avec quelle délicatesse ! *Il prend la Harpe , & s'assied pour en jouer ; il essaye.* Je ne peux pas seulement retenir la position des doigts. *Il touche les cordes.* C'est profaner un si bel instrument ! *Il laisse la Harpe.* Contentons - nous d'en entendre jouer aussi bien. Voyons si l'on a apporté l'Air que j'aime tant. *Il cherche dans les Livres.* Ah qui , le voilà. *Il chante.*

Amour , amour , quelle est donc ta puissance !

Quels sons de voix enchanteurs elle me fait entendre ! Quels talens ravissans ! Quelle femme !

Ce n'est pas de l'amour qu'elle inspire , c'est de l'adoration , une espece de... *Il fait tomber un papier.* Bon , je dérange les papiers ; il ne faut pas la fâcher ; remettons-les. *Il ramasse le papier qui est ouvert.* C'est quelque chanson nouvelle , je parie. *Il lit & reste immobile.* Qu'ai-je lu ! *Il reste les yeux fixés sur le papier.*

## SCENE IX.

Le MARQUIS , HENRIETTE ;

Le VICOMTE.

HENRIETTE.

**M**ONSIEUR le Marquis , voilà Monsieur le Vicomte , qui vous cherchoit , que je vous amene.

Le VICOMTE , à *Henriette.*

Je n'entends pas. *Au Marquis.* Eh bien , Marquis , que faites-vous donc là ? il est tems de partir.

Le MARQUIS.

Ah , Vicomte ! c'est vous ? Vous voyez un homme au désespoir !

Le VICOMTE.

Que dites vous ?

HENRIETTE , *à part.*

Que diantre peut-il avoir ? Écoutons sans qu'il nous voye. *Elle se cache derriere un rideau.*

Le VICOMTE.

Répondez donc ?

Le MARQUIS.

Il n'y a personne ?

Le VICOMTE , *regardant derriere lui.*

Non , Henriette est sortie.

Le MARQUIS.

Vicomte , cette femme que vous sçavez que j'aime, que j'adore , que j'idolâtre , me trompe !

Le VICOMTE.

Il n'est pas possible !

Le MARQUIS.

Je n'ai d'autres goûts que les siens ; elle aime la Musique , les Spectacles ; je ne suis occupé que de lui procurer tout ce qu'elle veut. Elle n'a que le tems du desir , & elle m'abandonne pour le Chevalier.

Le VICOMTE.

Quelle folie ! Allons Marquis , on se moqueroit de vous si l'on vous croyoit jaloux.

Le MARQUIS.

Et l'on auroit tort. Elle a voulu jouer la Comédie , vous sçavez comme elle y réussit ?

Le VICOMTE.

On ne peut pas mieux.

Le MARQUIS.

Cela lui a fait desirer de connoître le Chevalier ; c'est moi qui le lui ai amené , sur la réputation qu'il avoit de la jouer mieux que personne ; Il n'y a qu'un mois , & ils s'aiment déjà , ils me trompent tous les deux.

Le VICOMTE.

Quelle vision !

Le MARQUIS.

Je vous dis qu'elle est jalouse.

Le VICOMTE.

Tenez , mon cher Marquis , si vous écoutez les méchans , vous serez toujours leur dupe ; car ils se divertiront de tous les maux qu'ils vous feront souffrir.

Le MARQUIS.

Mais ce ne sont pas des méchans qui m'ont instruit.

Le VICOMTE.

Et qui donc ?

Le MARQUIS.

C'est un billet que j'ai trouvé , que voilà.

Le VICOMTE.

Est-il signé ?

Le MARQUIS.

Non.

Le VICOMTE.

Il ne faut jamais croire les lettres anonymes.

Le MARQUIS.

Mais je sçais qu'il est du Chevalier, je connois son écriture.

Le VICOMTE.

Et il vous écrit qu'il est amoureux de votre femme.

Le MARQUIS.

Eh non, Monsieur.

Le VICOMTE.

Eh bien, vous voyez que tout cela ne sçau-  
roit être vrai.

Le MARQUIS.

Mais lisez donc ce billet, écrit à la Mar-  
quise.

Le VICOMTE.

Par lui ?

Le MARQUIS.

Oui, tenez, écoutez. *Il lit le billet.*

» Votre jalousie, Madame, est-elle raison-  
» nable ? Cette femme, que vous croyez  
» que j'aime, peut-elle se comparer à vous ?  
» Rendez-vous donc plus de justice. Accordez-

» moi , cet après-dîné , un instant , afin que je  
» puisse vous détromper , & vous prouver qu'il  
» n'y a que vous seule que je puisse aimer &  
» adorer le reste de ma vie. »

Le VICOMTE.

Mais tout cela n'est que de l'écriture , &  
quand on ne voit pas autre chose. . . .

Le MARQUIS.

Et que voulez - vous que je voye de plus  
pour me convaincre de mon malheur ?

Le VICOMTE.

Eh bien , supposez que vous ne vous trom-  
piez pas ; que ferez-vous ? A votre place , je  
me tiendrois tranquille.

Le MARQUIS.

Quoi , lorsque je suis sûr. . . .

Le VICOMTE.

Tenez , vous aurez beau faire , je parie que  
vous aurez tort.

Le MARQUIS.

Moi ?

Le VICOMTE.

Oui. Elle sçait l'empire qu'elle a sur vous.

Le MARQUIS.

Oh ; l'empire !

Le VICOMTE.

Etes-vous sûr de ne plus l'aimer ?



Le MARQUIS.

Je le voudrois du moins.

Le VICOMTE.

Voulez-vous vous séparer d'elle ?

Le MARQUIS.

Non ; mais je veux qu'elle sçache que je ne suis pas sa dupe ; je lui dirai. . . .

Le VICOMTE.

Quoi ? Vous n'oserez jamais. . . .

Le MARQUIS.

Je vais trouver ma mere.

Le VICOMTE.

Pourquoi faire ?

Le MARQUIS.

Pour la mettre de mon parti.

Le VICOMTE.

Oui, elle est aigre, opiniâtre, elle n'aime pas votre femme, & elle gâtera tout.

Le MARQUIS.

Oh ! non.

Le VICOMTE.

Je ne vous le conseille pas.

Le MARQUIS.

Je la prierai de ne s'en pas mêler.

Le VICOMTE.

Elle agira malgré vous. Je vous dis, tenez-

vous tranquille , encore une fois. Il faut toujours s'attendre à ne pas être aimé de la femme.

Le MARQUIS.

Cela ne se peut pas.

Le VICOMTE.

Vous vous en repentirez , vous dis-je.

Le MARQUIS.

Il faut absolument que je voye ma mere, que je lui parle.

Le VICOMTE.

Comme vous voudrez. Je vais vous attendre chez moi ; ne viendrez-vous pas à Meudon ?

Le MARQUIS.

Dans le trouble où je suis , je n'en fçais rien encore.

Le VICOMTE.

Il faut espérer que vous vous calmerez. *Ils sortent.*



## S C E N E V.

La MARQUISE , HENRIETTE.

HENRIETTE , *à elle-même.*

ALLONS , voilà le désordre qui va s'établir entièrement ici ; mais voici Madame , il faut bien l'instruire de son malheur.

La MARQUISE.

Mademoiselle , sçavez-vous ce qui donne à mon mari cet air si occupé , pourquoi le Vicomte le fuit , & qu'il feint de ne pas vouloir m'entendre ?

HENRIETTE.

Madame , tout est découvert.

La MARQUISE.

Quoi donc ?

HENRIETTE.

Vous êtes perdue !

La MARQUISE.

Comment perdue ?

HENRIETTE.

Oui ; Monsieur le Marquis..... Ah ! voilà Monsieur le Chevalier , croyez-moi , renvoyez-le sans lui parler.

La MARQUISE.

Comment le renvoyer ! Je crois que vous êtes folle.

---

---

SCÈNE VI.

La MARQUISE, Le CHEVALIER ;  
HENRIETTE.

Le CHEVALIER.

**M**ADAME, vous avez lu mon billet ?

La MARQUISE.

Oui, Chevalier.

Le CHEVALIER.

Croyez-vous.....

La MARQUISE.

Ne parlons plus de cela.

HENRIETTE.

Vous avez raison, Madame ; car c'est ce billet qui vous perd.

Le CHEVALIER.

Comment donc, qu'est-il arrivé ?

La MARQUISE.

Je crois qu'elle extravague.

HENRIETTE.

Eh non, Madame, au contraire, si vous

m'en croyez , priez Monsieur le Chevalier de s'en-aller ; car si Monsieur le Marquis revenoit....

Le CHEVALIER.

Eh bien ?

La MARQUISE.

Parlez donc , Mademoiselle ?

HENRIETTE.

Il a trouvé le billet , que Monsieur vous a écrit ce matin.

La MARQUISE.

Cela ne se peut pas. *Elle cherche dans ses poches.* Effectivement je ne le trouve point. Je meurs de peur que.....

HENRIETTE.

Je vous dis qu'il est outré de ce que vous le trompez tous les deux. Monsieur le Vicomte , a fait ce qu'il a pu pour le calmer , il n'a rien voulu entendre , & il est allé tout dire à Madame sa mere.

La MARQUISE.

Ah ! Chevalier , nous étions trop heureux !  
*Elle tombe assise dans un fauteuil.*

Le CHEVALIER.

Que faire ? n'y auroit-il pas quelque moyen ?

La MARQUISE.

Eh! le billet ne prouve que trop que je vous aime.

Le CHEVALIER.

Il est vrai. Mais le Marquis vous adore ; il faut vous servir de tout le pouvoir que vous avez sur son ame pour le ramener.

La MARQUISE.

Eh, comment ?

Le CHEVALIER.

Je ne sçais.

La MARQUISE.

Il est allé trouver sa mere, elle l'aigrira encore davantage.

HENRIETTE.

Voilà Monsieur Desnoëuds, Madame.

La MARQUISE.

Renvoyez-le, Chevalier.

Le CHEVALIER.

Il vouloit vous montrer une Comédie nouvelle qu'il a faite.

La MARQUISE.

Suis-je en état de l'entendre ?

Le CHEVALIER.

Non ; mais il me vient une idée.

La MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est ?

Le CHEVALIER.

Vous allez voir.

---

S C E N E   V I I .

La MARQUISE, Le CHEVALIER ;  
M. DESNOEUDS, HENRIETTE.

Le CHEVALIER.

**A**RRIVEZ, arrivez, Monsieur Desnoeux ;  
M. DESNOEUDS.

Que vois-je ? Madame la Marquise, se-  
roit-elle incommodée ?

La MARQUISE.

Non, Monsieur, je vous suis obligée.

M. DESNOEUDS.

En ce cas - là, Madame, vous voudrez  
donc bien entendre. . . .

Le CHEVALIER.

Non, non ; pas à présent, Monsieur Des-  
noeux, nous avons besoin de vous pour au-  
tre chose.

M. DESNOEUDS.

M. DESNOEUDS.

Est-ce une fête que vous voulez donner à Madame ?

Le CHEVALIER.

Non.

M. DESNOEUDS.

Si cela étoit , vous seriez bien sûr de tout mon zèle , & je n'aurois pas grand mérite à la chanter.

Le CHEVALIER.

Je vous dis que non. Ecoutez-moi. Permettez-vous, Madame , que je lui dise ?..

La MARQUISE.

Tout ce que vous voudrez , Chevalier , si vous croyez qu'il puisse nous être utile.

Le CHEVALIER.

Je l'espère. Monsieur Desnoeuds , nous sommes dans une position très-embarrassante , & un homme qui fait des Comédies , peut nous en tirer ; parce qu'il faut pour cela un coup de génie , & je compte sur vous.

M. DESNOEUDS.

Monsieur le Chevalier a une bien bonne opinion de moi , je desiré de tout mon cœur de la mériter réellement.

LE CHEVALIER.

Voici le fait.

HENRIETTE.

Ah ! Madame , je vois venir Monsieur le Marquis !

La MARQUISE.

Allez vous-en tous les deux dans le jardin ; tâchez de trouver quelque moyen , & revenez promptement ; je vous ferai signe quand vous pourrez paroître.

Le CHEVALIER.

Ah ! Madame , je redoute....

La MARQUISE.

Ne craignez rien , Chevalier , éloignez-vous. Je le connois ; quelque humeur qu'il ait , je sçaurai l'empêcher de parler. Je vais prendre ma Harpe , sortez.

Le CHEVALIER.

Allons ; nous nous tiendrons près d'ici.

La MARQUISE.

Partez donc. *Ils sortent.* Henriette , donne-moi la Harpe ? un pûpitre ? mon Livre de...

HENRIETTE.

Lequel ? celui-là ?

La MARQUISE.

Oui , laissez-moi.

**HENRIETTE**, regardant venir le Marquis.

Vous avez dû tems encore. Elle sort.

---

**SCENE VIII.**

La **MARQUISE**, jouant de la Harpe.

Le **MARQUIS**, arrivant lentement en rêvant,  
les bras croisés. Il leve la tête ; les bras  
lui tombent en entendant la Harpe. Il avance  
avec inquiétude. La Marquise, le voyant,  
lui fait signe de s'asseoir. Il obéit en levant  
les yeux au Ciel.

La **MARQUISE**, en s'accompagnant, chante  
& regarde tendrement le Marquis.

**A**MOUR, amour, quelle est donc ta puissance ?  
Me dois-je aveugler sur mon sort ?  
Aux doux attraits de l'espérance,  
Mon cœur peut-il s'ouvrir encor ?

L'accompagnement continue ; le Marquis,  
attendri, cache ses larmes & les essuye, & la  
Marquise s'en aperçoit : elle continue de chanter.

J'ose aimer la belle Sophie,  
Le plus rare bienfait des cieux,  
Qu'ils semblent avoir choisie,  
Pour charmer le cœur & les yeux.

*L'accompagnement continue , & la Marquise , en se tournant , voit le Chevalier & Monsieur Desnœuds , qui la rassurent. Elle leur fait entendre qu'elle leur fera signe quand il faudra qu'ils approchent , & elle reprend.*

Amour , amour , quelle est donc ta puissance !  
Me dois-je aveugler sur mon sort ?  
Aux doux attrait de l'espérance ,  
Mon cœur peut-il s'ouvrir encor ?

Eh bien , Monsieur , trouvez - vous que j'aie bien chanté aujourd'hui ?

Le MARQUIS.

Ah ! que trop bien , Madame !

La MARQUISE.

Pourquoi donc ? Qu'avez-vous ?

Le MARQUIS.

Madame j'ai . . . . Vous sçavez bien que cet Air-là m'attendrit toujours.

*La Marquise sourit , & fait signe au Chevalier & à Monsieur Desnœuds , d'approcher.*



## SCÈNE IX.

Le MARQUIS , La MARQUISE ,  
Le CHEVALIER , M. DESNOEUDS ,  
HENRIETTE.

La MARQUISE.

VOUS avez quelque chose , Monsieur ; dites-moi tout naturellement ce que c'est ?

Le CHEVALIER.

Madame , voilà Monsieur Desnoëuds , que je vous amène , pour vous voir répéter cette Scène de la Comédie.

Le MARQUISE.

Ah , très-volontiers : je serai très-aise qu'il me dise , s'il sera content de la manière dont je la joue.

Le CHEVALIER.

Monsieur le Marquis , je suis votre serviteur de tout mon cœur.

Le MARQUIS.

Monsieur le Chevalier , je vous souhaite le bonjour.

HENRIETTE , *au Marquis.*

Eh bien , vous devez être content de Madame ?

Le MARQUIS.

Que dites-vous ?

HENRIETTE.

Ne vient-elle pas de bien chanter cet Air  
que vous aimez tant ?

Le MARQUIS.

Ah, oui. *à part.* Je m'en vais ; je reviendrai

La MARQUISE.

Monfieur, où allez-vous donc ? Vous fça-  
vez combien j'aime à jouer la Comédie, de-  
vant vous.

Le MARQUIS, *à part.*

La perfide ne la joue que trop bien.

La MARQUISE.

Restez ; parce que vous nous direz votre avis

M. DESNOEUDS.

Ah, oui, Monsieur le Marquis, je serai  
charmé que vous me fassiez l'honneur de  
me dire, si vous êtes réellement content de  
cette Scène.

La MARQUISE.

Allons, afféyez-vous ?

HENRIETTE.

Où, oui, Monsieur, mettez - vous ici  
*Elle le fait asseoir.*

Le MARQUIS, *à part.*

Il faut encore que je fasse ce qu'elle veut

HENRIETTE, *au Marquis.*

Vous avez quelque chose, Monsieur, est-ce que vous seriez malade ?

Le MARQUIS.

Non, Mademoiselle.

M. DESNOEUDS, *au Marquis.*

Monsieur, voici le sujet de ma Scène. Monsieur le Chevalier représente un petit-maître, nommé Valere ; il trompe beaucoup de femmes.

Le MARQUIS.

Cela peut être.

M. DESNOEUDS.

Célimene, qui est Madame la Marquise, a découvert qu'il l'a sacrifiée, & elle le confond, par un moyen que lui a fourni Araminte, avec qui elle étoit brouillée, & avec qui elle s'est raccommodée.

Le MARQUIS.

Fort bien, Monsieur.

M. DESNOEUDS.

Si Madame la Marquise, veut, nous allons jouer, Monsieur le Chevalier & moi, la Scène qui précède : c'est moi qui fais le Valer, qui se nomme Crispin. Voulez-vous commencer, Monsieur le Chevalier ?

M iv

Le CHEVALIER.

Volontiers.

M. DESNOEUDS.

Madame , sçait bien quand il faudra qu'elle entre ?

La MARQUISE.

Oui, oui ; je vais rester ici. *Elle se recule.*  
Vous me souffrez , Monsieur Desnoeuds ; car je n'ai pas mon Rôle.

M. DESNOEUDS, *montrant un cahier.*

Oui , Madame , voilà la Piece. Allons ; Monsieur le Chevalier.

*Ils commencent la Scène.*

M. DESNOEUDS.

En vérité , Monsieur , je suis bien las , non seulement de toutes les courses que vous me faites faire ; mais encore du personnage que vous me faites jouer tous les jours.

Le CHEVALIER.

Quel personnage donc , Crispin ?

M. DESNOEUDS.

Celui du plus grand menteur qu'il y ait au monde.

Le CHEVALIER.

Mais , tu fais ton métier.

M. DESNOEUDS.

Oh , je sçais bien que vous dites tous , menteur comme un laquais ; mais vous me donneriez bien ma revanche , si je voulois.

Le CHEVALIER.

Comment ?

M. DESNOEUDS.

Ne pourrois-je pas dire souvent , menteur comme mon maître ?

Le CHEVALIER.

C'est que tu crois que lorsque je dis à une femme , que je l'aime , que je ments.

M. DESNOEUDS.

Vous verrez que je me trompe.

Le CHEVALIER.

Assurément ; d'abord moi , j'aime toutes les femmes en général.

M. DESNOEUDS.

Oui. Et celles à qui vous dites que vous n'aimerez jamais qu'elles ?

Le CHEVALIER.

Bon ! c'est style d'amant.

M. DESNOEUDS.

Ce n'est donc pas mentir ? Et celle à qui vous jurez que vous n'aimez pas un autre à qui vous la sacrifiez ?

Le CHEVALIER.

Cela ne m'arrive point.

M. DESNOEUDS.

Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela.

Le CHEVALIER.

Pourquoi donc ?

M. DESNOEUDS.

Parce que je sçais le contraire.

Le CHEVALIER.

Tu ne sçais ce que tu dis ; c'est toujours celle avec qui je suis dans le moment, que j'aime.

M. DESNOEUDS.

Quel prodige de constance ! Mais croyez-vous que Célimène vous pardonne votre constance pour Araminte , quand vous sortez d'ici ?

Le CHEVALIER.

Paix donc. Tu verras , qu'elle fera encore trop heureuse de me croire fidelle.

M. DESNOEUDS.

Mais , qu'est-ce que vous gagnez à tout ce manége-là ?

Le CHEVALIER,

D'être adoré de toutes les femmes.

M. DESNOEUDS.

Et quand elles vous donnent votre congé ?

Le CHEVALIER.

C'est que je ne m'en soucie plus.

M. DESNOEUDS.

Et vous souciez-vous de Célimène ?

Le CHEVALIER.

Mais oui , beaucoup.

M. DESNOEUDS.

Eh bien , je vous conseille de ne plus vous en soucier.

Le CHEVALIER.

Tu ne sçais ce que tu dis.

M. DESNOEUDS.

Je voudrais que vous songeassiez à faire un bon mariage ; vous auriez une bonne maison , vous ne devriez pas à tout le monde , & vous ne seriez pas réduit souvent à vous coucher sans souper , ainsi que moi , après avoir refusé de rester dans vingt maisons , par air , comme vous faites ; vous retrouveriez du moins la vôtre , & moi aussi.

Le CHEVALIER.

C'est ce que je compte faire ici.

M. DESNOEUDS.

Vous épouserez Célimène ?

Le CHEVALIER.

Assurément.

M. DESNOEUDS.

Ah, je vous demande pardon.

Le CHEVALIER.

Tu vois bien que tu ne sçais jamais ce que tu dis. On vient, c'est elle-même.

M. DESNOEUDS.

Allons donc, Madame la Marquise,

La MARQUISE.

Est-ce là où je dois entrer ?

M. DESNOEUDS.

Oui, Madame.

La MARQUISE.

Monsieur le Chevalier, voulez-vous bien redire pour que je sçache mon entrée. Je n'avois pas entendu.

Le CHEVALIER.

Je vais reprendre. *A Monsieur Desnoeuds.*  
Tu vois bien que tu ne sçais jamais ce que tu dis. On vient, c'est elle-même.

Le CHEVALIER.

Ah! Madame, enfin, vous me permettez d'avoir le bonheur de vous voir!

La MARQUISE.

Tenez, Valere, cessez ce langage.

**Le CHEVALIER.**

Eh pourquoi, Madame ?

**La MARQUISE.**

Parce que vous me trompez.

**Le CHEVALIER.**

Moi, vous tromper ! . . .

**La MARQUISE, à Monsieur Desnoëuds :**

Monsieur, dois-je être de ce côté-ci ?

**M. DESNOEUDS.**

Oui, Madame.

**La MARQUISE.**

Recommencez, Chevalier.

**Le CHEVALIER.**

Moi, vous tromper ! Ah, Madame ! si vous continuez de penser aussi cruellement de moi, vous allez voir un homme désespéré.

**La MARQUISE.**

Ce n'est pas-là ma réclame.

**Le CHEVALIER.**

Pardonnez-moi, Madame.

**La MARQUISE.**

Je vous dis que j'en suis sûre.

**M. DESNOEUDS.**

Voyons. *Il feuillette son cahier.* Ah oui ; Monsieur le Chevalier, il y a un homme au désespoir.

La MARQUISE.

Vous voyez bien que j'avois raison.

Le CHEVALIER.

Mais, c'est la même chose.

La MARQUISE.

Il n'y qu'à reprendre.

Le CHEVALIER.

Je le veux bien. *Il reprend.* Vous allez voir un homme au désespoir.

La MARQUISE.

Cessez d'abuser d'une tendresse que je ne peux plus avoir pour vous, après ce que vous avez fait.

Le CHEVALIER.

Moi, Madame? Je veux mourir, si j'ai jamais pu aimer personne comme je vous aime.

La MARQUISE.

Vous n'aimez pas Araminte?

Le CHEVALIER.

Non, Madame, je le jure à vos pieds. *Il se jette à genoux.*

La MARQUISE.

Je vous le dis, cessez de feindre, Monsieur, & laissez-moi. *Elle veut s'en aller.*

Le CHEVALIER.

Madame, si vous m'abandonnez, je vais

percer ce cœur que vous croyez indigne de vous. *Il veut tirer son épée.*

M. DESNOEUDS.

Fort bien , Monsieur.

La MARQUISE.

Laissez , Monsieur , ces vaines démonstrations ; j'ai dequoi vous confondre.

Le CHEVALIER , *se levant.*

Comment ? de quelle maniere ?

La MARQUISE.

Avec la dernière lettre que vous avez écrite à Araminte.

M. DESNOEUDS.

Il faut la montrer , Madame , & la lire.

La MARQUISE , *fouillant dans ses poches.*

Je la cherche ; mais je ne la trouve pas.

M. DESNOEUDS.

Monfieur le Chevalier , ne vous l'a-t-il pas donnée ?

Le CHEVALIER.

Hier au soir , je l'ai apportée à Madame.

La MARQUISE.

Je ne sçais ce que j'en ai fait.

M. DESNOEUDS.

Ah , Madame , c'est moi qui l'ai dictée à Monsieur le Chevalier , je n'en ai point de copie ;

& je ne me souviens plus de ce qu'il y avoit exactement.

La MARQUISE.

Mais, Henriette, voyez donc sur ma toilette.

HENRIETTE.

J'y vais, Madame.

Le MARQUIS, *avec joie.*

Arrêtez. Il tire la lettre de sa poche. Tenez, feroit-ce cela?

M. DESNOEUDS.

Justement.

Le MARQUIS, *à part.*

Ah! je suis trop heureux!

La MARQUISE.

Vous fouillez toujours dans mes papiers.

Le MARQUIS.

Non, d'honneur, je l'ai trouvée à terre. Quoi, c'est Monsieur Desnoeuds qui l'a dictée?

M. DESNOEUDS.

Oui, Monsieur.

Le MARQUIS.

Pourquoi Monsieur le Chevalier l'a-t-il écrite?

M. DESNOEUDS.

C'est qu'il est venu chez moi comme j'y révois.

rêvois, qu'il étoit pressé de l'avoir, & qu'il a bien voulu prendre cette peine-là.

Le MARQUIS, *à part.*

Que je me répent!

La MARQUISE.

Où en étions-nous, Monsieur Desnoeuds?

M. DESNOEUDS.

A la lettre, Madame.

La MARQUISE.

Ah, oui.

---

---

S C E N E X.

La MARQUISE, Le MARQUIS,  
La COMTESSE, Le CHEVALIER,  
M. DESNOEUDS, HENRIETTE.

Le MARQUIS, *à part.*

O Ciel! c'est ma mere! Comment l'empêcher de parler?

La COMTESSE.

Je vous cherchois, mon fils.

Le MARQUIS, *à la Comtesse qui est sourde.*

Ma mere, je me suis trompé; ne dites rien.

*F. Vol.*

N

La COMTESSE.

Oh! d'où je viens? de chez mon Avocat.  
Je songe à vos affaires; mais comment souffrez-vous que ce Monsieur-là, soit encore ici?

Le MARQUIS, *criant.*

Ma mere, je me suis trompé.

La COMTESSE.

Vous êtes attrapé? Eh mais vraiment, vous avez voulu épouser Madame, je sçavois bien ce qui vous arriveroit, avec vos Comédies & votre Musique sur-tout.

La MARQUISE.

Comment, Madame....

La COMTESSE.

Non, ce n'est pas là comme on se conduit avec un mari honnête, qui vous aime, qui a pour vous mille complaisances....

Le MARQUISE.

Qu'ai-je donc fait?

Le MARQUIS.

Ma mere, en voilà assez.

La COMTESSE.

Tout cela est passé? Non, Monsieur, vous êtes trop bon de souffrir de pareilles choses, & si vous n'avez pas plus de courage, j'agirai moi; oui, Madame, nous avons la lettre;

mon Avocat , dit , que ce titre-là suffit , & si votre mari ne poursuit pas cette affaire , c'est moi qui la poursuivrai , quand j'y devrois manger jusqu'à mon douaire.

La MARQUISE.

Mais , Monsieur , qu'est-ce que cela veut dire ?

Le MARQUIS.

Ma mere , allez vous reposer ?

La COMTESSE.

Qu'est-ce que je veux vous proposer ? de faire mettre Madame dans un Couvent , oui , dans un Couvent : où elle ne parlera à personne , pas même , sur-tout , à Monsieur le Chevalier , que voilà. Oh ! nous obtiendrons une bonne Sentence , oui , Madame , vous verrez que je suis votre belle-mere. Venez avec moi , mon fils ; venez , je vous expliquerai tous les moyens que nous avons. Adieu , Madame , vous entendrez parler de nous. *Elle sort.*



SCENE DERNIERE.

Le MARQUIS , La MARQUISE ,  
Le CHEVALIER , M. DESNOEUDS ,  
HENRIETTE.

La MARQUISE , *retenant le Marquis.*

NON , Monsieur vous ne vous en irez pas ;  
que vous ne m'ayez expliqué ce que tout cela  
veut dire.

Le MARQUIS.

Madame , permettez. . .

La MARQUISE.

Il faut absolument que je sçache. . .

Le MARQUIS.

Madame , vous connoissez ma mere , son  
âge , sa surdité , qui lui fait mal entendre ce  
qu'on lui dit , & qui lui fait faire des quipro-  
quo fort étranges.

La MARQUISE.

Pourquoi me menace-t-elle ? De quel droit ?  
Vous le sçavez , Monsieur , parlez , ou dès cet  
instant je ne veux plus vous voir.

Le MARQUIS.

Dispensez-moi. . .

La MARQUISE.

Je veux tout sçavoir.

Le MARQUIS.

Eh bien , Madame , vous le voulez ; je dois être puni d'un soupçon trop offensant pour vous ; mais j'ai reconnu mon erreur , & je vous en demande pardon.

Le MARQUISE.

Tout cela n'explique rien , parlez clairement.

Le MARQUIS.

Je vous en supplie , Madame , n'exigez pas davantage de moi.

La MARQUISE.

Je vous dis que je le veux.

Le MARQUIS.

C'est plutôt la faute de l'amour , que la mienne. Ce billet que j'ai trouvé , écrit de la main de Monsieur le Chevalier...

La MARQUISE.

Quoi , celui de la Comédie de Monsieur Desnoëuds ? Ah , c'est délicieux ! Eh bien , il vous a rendu jaloux ?

Le MARQUIS.

Il est vrai ; mais je me repents bien sincèrement.

**La MARQUISE, riant.**

Voilà une bonne folie !

**Le MARQUIS.**

Vous me pardonnez donc ?

**La MARQUISE.**

Oui ; mais je ne jouerai plus la Comédie.

**Le MARQUIS.**

Pourquoi donc ?

**La MARQUISE.**

Voyez à quoi je vous exposerois. Dans toutes les Pièces , il y a des Scènes d'amour ; vous deviendriez jaloux à tous les instans , je ne veux pas vous y habituer.

**Le MARQUIS.**

Ah ! Madame , je sens que je mérite cette plaisanterie ; mais je vous demande en grâce de ne me jamais rappeler cette aventure.

**La MARQUISE.**

C'est à condition que vous-même ne retomberiez plus dans une frénésie qui feroit votre tourment & le mien.

**Le MARQUIS.**

Je vous le jure , par tout ce qui m'est le plus cher , par vous-même ; mais je vous supplie , que rien ne change vos amusemens , je regrette assez d'avoir pu les troubler.

**Le CHEVALIER.**

Marquis , vous ne m'en voulez pas ?

**M. DESNOEUDS.**

Ni à moi non plus , Monsieur ?

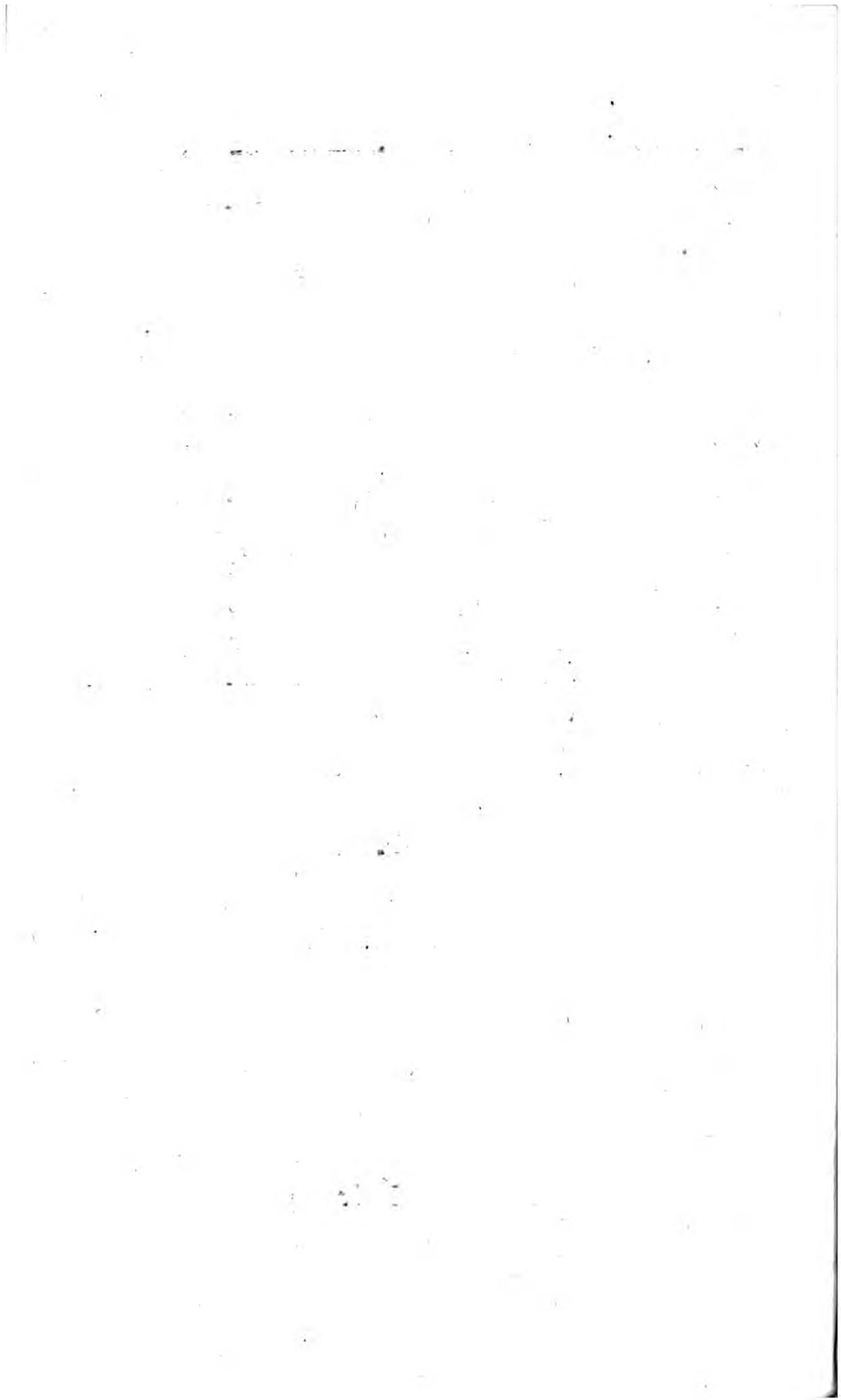
**Le MARQUIS.**

Non , non ; vous avez tous fait ce que vous avez cru nécessaire pour amuser Madame ; il n'y a que moi , qui ai eu tort en la chagrinant.

**La MARQUISE.**

Neparlez plus de torts , ni de remords ; cela n'en vaut pas la peine ; j'oublie tout , & je veux que vous foyez heureux. *Le Marquis lui baise la main.* Allons rentrons , car il faut que je m'habille.

*Fin du Billet perdu.*



LES

*ACTEURS*

DE SOCIÉTÉ.

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

---

---

## PERSONNAGES.

Mad. De MONTBOURSY.

Mlle De CLOSIÈRE. } *Sœurs & nièces de*  
Mlle De SOURLIS, } *Mad. de Montboursy.*

La MARQUISE.

La VICOMTESSE.

Le COMTE.

Le CHEVALIER.

Le DUC.

Le BARON.

Le COMMANDEUR.

ZÉPHIRE, *Coureur du Duc.*

Le MAITRE D'HOTEL.

*La Scène est dans un jardin proche le Château,  
chez Madame de Montboursy.*



LES

*ACTEURS*

DE SOCIÉTÉ.

COMÉDIE EN DEUX ACTES.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La MARQUISE, Le BARON.

La MARQUISE.

**E**H bien, Baron, comment trouvez-vous  
la Pièce du Comte?

Le BARON.

Je la trouve charmante.

La MARQUISE.

Oh, si vous voulez; moi je n'y trouve  
que de l'intérêt, & point d'esprit.

Le BARON.

Votre Rôle pourtant est assez piquant.

La MARQUISE.

Sans doute ; j'avoue que. . . .

Le BARON.

Il est délicieux à jouer.

La MARQUISE.

Cela peut être ; malgré cela je ne le jouerai point, si on ne joue pas la Surprise de l'amour.

Le BARON.

Qu'est-ce que cela vous fait ? Qu'ils la jouent s'ils veulent, ne vous embarrassez pas de cela.

La MARQUISE.

Mais c'est moi qui veux la jouer.

Le BARON.

Avec le Duc ?

La MARQUISE.

Non, avec le Chevalier.

Le BARON.

Je vous dis que la Vicomtesse compte la jouer avec le Duc.

La MARQUISE.

Je ne le souffrirai pas.

Le BARON.

Bon !

La MARQUISE.

Non, Monsieur, c'est mon Rôle.

Le BARON.

Comment, vous croyez que cela ne fera pas plaisant, de les voir jouer ensemble ?

La MARQUISE.

Plaisant ?

Le BARON.

Sans doute; vous ne songez à rien.

La MARQUISE, *révant.*

Ah, oui, j'entrevois....

Le BARON.

Qu'ils ont envie l'un de l'autre; & qu'après tous les mauvais tours qu'ils se font faits tous les deux, ils ne sçavent comment s'y prendre.

La MARQUISE.

Je le croiroisassez. Mais le Duc, n'a-t-il pas la petite Aglaé, de l'Opéra ?

Le BARON.

Il l'associera à la Vicomtesse; j'en suis sûr; moi.

La MARQUISE.

En vérité, Baron, vous voyez à merveille.

Le BARON.

C'est que je regarde; vous, vous êtes distraite.

La MARQUISE.

Ah , pas toujours ; mais cela fera délicieux ,  
le Duc & la Vicomtesse ! Dites-donc , Baron ?

Le BARON.

Ils joueront l'Oracle , aussi.

La MARQUISE.

Ne plaifantez pas.

Le BARON.

Je ne plaifante pas , en honneur. Ils l'ont  
proposé à la bonne de Montbourfy , qui les a  
fort approuvés.

La MARQUISE.

Ce n'est sûrement pas par méchanceté.

Le BARON.

Oh , pour cela non , c'est une femme ado-  
rable ! La meilleure parente & la meilleure  
amie. Je sens quelquefois qu'il a du plaisir à  
vivre avec cette pâte de gens-là.

La MARQUISE.

Je l'ai cru comme vous ; mais c'est insipide  
à la longue ; je suis bien loin de croire qu'il ne  
faille pas qu'il y en ait ; mais il faut qu'ils soient  
riches , point avares , & que chez eux on jouisse  
de la plus grande liberté.

Le BARON.

Oui , qu'ils ne voyent rien , comme elle

## La MARQUISE.

Oh, qu'elle est plus fine que vous ne le croyez. Tenez, quand on a vécu & qu'on se trouve de sang froid dans la société, on a une vue bien déliée, quoiqu'on porte des lunettes.

## Le BARON.

Et croyez-vous qu'elle sauve ses nièces, Mesdemoiselles de Clofiere & de Sourlis, du danger de jouer la Comédie?

## La MARQUISE.

Quel danger? Ce sont des enfans, on ne sçait pas ce qu'elles feront. Est-ce que vous autres hommes, vous vous souciez de tout ce qui n'a pas une certaine expérience?

## Le BARON.

C'est qu'une novice en amour est bien peu tentante. Je ne suis pas étonné qu'on n'aime point une jeune femme qu'on épouse.

## La MARQUISE.

Je vous dis, cela n'a que des idées romantiques, dont on est à cent lieues à présent.

## Le BARON.

Et l'on a raison. J'ai pourtant entendu dire que vous aviez aimé les Romans.

## La MARQUISE.

Oui, au Couvent. Mais tout l'ennui qu'il

faut effuyer pour arriver à la fin , est aussi trop fastidieux.

Le BARON.

Oui , oui ; il faut commencer par la fin.

La MARQUISE.

Vous plaifantez ?

Le BARON.

Non , je trouve cela plus délicat ; quand on n'a plus rien à desirer , aimer encore ; c'est le triomphe du sentiment ? Voilà ce qui prouve , par exemple , à quel point , vous & moi ...

---

## S C E N E I I.

La MARQUISE , Le BARON ;

Le COMMANDEUR.

Le COMMANDEUR.

QU'EST - CE que je viens d'entendre ?

La MARQUISE.

Dites donc , Commandeur , est-ce quelque chose de bon ?

Le COMMANDEUR.

Le Baron , parloit de sentiment , je crois ?

Le BARON.

Oui , je trouve que la seule maniere de le prouver , est celle que l'on suit à présent.

Le COMMANDEUR.

Le COMMANDEUR,  
Dans les Pièces ?

Le BARON.

Non , dans le monde.

Le COMMANDEUR,  
Quel perfidage!

La MARQUISE.

Dites donc , Commandeur ; eh bien , la  
Vicomtesse , joue la surprise de l'amour avec  
le Duc ?

Le COMMANDEUR.

Oui , il a envoyé chercher à Paris , cet habit  
si ridicule , que vous sçavez.

La MARQUISE.

Tant-mieux.

Le BARON.

Il est trop riche pour jouer le Rôle d'un  
homme dans la plus grande douleur.

Le COMMANDEUR.

Ah oui , trop riche , ils entendent bien cela !  
La Vicomtesse , elle aura une robe à fond d'ar-  
gent , toute garnie de roses.

Le BARON.

Une veuve de six mois ?

Le COMMANDEUR.

Les roses sont deuil , à ce qu'elle dit.

Le BARON.

Mais...

La MARQUISE.

Laissez-les donc faire. Où avez-vous l'esprit ?

Le BARON.

Ah, oui, oui. Et quand nous donnent-ils cette facétie-là ?

Le COMMANDEUR.

Peut-être demain.

La MARQUISE.

Demain ? Oh, je veux écrire à Paris, pour avoir beaucoup de monde, cela fera une histoire excellente !

Le COMMANDEUR.

Oui ; mais ne vous pressez pas.

La MARQUISE.

Pourquoi donc ?

Le COMMANDEUR.

C'est qu'ils ne le pourront pas ; ils n'ont pas d'Hortensius. Ils m'ont tourmenté pour prendre ce Rôle ; mais ma foi je n'ai pas voulu.

La MARQUISE.

Eh, mais tant - pis. En vérité, Commandeur, vous ne vous prêtez à rien.

Le COMMANDEUR.

Je ne veux pas jouer avec eux.

La MARQUISE.

Et vous aimez mieux que nous n'ayons pas cette représentation ?

Le COMMANDEUR.

Ecoutez donc, je n'avois pas songé à cela ; vous avez raison.

Le BARON.

Je le jouerois moi, si je le sçavois.

La MARQUISE.

Commandeur ?

Le COMMANDEUR, *rêvant*.

Oui, oui, je songe...

La MARQUISE.

Il le faut absolument.

Le COMMANDEUR.

Sans doute, vous avez raison ; mais comment revenir ?

La MARQUISE.

Vous n'avez qu'à faire le jaloux.

Le COMMANDEUR.

De qui ?

La MARQUISE.

Du Duc.

Le BARON.

C'est une idée charmante !

O ij

Le COMMANDEUR.

Oh ! divine ! Parbleu cela nous divertira.

Le BARON.

Oui , mais ne va pas t'engager tout-à-fait.

Le COMMANDEUR.

C'est ce qu'il y a à redouter.

Le BARON.

Je trouverois assez plaisant qu'il la fit renoncer au Duc , moi.

Le COMMANDEUR.

Oui , pour l'avoir sur les bras , je suis votre serviteur.

La MARQUISE.

Non , non ; il vaut mieux nous en tenir à cet assortiment-là , du Duc & d'elle.

Le COMMANDEUR.

Parbleu , je le crois bien.

Le BARON.

J'entends quelqu'un : ce sont eux.

La MARQUISE.

Ils répètent , & ils ne nous voient pas.

Le COMMANDEUR.

C'est peut-être l'Oracle.

Le BARON.

Écoutez.

La MARQUISE.

Oui; mais qu'il songe à se raccommo-  
der, pour le Rôle d'Hortensius, toujours.

Le COMMANDEUR.

Ne vous embarrassez pas.

SCENE III.

La MARQUISE, La VICOMTESSE,

Le BARON, Le COMMANDEUR,

Le DUC.

Le DUC, *tenant un Livre & lisant, en parlant  
gras.*

« ALLONS, Mademoiselle, laissez là votre  
» charmant, & venez avec moi observer un  
» Phénomène, que j'ai apperçu dans le Soleil. »

La VICOMTESSE.

» Ah! ma bonne, j'ai tant vu le Soleil! Est-  
ce comme cela, Monsieur le Duc?

Le DUC.

Non, pas encore. Il faut un son de voix plus  
enfantin. *Elle dit.* Ah! ma bonne, j'ai tant vu  
le soleil!

La VICOMTESSE.

Ah! ma ma bonne, j'ai tant vu le Soleil!

Le DUC.

Cela a encore trop l'air de l'expérience.

La VICOMTESSE.

Si je pouvois grasseyer comme vous.....  
Bon ! voilà la Marquise.

La MARQUISE.

Eh, mais dites donc, Vicomtesse, vous nous donnerez un spectacle charmant ! la Surprise de l'Amour, & l'Oracle.

La VICOMTESSE.

Croyez-vous que cela soit joli ?

La MARQUISE.

Je vous dis que cela sera délicieux !

La VICOMTESSE.

Oh, si vous voyiez le Duc, comme il joue, vous en seriez enchantée.

Le DUC.

Oh ! si donc ! ne dites pas cela, je vous prie.

La VICOMTESSE.

C'est qu'il a une grace, & sur-tout, une humeur délicieuse !

La MARQUISE.

Il ne faut jamais louer l'humeur des hommes, Vicomtesse.

La VICOMTESSE.

Oh, mais vraiment, je ne la lui pardonnerois pas autrement, qu'en jouant la Comédie.

Le BARON.

Il seroit difficile d'en avoir dans d'autres cas, avec vous, Madame, ainsi je répons de lui.

Le DUC.

Il a bien raison, le Baron.

La VICOMTESSE.

Oui; mais tous les hommes ne font pas comme Monsieur le Duc, aussi complaisants; demandez au Commandeur.

La MARQUISE.

Comment donc, qu'est-ce qu'il vous a fait?

La VICOMTESSE.

Il ne veut pas faire Hortensius, qu'il a déjà joué.

Le COMMANDEUR.

J'ai mes raisons.

La MARQUISE.

Eh bien, dites-les.

Le COMMANDEUR.

Non, je les dirai à Madame.

La VICOMTESSE.

Bon; c'est un conte.

Le DUC.

Allons , Monsieur le Commandeur , est-ce qu'on peut refuser quelque chose à Madame la Vicomtesse ?

Le COMMANDEUR.

Monsieur le Duc , chacun sçait ce qu'il fait , vous sçavez bien pourquoi vous jouez le Rôle de Chevalier.

La VICOMTESSE.

C'est moi qui l'en ai prié.

Le BARON.

Et il n'a pas refusé ; voilà ce qui s'appelle une galanterie.

La VICOMTESSE.

Mais il disoit qu'il ne jouoit pas assez bien pour jouer avec moi.

Le DUC.

C'est vrai ; cependant j'ai de la réputation pour ce Rôle-là.

Le COMMANDEUR.

Nous le sçavons bien , & puis il a un habit !

Le DUC.

Bon ! vous ne le reconnoîtrez pas. Je viens de faire ajouter à la broderie qui est sur toutes les tailles , comme vous sçavez , des brandebourgs , or & argent , gris de lin & vert d'eau.

Le BARON.

Cela n'est-il pas bien cher ?

Le DUC.

C'est , je crois , cinquante ou soixante louis de plus , une misère.

La VICOMTESSE.

Moi , je ne dis pas.

La MARQUISE.

Nous connoissons votre goût , Vicomtesse.

La VICOMTESSE.

A propos , avez-vous vos diamans ici ?

La MARQUISE.

Oui , les voulez-vous ?

La VICOMTESSE.

Vous me ferez plaisir ; parce que je ne crois pas en avoir assez.

Le COMMANDEUR.

Quoi , vous mettrez des diamans ?

La MARQUISE.

Surement ; pourquoi donc pas ?

Le COMMANDEUR.

Et quand on dira , rangez-moi ces cheveux , qui vous cachent les yeux ?

La VICOMTESSE.

Mais à la Comédie on le dit aussi ; & les Actrices ont des fleurs & des diamans , dans leurs cheveux.

Le COMMANDEUR.

Oh ; c'est une très-bonne raison ! il y a comme cela des fautes consacrées ! dont il ne faut pas s'éloigner.

La VICOMTESSE.

Le drôle de corps ! il croit que je serai en négligé pour jouer la Comédie.

La MARQUISE.

Il est fou.

La VICOMTESSE.

Ah ! mon dieu ! Monsieur le Duc, envoyez-vous à Paris aujourd'hui ?

Le DUC.

Tout-à-l'heure , si vous voulez.

La VICOMTESSE.

Eh bien ; c'est bon ; parce que je n'aurois peut-être pas assez de diamans de la Marquise , & j'ai envie d'écrire à ma belle-sœur.

Le DUC.

Eh bien , écrivez.

La VICOMTESSE.

Qu'est-ce que vous enverrez ?

Le DUC.

Mon Coureur.

La VICOMTESSE.

Oui ; mais s'il perd ces diamans en chemin ?

Le DUC.

Ne croyez - vous pas que je l'enverrai à pied ?

La VICOMTESSE.

Comment donc ?

Le DUC.

Dans ma chaise. Je ne suis pas si sot que de vouloir le crêver comme les deux autres. Celui-ci est un bon sujet , je veux le ménager.

Le BARON , *ironiquement.*

Il a raison.

Le DUC.

Ne fais-je pas bien ?

La VICOMTESSE.

Allons , je vais écrire , & vous le ferez partir.

Le DUC.

Dans l'instant.

La VICOMTESSE.

Venez avec moi , Monsieur le Duc ;

Le DUC.

Très-volontiers.

La VICOMTESSE.

A propos ; Madame la Marquise , vous avez du pouvoir sur le Chevalier ; puisque c'est vous qui l'avez présenté ici , Déterminez-le à jouer le Rôle du Comte ,

La MARQUISE.

Oui, oui, je vais en parler à Madame de Montbourfy, que je vois qui vient.

La VICOMTESSE.

Il me semble qu'il doit être très-aise de jouer avec nous.

La MARQUISE.

Surement.

La VICOMTESSE, *S'en allant* :  
Allons-nous-en, Monsieur le Duc.

La MARQUISE.

Eh bien, Commandeur, où allez-vous ?

Le COMMANDEUR.

Je veux voir partir le Coureur en chaise de poste.

La MARQUISE.

Quelle folie !

Le BARON.

Et quand parlerez-vous à la Vicomtesse ?

Le COMMANDEUR.

Oh, n'ayez pas peur, elle me trouvera.

La MARQUISE.

Je ne crois pas qu'elle l'oublie, il a raison.



## SCÈNE IV.

La MARQUISE, Le BARON,  
Mad. De MONTBOURSY.

Mad. De MONTBOURSY.

**B**ARON, où va donc le Duc, avec la Vicomtesse ?

Le BARON.

Ecrire à Paris pour des diamans, des habits.

Mad. De MONTBOURSY.

Ils joueront donc réellement ? & vous, Madame ?

La MARQUISE.

J'aime bien mieux que ce soit eux.

Mad. De MONTBOURSY.

J'entends bien, mais moi j'aimerois mieux vous voir.

La MARQUISE.

C'est bien honnête à vous, Madame.

Mad. De MONTBOURSY.

Non, je vous dis vrai, vous me faites un plaisir que ne m'ont jamais fait les Comédiens ; je dis même les meilleurs, & si autrefois j'en ai vu de bons. Le Chevalier joue bien aussi.

Le BARON.

Ah ! fort bien !

La MARQUISE.

A propos de lui , Madame , sçavez - vous que la Vicomtesse veut qu'il joue le Rôle du Comte , dans la Surprise de l'Amour ?

Mad. De MONTBOURSY.

Il le fera si l'on veut , n'est-ce pas ?

La MARQUISE.

Oui ; mais dites-lui que vous le desirez , je ne crois pas qu'il vous refuse.

Mad. De MONTBOURSY.

Je pense assez comme vous ; parce que j'ai des raisons pour le croire ; & je vous cherchois tous les deux pour vous parler de lui.

La MARQUISE.

Je n'imagine pas que vous en pensiez de mal ; il est un peu froid.

Le BARON.

C'est un garçon de mérite , très-occupé de son métier ; & je vous assure qu'il fera son chemin , vous le verrez.

Mad. De MONTBOURSY.

Il est bien jeune , & je crois que je ne verrai guere cela : mais je suis très-aïse du bien que vous m'en dites ; sa liaison avec le Comte , m'en avoit déjà donné très-bonne opinion.

Le BARON.

Le Comte est un honnête garçon, qui...

Mad. De MONTBOURSY.

Oh! je le connois bien lui, & je l'aime de tout mon cœur; c'est une ame délicate, sensible; enfin la plus honnête créature du monde, & ces deux hommes-là me conviennent on ne peut pas plus.

La MARQUISE.

Vous devez en être contente, pensant comme vous faites.

Mad. De MONTBOURSY.

A mon âge, on ne peut pas trop se fourrer dans toutes les tracasseries du monde; je n'ai pas l'oreille assez fine pour entendre tous ces petits mots méchants, qui font le charme & la gaieté de la société; je ne peux m'amuser que de ce qu'on dit tout haut; & avec les gens à la mode, ce n'est pas là où l'on recueille le plus, on ne dit jamais que des choses indifférentes.

Le BARON.

Mais, vous entendez très-bien.

Mad. De MONTBOURSY.

Point quand on parle bas; voilà pourquoi je ne suis plus bonne à rien; n'est-il pas vrai?

Le BARON.

Né dites donc pas cela , personne n'est plus aimable que vous ; vous n'êtes occupée que de l'amusement de tout ce qui vous environne , & du bonheur de vos amis.

La MARQUISE.

Tenez , voilà ce que nous disions tout-à-l'heure , en parlant de vous : je disois que vous voyiez mieux que personne , & je suis persuadée que vos questions sur le Chevalier , & tout ce que vous nous avez dit du Comte , ont du rapport à vos observations.

Mad. De MONTBOURSY.

Mais écoutez donc , vous pourriez m'avoir devinée , je les crois amoureux de mes nièces ; je voudrois qu'elles fussent heureuses ; parce qu'elles méritent de l'être , & je pense qu'ils rempliroient mieux mes vues que personne.

Le BARON.

Je crois comme vous , que c'est ce qui leur convient.

La MARQUISE.

Je vous recommande le Chevalier , vous sçavez combien je m'y intéresse. Si vous voulez je lui parlerai.

Mad.

Mad. De MONTBOURSY.

Non , non , il ne faut pas l'effaroucher ; ce ne sont pas là de ces passions à la mode , il y a du mystère , une circonspection , un embarras . . . Tout cela est délicieux ! c'est une perspective de bonheur , qui assurera le mien.

La MARQUISE.

En vérité vous êtes charmante ! Toujours sensible , tendre , délicate , aimant véritablement.

Mad. De MONTBOURSY.

Sçavez-vous la peur que j'avois en vieillissant ? c'étoit que le cœur ne se flétrît avec l'âge , & je sens , au contraire , le charme de l'amitié , bien mieux que dans ma jeunesse.

La MARQUISE.

C'est que les cœurs ne sont plus faits comme le vôtre.

Mad. De MONTBOURSY.

Ne croyez pas cela ; c'est que quand on est jeune , on croit faire le bonheur de tout le monde , & qu'à mon âge , on aime à partager , à faire naître celui des autres , enfin on n'existe que par eux.

La MARQUISE.

Ah, voilà le Chevalier, parlez-lui, Madame.

Mad. De MONTBOURSY.

Bon! cela n'est pas nécessaire, il fera sûrement tout ce que vous voudrez. Je vais chercher le Comte; j'ai un petit éclaircissement à lui demander sur les Rôles de sa Piece.

---

S C E N E V.

La MARQUISE, Le BARON,

Le CHEVALIER, *étudiant.*

La MARQUISE.

CHEVALIER ?

Le CHEVALIER.

Ah! Madame, je vous demande pardon, je n'avois pas l'honneur de vous voir.

La MARQUISE.

Vous étudiez vos Rôles?

Le CHEVALIER.

Oui, Madame.

La MARQUISE.

Vous ne sçavez pas sur quoi nous comptons?

c'est que vous ferez celui du Comte , dans la Surprise de l'Amour ; il est bien mauvais , mais quand vous sçavez pourquoi , vous vous y prêterez.

Le CHEVALIER.

Je ne comprends pas. . . .

La MARQUISE.

C'est que le Duc & la Vicomtesse , veulent jouer cette Piece ; ne trouvez-vous pas cela excellent ?

LE CHEVALIER.

Au contraire , cela sera détestable !

La MARQUISE.

Sans doute , mais ils nous divertiront ;

Le CHEVALIER.

Mais. . . .

La MARQUISE.

Ah , Chevalier , je vous en prie , apprenez-le.

Le CHEVALIER.

Je le sçais de reste , il n'y a que deux mots ; Mais en vérité , c'est une méchanceté que d'y consentir.

La MARQUISE.

Point du tout , vous leur ferez le plus grand

plaisir , & vous verrez comme on regrettera de ce que vous n'aurez pas fait le premier Rôle ; ce sera pour vous un triomphe de plus.

**Le CHEVALIER.**

Je ne sçais pas comment joue le Duc.

**La MARQUISE.**

A faire mal au cœur , & c'est ce qui nous amusera.

**Le CHEVALIER.**

Je voudrois bien. . .

**La MARQUISE.**

Voilà donc qui est dit. Nous allons chercher le Commandeur , pour voir s'il est d'accord avec eux , pour le Rôle d'Hortensius , que nous lui faisons jouer aussi malgré lui. Allons , nous comptons sur vous.

**Le CHEVALIER.**

Puisque vous le voulez absolument. . .

**Le BARON.**

Que diable cela te fait-il ?

**Le CHEVALIER.**

Je le ferai.

**La MARQUISE.**

Vous serez bien récompensé de cette complaisance , Chevalier , croyez-moi. *Ils sortent.*

---

Le CHEVALIER.

Ces gens là , imaginent que tout le monde  
pense comme eux.

---

SCENE VI.

Le COMTE, Le CHEVALIER ;

Le COMTE.

AH , vous voilà , Chevalier ?

Le CHEVALIER.

Oui , j'étudie comme vous voyez.

Le COMTE.

C'est très-bien fait , & je vous en suis obligé.  
Etes-vous content de votre Rôle ?

Le CHEVALIER , *froidement.*

Oui.

Le COMTE , *avec inquiétude.*

Vous en êtes content ?

Le CHEVALIER.

Pourquoi pas ?

Le COMTE , *sérieusement.*

Tant-mieux. Cette société-ci est charmante ;  
n'est-ce pas ?

Le CHEVALIER.

Elle le feroit bien plus , s'il n'y avoit que ce qui fait le fond de la maison.

Le COMTE.

Madame de Montboursy & ses nièces ?

Le CHEVALIER.

Oui.

Le COMTE.

Vous n'aimez donc pas les autres ?

Le CHEVALIER,

Oh , pour cela non.

Le COMTE.

Ma foi , je pense comme vous , ce Duc est si plat ! cette Vicomtesse si ridicule !

Le CHEVALIER.

Et les autres ne vivent que de noirceurs , de tracasseries.

Le COMTE.

Ce font pourtant là ce qu'on appelle des gens très-aimables.

LE CHEVALIER.

Oui ; parce qu'on les craint , il faut dire comme tout le monde.

Le COMTE.

Mais avec qui vivre ?

Le CHEVALIER.

Ma foi , je n'en sçais rien. Tous les cœurs

font desséchés par l'envie & la méchanceté ;  
& pour cacher ce qu'elles ont d'hideux , on  
leur donne le masque des Graces ; mais les  
ames honnêtes & sensibles , en feignant de s'y  
tromper , ne sont occupées que de s'en défier.

Le COMTE.

Aussi n'y a-t-il plus de confiance dans la  
société.

Le CHEVALIER.

Et par conséquent plus de charmes.

Le COMTE.

Voilà des réflexions bien gaies que nous fai-  
sons là ; & sur des gens à qui vous avez obli-  
gation encore.

Le CHEVALIER.

Moi ?

Le COMTE.

Oui ; n'est-ce pas la Marquise qui vous a pré-  
senté à Madame de Montboursy ?

Le CHEVALIER.

Il est vrai.

Le COMTE.

Vous ne m'avez point dit les raisons qui  
vous l'avoient fait désirer.

Le CHEVALIER.

C'est le plaisir de jouer la Comédie avec Mes-  
demoiselles de Clofiere , & de Sourlis.

P iv \*

Le COMTE.

Vous les connoissiez donc ?

Le CHEVALIER.

Où, je les avois vues dans un bal, cet hiver, & j'en avois été enchanté.

Le COMTE.

Et pourquoi n'aviez - vous pas demandé à Madame de Montbourfy, la permission de venir chez elle ?

LE CHEVALIER.

Je ne l'ai pas osé.

Le COMTE.

Vous ne sçaviez donc pas qu'elle étoit amie de Madame votre mere ?

Le CHEVALIER.

Non, vraiment ; je ne l'ai sçu que lorsque la Marquise m'a présenté à elle, & par elle-même.

Le COMTE.

Cette amitié-là pourra vous être utile.

Le CHEVALIER.

Utile ? Que voulez-vous dire ?

Le COMTE.

Cela s'entend,

Le CHEVALIER.

Si vous voulez. J'imagine que vous croyez que j'aime l'une de ces demoiselles.

Le COMTE.

Me tromperois-je?

Le CHEVALIER.

Non , je l'avoue ; mais je crains bien. ...

Le COMTE.

Achevez.

Le CHEVALIER.

Ah ! mon cher Comte , vous sçavez toute l'amitié que j'ai pour vous.

Le COMTE.

Eh bien ?

Le CHEVALIER.

C'est-là ce qui me fait hésiter.

Le COMTE.

Pourquoi?

Le CHEVALIER.

C'est que si nous étions rivaux , je deviendrois le plus malheureux homme du monde ; car je sçais que vous aimez l'une d'elles.

Le COMTE.

Tenez , Chevalier , ne dissimulez pas ; j'ai plus à craindre que vous.

Le CHEVALIER.

Pourquoi?

Le COMTE.

Je vous ai donné un Rôle. ...

Le CHEVALIER.

Eh bien ?

Le COMTE.

Où vous êtes l'amant de Mademoiselle de Clofiere.

Le CHEVALIER.

Oui.

Le COMTE.

Et vous m'avez dit que vous en étiez content.

Le CHEVALIER, *avec joie.*

Seroit-il bien possible ! Ah ! désabusez-vous.

Le COMTE.

Quoi , cela n'est pas vrai ?

Le CHEVALIER.

Non , j'aime Mademoiselle de Sourlis , & si vous vouliez . . .

Le COMTE.

Je vous entends ; nous changerions de Rôles ?

Le CHEVALIER :

Vous me feriez le plus grand plaisir.

Le COMTE.

Je ne demande pas mieux , & pour vous parler vrai , je vous dirai que je ne vous avois donné celui que vous avez , que pour découvrir vos véritables sentimens.

Le CHEVALIER.

Vous avez usé de votre droit d'Auteur, & c'est ce qui m'avoit allarmé.

Le COMTE.

Ce n'est pas tout.

Le CHEVALIER.

Vous ne devez plus rien me cacher.

Le COMTE.

Vous voyez que je ne suis pas fort avancé vis-à-vis Mademoiselle de Clofiere.

Le CHEVALIER.

A dire vrai....

Le COMTE.

Je ne connois pas ses sentimens.

Le CHEVALIER.

Eh bien, en prenant le Rôle que j'avois, vous lui parlerez de votre amour, & c'est une chose très-agréable; on peut trouver l'occasion...

Le COMTE.

J'ai bien pensé à cela; mais comme je vous craignois, j'ai voulu voir si le Rôle que je lui ai donné, lui plairoit plus que celui de sa sœur.

Le CHEVALIER.

Vraiment, c'étoit un assez bon moyen de sçavoir ce que vous desirez; mais tenez, j'aime

mieux l'autre ; changeons toujours de Rôle ,  
donnez-moi le vôtre , voilà le mien.

Le COMTE.

Allons. *Ils changent de Rôles.* Je découvrirai de même ce que je voulois sçavoir.

Le CHEVALIER.

Voilà Madame de Montbourisy.

---

S C E N E V I I.

Mad. De MONTBOURSY , Le COMTE ,  
Le CHEVALIER.

Mad. De MONTBOURSY.

**M**ONSIEUR le Comte , je vous cherche partout , pour vous dire , que je viens de lire encore votre Piece ; elle est charmante ! elle m'a fait le plus grand plaisir ! C'est qu'elle est tendre , délicate , cela fait bien honneur à votre cœur.

Le COMTE.

Je suis trop heureux que vous en soyez contente , Madame.

Mad. De MONTBOURSY.

Contente ? ah ! je vous en réponds ! Vous

ne sçauriez croire combien je me félicite de vous avoir engagé à la faire ; je ne vous croyois pas autant de talens. Je vous en demanderai encore, vous devez vous y attendre.

Le COMTE.

Je me flatte que vous êtes sûre , Madame , du plaisir que j'aurai toujours à exécuter vos ordres.

Mad. De MONTBOURSY.

Songez donc à l'avantage que nous aurons sur toutes les autres Troupes , de ne jouer que des Pièces nouvelles ! Quel intérêt la nouveauté donnera à notre Théâtre !

Le COMTE.

Oui ; mais il faut que ces Pièces soient bonnes.

Mad. De MONTBOURSY.

Je dis notre Théâtre , quoique je n'y joue pas.

Le CHEVALIER.

Il est à vous , Madame , & nous nous faisons gloire d'être de vos Acteurs.

Mad. De MONTBOURSY.

Nous n'aurons plus , le Philosophe Marié , le Glorieux , Nanine , la Surprise de l'Amour , l'Avocat Patelin , l'Esprit de Contradiction , & tant d'autres Pièces excellentes à la vérité ;

mais si rebattues dans toutes les Troupes de Société , qu'à la fin on en est excédé.

Le COMTE.

Quand elles sont bien jouées , elles font toujours plaisir.

Mad. De MONTBOURSY.

A propos ; Qu'est-ce qui fait le Rôle de Rosalie dans votre Piece , n'est-ce pas Mademoiselle de Sourlis ?

Le COMTE.

Oui, Madame , c'est-elle ; son nom est dans le Manuscrit.

Mad. De MONTBOURSY.

Je le sçai bien ; mais c'est que les noms des femmes sont effacés , je n'ai pas pu les lire.

Le COMTE.

C'est que j'écris bien mal.

Mad. De MONTBOURSY.

Oh que non. Allons Messieurs , étudiez , je vous prie. Voici mes nièces , je vais leur recommander la même chose. Je ne veux pas que vous leur parliez , cela prendroit du tems , & j'ai la plus grande envie de voir jouer cette Piece-là. Je vous en prie , allez - vous - en : la révérence seulement. *Ils font la révérence à Mesdemoiselles de Clofiere & de Sourlis.* Fort bien ; allons , partez.

Le CHEVALIER , *au Comte.*  
Nous reviendrons , quand elle n'y fera plus :

---

SCENE VIII.

Mad. De MONTBOURSY ,  
Mlle De SOURLIS , Mlle De CLOSIERE :

Mad. De MONTBOURSY.

**E**H bien , Mesdemoiselles , vos Rôles ?  
Mlle De CLOSIERE.

Ma tante , nous ne les sçavons pas encore :

Mad. De MONTBOURSY.

Oui ; mais , je dis , vous les étudiez ?

Mlle De SOURLIS.

Oui , ma tante.

Mad. De MONTBOURSY :

Ne perdez pas de tems.

Mlle De CLOSIERE , *froidement* :

Rien ne presse , ma tante.

Mad. De MONTBOURSY.

Pardonnez-moi. Comment , est-ce que vous  
ne trouvez pas la Piece jolie ?

Mlle De CLOSIERE,

Je ne dis pas cela.

Mad. De MONTBOURSY, à *Mademoiselle de Sourlis.*

Votre Rôle est charmant, à vous, ma nièce.  
Mlle De SOURLIS.

Oui, ma tante.

Mad. De MONTBOURSY.

Comme vous dites cela foiblement ! Pour moi, je trouve les Rôles très-bien distribués. L'Auteur a bien sçu ce qu'il faisoit.

Mlle De CLOSIÈRE.

Comment donc ?

Mad. DE MONTBOURSY.

Je m'entends bien. Le fripon, croit qu'on ne le devine pas. En tout cas, il est très-aimable, & bon ami, je fais cas de cela.

Mlle De SOURLIS.

Je vous assure, ma tante, que je ne vous comprends pas.

Mad. De MONTBOURSY.

Tenez, mes enfans, je vous aime, je veux votre bien, je suis maîtresse de fixer votre fort quand il le faudra ; mais ce ne fera jamais que de votre consentement.

Mlle De SOURLIS.

Ah ! ma tante !

Mlle De CLOSIÈRE.

Vous sçavez comme nous vous aimons !

Mad,

Mad. De MONTBOURSY.

Je suis pourtant une tante bien sévère ; car j'ai une volonté ; mais décisive , à laquelle je ne veux pas qu'on replique & dont je ne me départirai point.

Mlle De CLOSIERE.

Et quelle est-elle ?

Mlle De SOURLIS.

Oserois-je vous demander....

Mad. De MONTBOURSY.

C'est de ne jamais faire que ce qui vous fera plaisir.

Mlle De CLOSIERE.

Permettez. *Elles embrassent toutes deux Madame de Montboursy.*

Mad. De MONTBOURSY.

Vous ne voulez me rien dire ; mais je vous ai devinées. Eh bien , vous êtes interdites ? Ah ! mes pauvres filles , vous êtes bien fines , mais je la suis autant que vous.

Mlle De CLOSIERE.

Je ne comprends pas....

Mad. De MONTBOURSY.

Je ne vous demande rien , étudiez vos Rôles ; je m'en vais écrire à Paris.

## SCÈNE IX.

Mad. De MONTBOURSY, Mlle De SOUR-  
LIS, Mlle de CLOSIÈRE, Le MAITRE-  
D'HOTEL.

Mad. De MONTBOURSY, *au Maître-  
d'Hôtel.*

**E**ST-CE le dîné ?

Le M<sup>c</sup> D'HOTEL.

Oui, Madame, on a fervi.

Mad. De MONTBOURSY.

Eh bien, j'écrirai tantôt. Allons-nous-en.  
*Au Maître-d'Hôtel.* Avertissez ces Messieurs,  
qui sont dans le jardin. Dans le Bosquet, je  
crois.

Le M<sup>c</sup> D'HOTEL.

Oui, Madame.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE SECOND.

## SCÈNE PREMIÈRE.

La VICOMTESSE, Le COMMANDEUR.

La VICOMTESSE.

COMMANDEUR, nous comptons sur vous.

Le COMMANDEUR.

Je vous ai dit qu'il m'étoit impossible.

La VICOMTESSE.

Mais vous restez ici ?

Le COMMANDEUR.

Oui.

La VICOMTESSE.

Vous voyez bien que cela est malhonnête.

Le COMMANDEUR.

Au contraire.

La VICOMTESSE.

Qu'est-ce que cela signifie ? Ah, je me souviens que vous devez me dire les raisons qui vous font refuser.

Le COMMANDEUR.

Il me paroît que c'est inutile.

La VICOMTESSE,

Pourquoi?

Le COMMANDEUR.

C'est que dans le cas où vous êtes...

La VICOMTESSE,

Comment, expliquez-vous?

Le COMMANDEUR.

Je veux dire, qu'il paroît que le Duc & vous...

La VICOMTESSE.

Quelle idée; c'est un fort honnête garçon; que j'aime beaucoup; voilà tout.

Le COMMANDEUR.

Vous étiez mal ensemble, & quand on se raccommode, comme cela, il faut de fortes raisons.

La VICOMTESSE.

Les raisons sont, que nous nous sommes crus des torts, & que nous nous sommes expliqués, il faut réparer.

Le COMMANDEUR.

Oui; mais réparer; tenez je n'aime pas cela, & j'en ai de l'humeur.

La VICOMTESSE.

Quoi, Commandeur, vous seriez jaloux? mais c'est fort honnête ce que vous me dites là.

Le COMMANDEUR.

Oui , honnête ; je crois qu'après votre arrangement avec le Duc , je devrois vous fuir.

La VICOMTESSE.

Oui , s'il étoit vrai ; mais je vous jure qu'il n'en est rien ; mais , je dis , rien du tout.

Le COMMANDEUR.

Cependant , voilà comme les grandes passions commencent souvent , on revient de la plus forte haine , & l'on finit par ne pouvoir plus se quitter , & par s'aimer à la fureur.

La VICOMTESSE.

Mais je vous le dirois , s'il étoit vrai.

Le COMMANDEUR.

Ah , oui.

La VICOMTESSE.

Vous ne le croyez pas ?

Le COMMANDEUR.

Non.

La VICOMTESSE.

Mais vous ne comptez donc pas sur mon amitié.

Le COMMANDEUR.

Ce n'est pas là ce que je vous demande.

La VICOMTESSE.

Tenez , jouez avec nous , je regarderai cela

comme la plus grande preuve de complaisance que vous puissiez me donner.

Le COMMANDEUR, *voyant venir le Duc.*

Et vous, quelle preuve me donnerez-vous?..

La VICOMTESSE.

Mais....

Le COMMANDEUR.

Donnez-moi votre main. *Il la prend.*

La VICOMTESSE.

Non, je ne veux pas.

Le COMMANDEUR, *baisant la main à la Vicomtesse.*

On n'a jamais été de cette cruauté-là.

La VICOMTESSE.

Finissez donc, Commandeur.

---

---

S C E N E I I.

Le DUC, La VICOMTESSE,

Le COMMANDEUR.

La VICOMTESSE.

QU'EST-CE que j'entends-là ?

Le COMMANDEUR.

C'est le Duc.

La VICOMTESSE.

Laissez-moi donc.

Le COMMANDEUR.

S'il vous est indifférent ?

La VICOMTESSE.

Monsieur le Duc , nous vous attendions.

Le DUC.

Je ne le crois pas.

La VICOMTESSE.

Qu'est-ce que vous voulez dire ? Est-ce que vous ne voyez pas que j'ai enfin déterminé le Commandeur à jouer.

Le DUC , *sérieusement.*

Pardonnez-moi :

La VICOMTESSE.

Il croyoit ne pas jouer assez bien , pour jouer avec vous , & je le rassurois.

Le DUC.

Quoi , il avoit cette crainte-là ?

Le COMMANDEUR.

Mais sans doute.

Le DUC.

Bon ! il doit être bien sûr que nous lui dirons les choses qu'il faudra qu'il fasse , pour qu'il y ait de l'ensemble.

La VICOMTESSE.

C'est ce que je lui promettois , & il m'en remercioit , comme si c'étoit une faveur.

Q iv

Le **COMMANDEUR.**

N'avois-je pas raison ?

Le **DUC.**

Je vous ferai répéter moi, si vous voulez ;  
Commandeur.

Le **COMMANDEUR.**

Je vous en aurai la plus grande obligation ;  
Monsieur le Duc.

Le **DUC.**

A propos, Madame, je venois vous chercher, ces Demoiselles sont au Théâtre.

La **VICOMTESSE.**

Et le Chevalier ?

Le **DUC.**

On m'a dit qu'il se promenoit avec le Comte !

La **VICOMTESSE.**

Il nous le faudroit pourtant ; cherchez-le ;  
Monsieur le Duc.

Le **COMMANDEUR.**

Voici le Baron & la Marquise, il faut leur demander s'ils ne les ont pas vus.



## SCÈNE III.

La MARQUISE , Le BARON , Le DUC ,  
La VICOMTESSE , Le COMMANDEUR.

La MARQUISE.

**E**H bien , Vicomtesse , le Commandeur est-il des vôtres ?

La VICOMTESSE.

Oui , il m'a dit ses raisons , je les ai trouvées très-bonnes.

Le COMMANDEUR , *bas , au Baron.*  
C'est vrai.

Le BARON , *bas , au Commandeur.*  
Nous avons tout entendu , c'étoit délicieux !

Le DUC.

Il croyoit qu'en jouant avec nous , nous ne lui dirions pas ce qu'il auroit à faire.

Le BARON.

D'honneur ?

Le COMMANDEUR.

Oui , je n'imaginois pas que Monsieur le Duc , voudroit bien me dire comme il faut jouer ce Rôle-là.

Le BARON.

Comment croyois-tu cela , Commandeur ?

Le COMMANDEUR.

C'est que les gens qui jouent les premiers Rôles , se soucient quelquefois fort peu que les seconds soient bien joués.

Le DUC.

Je ne suis pas comme cela , & je ne plains jamais mes peines , pour exercer ceux avec qui je joue.

La MARQUISE.

C'est très honnête, Monsieur le Duc.

Le DUC.

Non, ne faut-il pas se prêter ? & puis c'est pour le bien de la chose.

La VICOMTESSE.

Oui , voilà comme il est.

La MARQUISE, *bas* , *au Baron*.  
C'est divin !

Le DUC.

Ah ! voilà le Chevalier & le Comte.

La VICOMTESSE.

Emmenons vite le Chevalier.



## S C E N E I V.

Le BARON, Le CHEVALIER;  
Le COMTE, La VICOMTESSE, Le DUC;  
La MARQUISE, LE COMMANDEUR.

Le CHEVALIER.

J'AVOIS à parler au Comte, Madame; mais  
dès que je vous ai apperçue, je suis arrivé, de  
crainte de me faire attendre.

La VICOMTESSE,

C'est vous aussi que nous cherchions. Com-  
mandeur venez, cela sera bientôt fait, parce  
que nous ne répéterons que vos Scènes.

Le DUC.

Oui, car les nôtres, nous les sçavons.

Le COMTE.

Je vous attendrai ici, Chevalier.

Le CHEVALIER.

J'aurai bientôt fait.

La VICOMTESSE.

Allons, Messieurs, allons donc. *Ils sortent.*



S C E N E V.

Le BARON, La MARQUISE,

Le COMTE.

Le BARON.

**M**A foi, ils sont excellents tous les deux.

La MARQUISE.

Moi, je les trouve incroyables!

Le BARON.

Est-ce qu'ils ne vous paroissent pas comme cela, Comte?

Le COMTE.

Je vous avouerai qu'ils me font pitié.

La MARQUISE.

Oh! le Comte est un sentimentaire, cela ne doit pas l'amuser.

Le COMTE.

Réellement, c'est que je n'ai rien vu de pareil à ces gens-là.

Le BARON.

Il n'y en a pourtant pas mal.

Le COMTE.

Ma foi, tant-pis.

La MARQUISE.

C'est aussi prendre la chose trop au tragique, ils ne sont pas malheureux.

Le BARON.

Non, ils croient avoir tout le mérite possible.

Le COMTE.

Et on aide à les en persuader.

La MARQUISE.

Ne voudriez-vous pas qu'on leur fit sentir toute leur nullité? On en rit, c'est plutôt fait.

Le COMTE.

En ce cas-là, on est bienheureux.

La MARQUISE.

Les gens à grandes passions, sont toujours étrangers dans le monde.

Le BARON.

Ils ne se soucient pas de ce qui s'y passe ; n'est-il pas vrai, Comte?

Le COMTE.

J'ignore sur quoi, tout ce que vous dites là, peut tomber.

La MARQUISE.

Sur le bonheur qui vous attend.

Le COMTE.

Le bonheur?

La MARQUISE.

Oui, nous vous parlons vrai. Est-ce que Madame de Montboursy ne vous a encore rien dit?

**Le COMTE.**

Non, Madame.

**La MARQUISE.**

Ne trouvez-vous pas cela plaisant, Baron ?

**Le BARON.**

Apparemment qu'elle a ses raisons.

**La MARQUISE.**

Quoi, vous ne nous faites pas un mystère ; elle ne vous a rien dit absolument ?

**Le COMTE.**

Sur quoi donc ?

**La MARQUISE.**

De ses desseins sur vous & le Chevalier ?

**Le COMTE.**

Pour ? . . .

**Le BARON.**

Pour ses nièces.

**Le COMTE.**

Non vraiment. Ah ! Madame, je vous en supplie, apprenez-moi . . .

**La MARQUISE.**

Vous ne lui en direz rien ?

**Le COMTE.**

Je vous le jure.

**La MARQUISE.**

Eh bien, vous lui convenez tous les deux on

ne peut pas davantage, elle nous l'a dit, & nous l'avons fort approuvé.

**Le COMTE.**

C'est une obligation....

**La MARQUISE.**

Point du tout ; nous l'aimons, ses nièces sont fort bien, elle n'est occupée que d'elles, & elle s'est apperçue que le Chevalier & vous, en étiez amoureux ; que vous ne déplaisiez pas aux deux petites personnes, & elle voit dans tout cela, une suite de bonheur, qui l'enchanté.

**Le COMTE.**

Quoi, c'est bien vrai ?

**La MARQUISE.**

C'est elle-même qui nous l'a dit.

**Le COMTE.**

Ah ! je vous en supplie, ne plaisantez pas ; il est vrai que le Chevalier & moi, nous les aimons, & que si nous avons voulu cacher notre passion, c'est par respect pour elles.

**Le MARQUISE.**

Monsieur le Comte, on plaisante les gens ridicules, les importans, les fots, qui ont des prétentions, & qui par-là vous invitent eux-mêmes à vous en moquer. S'il n'en existoit pas,

il n'y auroit peut-être dans le monde , ni méchancetés , ni tracasseries.

Le COMTE.

Cela se pourroit.

La MARQUISE.

On ne blâmeroit pas si facilement le penchant que l'on a pour le persiflage , & les vertus sévères ne croiroient pas qu'elles ne sçauroient exister avec l'enjouement.

Le COMTE.

Madame , je serois bien fâché qu'on pût penser que j'accuse personne. . . .

La MARQUISE.

J'en suis persuadée ; mais Comte , croyez donc que tout ce qui est honnête & délicat , ne paroît pas ridicule ; & que bien loin d'en plaisanter , on aime à rencontrer des gens sensibles , des ames tendres , généreuses , & que par conséquent rien n'est plus vrai que le plaisir que nous aurons à vous sçavoir heureux , le Chevalier & vous.

Le COMTE.

Vous me donnez un vrai regret d'en avoir pu douter , Madame , & pour vous le prouver , je dois vous confier où nous en sommes.

Le BARON.

Le BARON.

Croyez que nous y prendrons le plus grand intérêt.

Le COMTE.

Nous ne sçavons pas si nous sommes aimés;

Le BARON.

Tout de bon ?

Le COMTE.

Je vous dis le vrai , & nous craignons , si nous le sommes , de l'être par celle que nous n'aimons pas.

La MARQUISE.

La situation est singuliere.

Le COMTE.

J'avois imaginé un moyen d'éclaircir notre fort ; mais il n'a pas encore eu son effet ; toutes ces répétitions de la Vicomtesse l'ont empêché.

La MARQUISE.

Il est vrai qu'elle est odieuse !

Le COMTE.

Le Chevalier , est tout aussi inquiet que moi.

La MARQUISE.

Le voici , nous allons vous laisser ensemble ; pour vous concerter.

Le COMTE.

J'espere , Madame , que vous me pardonnez.

La MARQUISE.

Quelle folie ! *Ils s'en - vont.* Cherchons le  
Commandeur.

---

S C E N E V I.

Le CHEVALIER, Le COMTE.

Le CHEVALIER.

**L**E diable emporte les répétitions !

Le COMTE.

C'est donc fini ?

Le CHEVALIER.

Oui ; mais je vous cherchois pour vous dire  
que ces Demoiselles veulent vous parler.

Le COMTE.

J'y vais.

Le CHEVALIER.

Elles vont venir par ici.

Le COMTE.

Tant-mieux. En ce cas-là , je peux vous ap-  
prendre que Madame de Montboursy , a confié  
à la Marquise & au Baron , qu'elle voudroit  
fort de nous , pour ses nièces.

Le CHEVALIER, *avec joie.*

Seroit-il bien possible ?

Le COMTE.

Ils me l'ont assurés.

**Le CHEVALIER.**

Ah ! si du moins nous pouvions nous flatter  
que celle que nous aimons. . . .

**Le COMTE.**

Paix donc , les voici.

**Le CHEVALIER.**

Oui ; mais la Vicomtesse , est avec elles ; elle  
vous cherche , elle dit , qu'elle a un projet dont  
elle ne peut rien faire sans vous.

**Le COMTE.**

Fuyons , elle nous a peut-être vus , elle  
courra après nous , & sans qu'elle nous voye ,  
nous reviendrons ici , trouver ces Demoiselles.

**Le CHEVALIER.**

C'est bien dit. *Ils s'en-vont.*

---

## **S C E N E V I I.**

**La VICOMTESSE , Mlle De SOURLIS ,  
Mlle De CLOSIÈRE.**

**La VICOMTESSE , en entrant.**

**M**AIS , où sont-ils donc ? C'est inconcevable ! ils étoient ici dans l'instant ; Mesdemoiselles , ne les avez-vous pas vu comme moi ?

**Mlle De SOURLIS.**

Oui . Madame,

La VICOMTESSE..

Il faut qu'ils soient sortis par ce côté-là.

Mlle De CLOSIERE.

Surement.

La VICOMTESSE.

Je vais tâcher de les retrouver. Mesdemoiselles, je suis fâchée de vous laisser comme cela ; mais c'est pour une chose que vous sçauvez. Vous verrez, vous verrez. *Elle sort.*

---

S C E N E V I I I.

Mlle de CLOSIERE, Mlle De SOURLIS.

Mlle De CLOSIERE.

Nous en voilà enfin débarrassées !

Mlle De SOURLIS.

Pourvu qu'elle ne revienne pas.

Mlle De CLOSIERE.

Oh, que non. Ma sœur, comprenez-vous ce que ma tante vouloit dire ce matin ?

Mlle De SOURLIS.

Oui, ma sœur, & vous aussi.

Mlle De CLOSIERE.

Eh bien, ma sœur, je l'avoue.

Mlle De SOURLIS.

Elle veut faire notre bonheur, & c'est ce desir qui lui a fait tenir ce langage.

Mlle De CLOSIERE.

Comme s'il dépendoit d'elle.

Mlle De SOURLIS.

Je le voudrois.

Mlle De CLOSIERE.

Et moi aussi, ma sœur.

Mlle De SOURLIS.

Devinez-vous son idée?

Mlle De CLOSIERE.

Je ne sçai.

Mlle De SOURLIS.

Moi, j'imagine qu'elle croit que nous aimons ceux dont nous sommes aimées dans la Piece du Comte.

Mlle De CLOSIERE.

Se tromperoit - elle? Ne seroit - ce pas le Comte que vous aimez?

Mlle De SOURLIS.

Non, ma sœur.

Mlle De CLOSIERE.

C'est le Chevalier? Ah! ma sœur, que je vous embrasse. *Elle l'embrasse.*

Mlle De SOURLIS.

Hélas ! ma sœur , en sommes-nous plus heureuses pour cela ?

Mlle De CLOSIÈRE.

Non ; mais je suis débarrassée d'une grande inquiétude.

Mlle De SOURLIS.

Oui ; mais la manière dont nos Rôles sont distribués , peut-elle vous tranquilliser ?

Mlle De CLOSIÈRE.

Au contraire , ma sœur !

Mlle De SOURLIS.

Pourquoi , si ceux que nous aimons , nous aiment , n'ont-ils pas pris les Rôles qui les mettroient à portée de nous le dire , sans que nous puissions nous en offenser ?

Mlle De CLOSIÈRE.

Voilà ce qui m'occupe ; pourquoi le Comte qui a fait la Pièce , qui a distribué les Rôles , fait-il celui de votre amant ?

Mlle de SOURLIS.

Mais , ma sœur , si l'un ni l'autre ne nous aimoient.

Mlle De CLOSIÈRE.

Je l'aimerois encore mieux ; peut-être pourrions-nous parvenir à nous en faire aimer selon notre desir.

Mlle De SOURLIS.

Eh bien , pour sçavoir ce qu'ils pensent. . . .

Mlle De CLOSIERE.]

Changeons de Rôles.

Mlle De SOURLIS.

Ils en chercheront les raisons.

Mlle De CLOSIERE.

Et peut-être qu'en feignant de nous aimer. . . .

Mlle De SOURLIS.

Ils nous aimeront tout de bon à la fin.

Mlle De CLOSIERE.

C'est très-bien imaginé.

Mlle De SOURLIS.

Les voici qui viennent.

Mlle De CLOSIERE.

Laissez-moi faire , je vais le dire au Comte

## SCENE IX.

Mlle De CLOSIERE , Mlle De SOURLIS,

Le COMTE , Le CHEVALIER.

Mlle De CLOSIERE.

MONSIEUR le Comte , c'est vous que je  
desirois de voir dans ce moment-ci.

Le COMTE.

Je sçavois , Mademoiselle , que vous aviez

quelque chose à me dire, mais j'ai voulu éviter la Vicomtesse & c'est ce qui nous a fait fuir, quand elle est venue ici tout-à-l'heure avec vous deux.

Mlle De CLOSIÈRE.

Vous voilà; ainsi....

Le COMTE.

Je suis trop heureux, si vous avez des ordres à me donner....

Mlle De CLOSIÈRE.

Laiſſons les compliments. Nous vous prions de consentir à une chose que nous avons faite ma sœur & moi.

Le COMTE.

Je ne pourrai sûrement que vous en louer.

Mlle De CLOSIÈRE.

Tout cela est fort bon; mais quand vous ſçaurez ce que c'est, vous changerez de langage, peut-être; & l'Auteur, pour lors, pourroit bien ne pas approuver ce changement.

Le COMTE.

Auriez-vous corrigé quelque chose dans vos Rôles?

Mlle De SOURLIS.

Non; mais nous en avons changé.

Le CHEVALIER, *bas au Comte.*

Vous me rendrez le mien.

Le COMTE.

Si cela vous convient mieux , vous en êtes les maîtresses. *Bas au Chevalier.* Ceci n'est pas mauvais pour nous.

Mlle De CLOSIÈRE.

Cela doit vous être égal.

Le COMTE.

Pas absolument , mais cela revient au même ;

Mlle De SOURLIS.

Cela revient au même ?

Le COMTE.

Oui ; parce que le Chevalier & moi , nous avons fait comme vous.

Mlle De CLOSIÈRE,

Quoi ?

Le COMTE.

Nous en avons changé aussi.

Mlle De SOURLIS.

En ce cas-là. . . .

Le CHEVALIER.

Achevez , je vous prie.

Mlle De SOURLIS.

Nous pourrions garder les nôtres.

Le CHEVALIER, *bas.*

Je crois que nous ferons heureux ,

Le COMTE.

Cependant , si vous aimez mieux le nouvel

arrangement, si les Rôles vous plaisent davantage....

**Le CHEVALIER.**

Oui, nous reprendrions ceux que nous avons.

**Mlle De SOURLIS.**

Non, non.

**Mlle De CLOSIÈRE.**

Je serois curieuse de sçavoir.... Mais non.

**Le COMTE.**

Ah! je vous en supplie.

**Le CHEVALIER.**

Mademoiselle....

**Mlle De SOURLIS.**

Ma sœur, dites donc?

**Mlle De CLOSIÈRE.**

Quelle a été votre intention, Monsieur le Comte, en distribuant les Rôles comme vous avez fait?

**Le COMTE.**

C'est que dans un Rôle, où vous m'auriez dit que vous m'aimez, j'aurois si fort désiré que c'eût été une vérité, que je n'aurois pu me contenir, que ce desir m'auroit entraîné invinciblement à vous dire, comme je fais à présent, que je vous adore, & que je sens que je ne pourrai jamais rien aimer autant que

vous. Jugez quel seroit mon désespoir , si cet  
aveu pouvoit vous déplaire.

Mlle De SOURLIS.

Et pourquoi vous êtes-vous enfin résolu à  
changer de Rôle avec cette crainte ?

Le CHEVALIER.

C'est moi , Mademoiselle , qui l'en ai prié ;

Mlle De SOURLIS.

Vous ?

Le CHEVALIER.

Oui. Il ma paru si doux de pouvoir vous  
dire ce que je sens depuis le premier moment  
que je vous ai vu , que je n'ai pu résister à cet  
attrait.

Mlle De CLOSIERE.

Voici la Vicomtesse & le Duc.

Le CHEVALIER.

Qu'ils viennent mal-à-propos !

Le COMTE , à *Mesdemoiselles de Clostere*  
& de Sourlis , qui s'en-vont.

Vous nous fuyez ?



## S C E N E X.

Le DUC, La VICOMTESSE, Le COMTE,  
Le CHEVALIER.

La VICOMTESSE.

**M**ONSIEUR le Comte , Monsieur le Chevalier , je vous cherche tous les deux depuis une heure , le Chevalier a dû vous le dire.

Le COMTE.

Il est vrai que j'allois aller prendre vos ordres , Madame.

La VICOMTESSE.

C'est qu'il m'est venu une idée délicieuse pour le divertissement de l'Oracle ; mais je ne veux pas que personne sçache ce que nous ferons , que nous ; il faut là de la surprise , une féerie. . . . Ah , Monsieur le Duc , voilà votre Coureur qui est revenu. Je m'en-vais emmener le Comte & le Chevalier ; je viendrai vous retrouver. *Ils s'en-vont.*



## SCÈNE XI.

Le DUC, ZÉPHIRE.

Le DUC.

**A**S-TU apporté l'habit, les diamans ?

ZÉPHIRE.

Oui, Monseigneur.

Le DUC.

Parle bas. Tu as été chez Aglaé ?

ZÉPHIRE.

Oui, mais elle n'y étoit pas, elle étoit à l'Opéra.

Le DUC.

A l'Opéra ? Est-ce qu'il y avoit répétition ?

ZÉPHIRE.

Surement. Mais elle m'a paru fâchée contre vous.

Le DUC.

Sur quoi donc ?

ZÉPHIRE.

Sur ce que vous êtes ici avec Madame la Vicomtesse.

Le DUC, *intrigué*.

Tout de bon ?

ZÉPHIRE.

C'est très-vrai.

Le DUC.

Je ne comprends pas qui a pu lui dire. . . .

ZÉPHIRE.

Il y avoit auprès d'elle ce grand Monsieur ;  
qui vous a donné tant d'inquiétude.

Le DUC.

Cet Allemand ?

ZÉPHIRE.

Oui, qui est si riche ; & puis Monsieur de  
l'Ourmont est arrivé, qui lui a dit, qu'il venoit  
lui faire son compliment de condoléance.

Le DUC.

Sur quoi ?

ZÉPHIRE.

Sur ce qu'elle étoit abandonnée par vous.

Le DUC.

Par moi ?

ZÉPHIRE.

Oui, Monseigneur ; elle a répondu que  
c'étoit elle qui vous avoit renvoyé. Ensuite  
elle est sortie de la Loge où elle étoit & elle m'a  
dit, Monsieur Zéphire, voulez-vous bien ve-  
nir avec moi ? Je l'ai suivie, & elle a écrit ce  
billet-là.

Le DUC.

Voyons. *Il lit.* Quoi, elle ne veut plus me  
voir ?

ZÉPHIRE.

Vous le mande-t-elle ?

Le DUC.

Oui , vraiment. Je suis désespéré ! Fais mettre mes chevaux.

ZÉPHIRE.

Vous allez partir ?

Le DUC.

Sans doute.

ZÉPHIRE.

Voici Madame la Vicomtesse.

Le DUC.

Allons , fais ce que je t'ai dit , & si l'on demande pourquoi je pars , dis que mon pere est très-malade à sa Terre de Bourfieres. *Il laisse tomber sa lettre en croyant la mettre dans sa poche.*

ZÉPHIRE.

Oui , Monseigneur.



## SCENE XII.

Le DUC , La VICOMTESSE.

La VICOMTESSE.

**E**H bien , Monsieur le Duc , ai-je mes diamans ?

Le DUC.

Ah ! Madame , il m'arrive un furieux contre-tems ! J'en suis défolé !

La VICOMTESSE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

Le DUC.

Mon pere est très-malade à Bourfieres , je vais partir dans l'instant.

La VICOMTESSE.

O ciel ! Les parens font toujours de ces tours là , quand il est question de jouer la Comédie ; mais ce n'est pas là ce que je regrette davantage.

Le DUC.

Ni moi non plus , assurément.

La VICOMTESSE.

Je m'en-vais aller à Paris , Bourfieres n'est qu'à trois lieues , je vous verrai d'un moment à l'autre , n'est-ce pas ?

Le DUC.

Le DUC.

Sans doute. Je vais dire à Madame de Montbourfy , ce qui m'oblige de partir.

La VICOMTESSE.

Je vous verrai avant votre départ ?

Le DUC.

Oui, oui, Madame. *Il s'en-va.*

---

### SCENE XIII.

La VICOMTESSE.

QU'EST - ce que cela signifie ? Il n'a pas eu l'air de s'occuper de moi. Quel est ce billet que je vois à terre ? *Elle le ramasse.* Il est adressé au Duc. Lisons.

« Vous croyez peut-être , Monsieur le Duc ;  
» que je ne sçais pas ce que vous faites à la cam-  
» pagne ; pendant que vous êtes occupé d'une  
» femme de la Cour , qui a eu toute la ville ,  
» je m'en console avec le Baron , ainsi ne ve-  
» nez plus chez moi.

Aglæ. «

Voilà donc ce qui fait partir le Duc , si précipitamment ; quelle idée j'avois eue de penser à cette espece-là ! Voici le Commandeur , il me servira à me'n venger.

*I. Vol.*

¶

S C E N E X I V.

La VICOMTESSE, Le COMMANDEUR.

Le COMMANDEUR.

**E**H bien, Madame, il n'y a donc plus de Comédie? je viens de voir partir le Duc.

La VICOMTESSE.

Il est parti?

Le COMMANDEUR.

Dans l'instant.

La VICOMTESSE.

Je n'en suis pas étonnée. C'est pourtant vous qui êtes la cause de cela.

Le COMMANDEUR.

Moi? Vous verrez que je suis cause que son père est malade.

La VICOMTESSE.

Non; mais vous l'avez rendu jaloux. Vous aviez pourtant cru que je l'aimois.

Le COMMANDEUR.

Oui; est-ce que? . . .

La VICOMTESSE.

Apprenez à quel point vous vous trompiez. Charmée de tout ce que vous m'avez dit tantôt, j'écrivois à une de mes amies, combien

J'étois contente d'avoir pu toucher un cœur comme le vôtre; le Duc est entré sur la pointe du pied; & il avoit lu ma lettre avant que je sçusse qu'il étoit là. Il a été outré de dépit, il m'a fait des reproches, comme si je les méritois, comme si je lui faisois une infidélité.

Le COMMANDEUR, *avec humeur.*

Il ne falloit pas écrire cela.

La VICOMTESSE.

Je ne pouvois contenir ma joie, je la confiois avec tant de plaisir!... Mais cela ne fait rien; vous voilà débarrassé d'un homme que vous craigniez, & quand je l'aurois fait exprès, je ne serois pas plus contente.

Le COMMANDEUR.

Oui; mais vous allez vous en aller?

La VICOMTESSE.

Non vraiment.

Le COMMANDEUR.

Comment non? Il ne peut plus y avoir de Comédie.

La VICOMTESSE.

Pardonnez-moi; je prierai le Chevalier de jouer son Rôle, il ne vous donnera pas de jalousie lui, vous serez tranquille, & rien

S ij

n'altérera notre bonheur. Je vais dans l'instant arranger tout cela. Venez avec moi.

Le COMMANDEUR.

Je ne le puis pas à présent; parce que j'ai à parler au Baron, que voici; mais j'irai vous retrouver.

La VICOMTESSE.

Commandeur, ne soyez pas long-tems.

Le COMMANDEUR.

Non, non. *Elle sort.*

---

S C E N E X V.

La MARQUISE, Le BARON.

Le COMMAMDEUR.

Le BARON.

**E**H bien, Commandeur, tu me parois le mieux du monde avec la Vicomtesse.

Le COMMANDEUR.

Oui, vous m'avez embarqué là, dans la plus sotte aventure!

La MARQUISE.

Comment, qu'est-ce que c'est donc?

Le COMMANDEUR.

Cette folle-là, est persuadée de tout ce que

je lui ai dit , & elle prétend qu'elle m'a sacrifié  
le Duc , qui de dépit vient de partir.

**La MARQUISE.**

Le Duc est parti ?

**Le COMMANDEUR.**

Oui , vraiment.

**Le BARON.**

Quoi , sans combattre , te voilà maître du  
champ de bataille ? Je te fais compliment.

**La MARQUISE.**

C'est une chose unique , excellente !

**Le COMMANDEUR.**

Oui , riez , riez ; son bonheur ne fera pas  
long.

**La MARQUISE.**

Comment ?

**Le COMMANDEUR.**

J'espérois qu'il n'y auroit plus de Comédie ;  
qu'elle partiroit tout de suite , & que j'en serois  
débarrassé.

**Le BARON.**

Eh bien ?

**Le COMMANDEUR.**

Elle est allée chercher le Chevalier , pour lui  
proposer le Rôle du Duc.

**La MARQUISE.**

Elle a raison.

Le COMMANDEUR.

Oui ; mais quand tout cela sera arrangé , je ferai parti ; car je vais m'en-aller dans l'instant , sans lui rien dire.

Le BARON.

Elle fera furieuse.

Le COMMANDEUR.

Je m'en moque. *Il s'en-va.*

La MARQUISE.

Un moment , Commandeur.

Le COMMANDEUR.

Adieu , adieu.

---

---

S C E N E X V I.

Mad. De MONTBOURSY , Le COMTE ,  
Le CHEVALIER , La MARQUISE ,  
Le BARON.

Le CHEVALIER.

**M**ADAME , si vous vouliez toujours m'apprendre . . .

Mad. De MONTBOURSY.

Non , non , il faut attendre mes nièces , je viens de les envoyer chercher , Ah , Madame

la Marquise, Monsieur le Baron, je serai bien aise que vous soyez témoin de toute ma satisfaction.

La MARQUISE.

Dites promptement, vous devez être sure que je la partagerai bien vivement.

Mad. De MONTBOURSY.

J'aurois fait, une fois en ma vie, le bonheur de quatre personnes & le mien propre!

La MARQUISE.

Je devine.

Mad. De MONTBOURSY.

Ah, voilà mes nièces.

---

S C E N E X V I I.

Mlle de CLOSIÈRE, Mlle De SOURLIS,  
Mad. De MONTBOURSY, Le COMTE,  
La MARQUISE, Le CHEVALIER,  
Le BARON.

Mad. De MONTBOURSY.

**A**PPROCHEZ, Mesdemoiselles; vous étudiez vos Rôles, & si vous songez à me plaire, moi, je songe à vous en récompenser.

Siv

Mlle De SOURLIS.

Si nous réussissons à vous plaire , ma tante ;  
que nous faut il de plus ?

Mad. De MONTBOURSY.

Ce que j'ai fait & que vous allez apprendre.  
Monsieur le Chevalier , je viens de recevoir une  
lettre de Madame votre mere à qui j'avois  
écrit , & elle me mande qu'elle desire ardem-  
ment que vous formiez un établissement.

Le CHEVALIER.

Moi , Madame ?

Mad. De MONTBOURSY.

Oui ; & comme elle pense assez bien de mes  
nièces , pour souhaiter que l'une d'elles puisse  
vous engager , elle me fait là-dessus des propo-  
sitions qui me charment.

Le CHEVALIER.

Elle m'a deviné , Madame.

Mad. De MONTBOURSY.

Je lui réponds , que vous êtes ici deux amans  
intimement liés par l'amitié ; que le Comte ,  
qui a voulu vous servir , a fait une Piece , où  
vous avez tous deux , vis-à-vis de mes nièces ,  
des Rôles qui peignent très-bien vos sentimens ;  
& que puisque Madame votre mere approuve

votre choix , ce sera Mademoiselle de Closiere , qui sera sa belle-fille , & que je ferois charmée que le Comte devînt aussi mon neveu. Messieurs , n'est-ce pas-là ce que tous deux , vous desiriez ? car je ne consulte point mes nièces.

**Le COMTE.**

Madame , nous sommes pénétrés de reconnaissance ; mais sans leur aveu cependant vous n'avez rien fait.

**Mad. De MONTBOURSY.**

Quoi , vous n'êtes pas plus avancés que cela ?

**Le CHEVALIER.**

Non , Madame. Ces Demoiselles ont changé de Rôles ; voilà tout ce que nous sçavons ; elles connoissent nos sentimens , & vous seule pouvez les déterminer à nous en apprendre davantage.

**Mad. De MONTBOURSY.**

Je vais toujours envoyer ma lettre.

**Mlle De CLOSIERE.**

Ah ! ma tante ! . . .

**Mad. De MONTBOURSY.**

Eh bien , expliquez-vous ?

**Mlle De CLOSIERE.**

C'est le nom de ma sœur , qu'il faut mettre à la place du mien.

Mad. De MONTBOURSY.

N'est-ce pas elle qui fait Rosalie ?

Mlle De CLOSIÈRE.

Non, c'est moi.

Mad. De MONTBOURSY.

Ah oui, vous avez changé de Rôles, je comprends; mais y consent-elle? *A Mademoiselle de Sourlis.* Eh bien, ma nièce?

Mlle De SOURLIS.

Ma tante, vous devinez toujours si bien.

Mad. De MONTBOURSY.

Oui, parce que je m'étois trompée.

Le CHEVALIER.

Ah! Mademoiselle, quel bonheur est le mien!

Mad. De MONTBOURSY.

Pour Mademoiselle de Closière, je ne lui demande rien, elle est embarrassée; c'est répondre.

Mlle De CLOSIÈRE.

Ma tante, vous ne voulez jamais que ce que nous desirons, comment voudrois-je vous contrarier.

Mad. De MONTBOURSY.

C'est très-bien dit. Monsieur le Comte, vous ne me contrarirez pas non plus, je pense?

Le COMTE.

Ah ! Madame , j'ai peine à concevoir l'excès de mon bonheur.

La MARQUISE.

Vous aviez raison , Madame , on ne peut former des nœuds plus agréables.

Mad. De MONTBOURSY.

Vous sçaviez quels étoient mes desirs.

Le BARON.

Mon cher Comte , je suis charmé , pour vous & le Chevalier , que vous ayez tous deux si bien réussi ; parce que vous le méritez réellement.

La MARQUISE.

Voici la Vicomtesse.

---

---

S C E N E XVIII.

La VICOMTESSE , Mad. De MONTBOURSY , La MARQUISE , Le CHEVALIER , Mlle De CLOSIERE , Mlle De SOURLIS , Le COMTE , Le BARON.

La VICOMTESSE.

**J**E ne m'étonne plus , si je ne trouvois personne nulle-part , vous voilà tous rassemblés.

Mad. De MONTBOURSY.

Eh bien, Madame, votre Spectacle n'aura donc pas lieu, voilà le Duc parti.

La VICOMTESSE.

Pardonnez-moi, je me flatte que Monsieur le Chevalier, voudra bien prendre son Rôle.

Le BARON.

Et celui du Commandeur, qui est parti aussi?

La VICOMTESSE.

Le Commandeur est parti?

La MARQUISE.

Il vient de nous dire adieu.

La VICOMTESSE, *à part.*

Le Montre!

Le BARON, *à la Marquise.*

Elle est furieuse.

La VICOMTESSE.

En ce cas, Madame, vous n'avez plus besoin de moi, & j'ai à Paris une affaire de la plus grande conséquence.

Mad. De MONTBOURSY.

Vous ne soupez pas avec nous?

La VICOMTESSE, *s'en-allant.*

Je ne le puis pas, j'en suis désespérée, & je pars dans la minute.

SCÈNE DERNIÈRE.

Mad. De MONTBOURSY, La MAR-  
QUISE, Mlle De CLOSIÈRE, Mlle  
De SOURLIS, Le BARON, Le CHE-  
VALIER, Le COMTE.

Le BARON.

COMTE, elle vous fourniroit un beau sujet  
de Comédie, si vous vouliez

Mad. De MONTBOURSY.

Non, non, ne pensons plus à ces gens-là;  
puisque nous en sommes défaits.

Le COMTE.

Vous avez raison, Madame, il faut des  
amis & non pas des connoissances, & dans le  
monde on ne trouve que les derniers.

La MARQUISE.

Il est un peu sévère le Comte; mais il a  
raison; il faut des liens plus forts pour être heu-  
reux.

Le BARON.

J'en suis convaincu par tout ce que je vois  
ici. Il me vient une idée, Marquise.

La MARQUISE.

Je la devine, elle paroîtra bien ridicule; mais

que nous fera l'opinion des gens du monde , si nous pouvons être heureux sans eux. Tenez , je vous épouse. N'est-ce pas-là ce que vous vouliez dire ?

Le BARON.

Oui , & je suis enchanté que vous m'ayez deviné. *Aux autres Acteurs.* Ma foi , il n'appartenoit qu'à vous de nous convertir.

Mad. De MONTBOURSY.

Tant-mieux , voilà ma Troupe assurée.

Le COMTE.

Et pour toute la vie ; nous la passerons à vous aimer , & à nous occuper sans cesse de vous plaire.

*Fin des Acteurs de Société.*

LES  
BONNES AMIES.  
*COMÉDIE EN UN ACTE.*

---

**PERSONNAGES.**

Mad. De SANIERE. }  
Mad. D'URTEIL. } *Veuves.*  
Mad. De La RONCE.  
M. De La SOURDIERE.  
M. De VIRMONT.  
DUBOIS. *Laquais.*

*La Scène est chez Mesdames De Saniere &  
d'Urteil.*



LES  
BONNES AMIES.  
COMÉDIE EN UN ACTE.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

M. De VIRMONT, DUBOIS.

DUBOIS.

**M**ON SIEUR, ces Dames vous prient de vouloir bien attendre ici, elles vont y passer dans le moment.

M. De VIRMONT.

Elles sont en affaires ?

DUBOIS.

Non, Monsieur, elles sont à leurs toilettes.

M. De VIRMONT.

Eh bien, on ne peut pas les y voir ?

*I. Vol.*

T

DUBOIS.

Non, Monsieur, pas dans le moment.

M. De VIRMONT.

En ce cas-là, je reviendrai.

DUBOIS.

Ah, Monsieur, vous me ferez gronder.

M. De VIRMONT.

Oui, gronder, je crois qu'elles grondent beaucoup; elles sont toutes deux de la plus grande douceur. N'est-il pas vrai?

DUBOIS.

Oui... Monsieur..., Mais ne vous en-allez pas.

M. De VIRMONT.

Voici La Sourdiere, c'est bon, nous causerons ensemble; dis-leur de ne se pas presser.

DUBOIS.

C'est bon, Monsieur. *Il sort.*



## SCENE II.

M. De La SOURDIERE , M. De  
VIRMONT.

M. De VIRMONT.

AH , bon jour , La Sourdiere.

M. De La SOURDIERE.

Qu'est-ce que tu fais ici de si bonne heure ;  
Virmont ? tu as l'air d'un amant , dont les affaires  
font arrangées , je dis , tout au mieux.

M. De VIRMONT.

Ah oui , j'ai tout-à-fait cet air-là , n'est-ce  
pas ? Mais toi ?

M. De La SOURDIERE.

J'ai dîné ici-près , chez de vieux parens qui  
se sont endormis , & je viens attendre mon  
carrosse chez ces Dames.

M. De VIRMONT.

Moi , j'y viens voir Madame de Saniere &  
Madame d'Urteil , que je trouve charmantes.

M. De La SOURDIERE.

Charmantes ! Tu aimes les veuves , à ce que  
je vois.

M. De VIRMONT.

Pourquoi se récrier ?

Tij

M. De La SOURDIERE.

Charmantes, c'est un peu fort ! Elles ont pu être bien.

M. De VIRMONT.

Elles ont pu ; quel âge leur crois-tu donc ?

M. De La SOURDIERE.

Mais, de vingt-huit à trente, & c'est ce qu'on appelle passées.

M. De VIRMONT.

Passées à trente ans ? D'ailleurs je ne crois pas qu'elles les ayent.

M. De La SOURDIERE.

Ma foi, qu'elles les ayent ou non, cela m'est fort égal.

M. De VIRMONT.

Je le crois ; mais je soutiens moi, qu'à trente ans, une femme est très bien.

M. De La SOURDIERE.

C'est selon les goûts.

M. De VIRMONT.

J'en connois même qui en ont davantage ; & que j'aimerois mieux que celles qui n'en ont que vingt-deux.

M. De La SOURDIERE.

Il ne faut pas te fâcher pour cela. Je ne suis

pas obligé d'aimer celles-ci ; qu'elles soient comme elles voudront , cela ne me fait rien du tout.

M. De VIRMONT.

Oui ; mais cela leur fait à elles. Pourquoi les décrier ?

M. De La SOURDIÈRE.

Les décrier ? Est-ce que je les décrie ? On voit ce qu'elles font pour la figure , du reste je n'en dis rien.

M. De VIRMONT.

Je crois qu'il n'y a que du bien à en dire ; cette liaison intime , où elles vivent depuis quatre ans , fait leur éloge , & m'enchanté.

M. De La SOURDIÈRE.

Cette liaison ! .. est le fruit de la nécessité. Deux veuves peu riches , qui n' veulent pas se mettre dans un Couvent , & qui s'unissent pour rester dans le monde ; ce n'est pas là une grande merveille , & je n'en suis pas la dupe.

M. De VIRMONT.

Tu ne les connois pas , je t'assure.

M. De La SOURDIÈRE.

Quel intérêt te fait prendre leur défense , avec tant de vivacité ?

M. De VIRMONT.

Tiens , asseyons-nous & je te le dirai.

M. De La SOURDIERE.

Allons , voyons. *Ils s'affeyent.* Cela me paroît curieux.

M. De VIRMONT.

Si tu plaisantes toujours. . . .

M. De La SOURDIERE.

Eh bien , je ne plaisante point.

M. De VIRMONT.

Ecoute moi : J'ai vécu jusqu'à présent dans la dissipation , je suis las de courir sans cesse. Je suis riche , je puis avoir une bonne maison ; mais une maison , n'existe point sans une femme , & je veux me marier.

M. De La SOURDIERE.

C'est fort sensé.

M. De VIRMONT.

Tu ris toujours.

M. De La SOURDIERE.

Non , je ne ris point.

M. De VIRMONT.

Je ne veux pas faire comme les gens de mon âge , qui épousent des filles de dix-sept ans.

M. De La SOURDIERE.

Ah ! par exemple , tu as tort , si tu veux avoir une maison vivante.

M. De VIRMONT.

Dis bruyante , plutôt. J'aurois chez moi un

essain de jeunes gens , qui me regarderoient comme un Précepteur , ou qui voudroient me persifler ; ma femme rougiroit des soins que j'exigerois , & tout l'entraîneroit hors de chez elle ; alors , fans être plaint , je souffrirois de tous ses ridicules. Cela ne feroit-il pas un mariage fort agréable ?

**M. De La SOURDIÈRE.**

Mais fort agréable. Le mariage peut-il l'être quelquefois ?

**M. De VIRMONT.**

Où , quand on ne veut trouver dans sa femme , qu'un bon esprit , l'art agréable de réunir la meilleure compagnie , & l'espoir d'avoir une amie ; qui partage tous les événemens de votre vie , une figure aimable , & un bon ton avec cela ; voilà la femme que je veux trouver.

**M. De La SOURDIÈRE.**

C'est une femme faite que tu veux ?

**M. De VIRMONT.**

Mais , comme ces Dames.

**M. De La SOURDIÈRE.**

Et cette femme faite , n'aura-t-elle pas été comme la jeune femme dont nous parlions tout-à-l'heure ?

**M. De VIRMONT.**

Elle ne le sera plus du moins.

M. De La SOURDIERE.

Elle en aura plus d'art pour cacher les menées.

M. De VIRMONT.

Cela ne me fera rien , dès que je ne le sçaurai pas.

M. De La SOURDIERE.

Mais tout le monde le sçaura. Tu l'épouse-  
ras ayant un amant , ou elle en aura un bientôt  
après.

M. De VIRMONT.

Il me semble au contraire , que supposé  
qu'elle en ait eu , elle n'en aura plus dès ce  
moment-là.

M. De La SOURDIERE.

Ah , j'ai tort , oui , tu feras une exception  
à l'usage.

M. De VIRMONT.

A l'usage ?

M. De La SOURDIERE.

Oui à l'usage. Et qui fera cet amant ? Peut-  
être moi , ou un autre de tes amis. N'as-tu pas  
fait de même ? Quand une femme a envie de  
vous , peut-on reculer ? Cela est-il honnête ,  
sur-tout si vous n'avez point d'engagemens ?  
car elle le sçaura.

M. De VIRMONT.

Si elle étoit laide , il feroit bien honnête de la refuser.

M. De La SOURDIERE.

Pas trop ; mais elle trouveroit des gens polis.

M. De VIRMONT.

Qu'est-ce que tout cela fait ?

M. De La SOURDIERE.

Cela fait , qu'on n'est plus le maître chez soi.

M. De VIRMONT.

Comment cela ?

M. De La SOURDIERE.

Votre femme , n'y voit que son amant. Il y vient dès trois heures , il y soupe tous les soirs , il sort le dernier , revient le matin en bottes ; elle ne voit que lui , ne pense qu'à lui , & il faut que vous le trouviez bon. Pour lors vous recevez mille caresses fausses , & vous êtes un homme charmant.

M. De VIRMONT.

Fausses ou vraies , que m'importe , si je les trouve bonnes ? cela vaut mieux que de l'humeur.

M. De La SOURDIERE.

Ces caresses faites aux maris en ma présence ,

m'ont fait quitter trois femmes , à cause de cette fauffeté-là. Quant à l'humeur , en feras-tu quitte avec les meilleurs procédés ? Quand l'amant ne viendra point ; quand il soupera ailleurs , quand il se refroidira , quand il l'aura abandonnée enfin. De-là les migraines , les maux de nerfs....

M. De VIRMONT.

Ah , que diable , je suis bien bon de t'écouter. Si on ne passoit pas sur toutes ces miseres-là , on ne se marieroit jamais , en faisant de pareilles réflexions.

M. De La SOURDIERE.

Ah oui , j'ai toujours entendu dire que quand on vouloit faire une folie , il ne falloit rien examiner.

M. De VIRMONT.

Folie , si tu veux ; mais avec Madame de Saniere , ou Madame d'Urteil , ce n'en scauroit être une ; d'ailleurs c'est la raison qui me guide , & non pas l'amour.

M. De La SOURDIERE.

Et quand feras-tu décidé ?

M. De VIRMONT.

Aujourd'hui , dès ce moment : celle qui voudra de moi , fera celle que je prendrai , & je veux que l'une d'elles me conseille son amie.

M. De La SOURDIÈRE.

Voilà ce qui n'arrivera pas. Les femmes, même celles qui s'aiment le plus, sont trop jalouses l'une de l'autre, pour cela.

M. De VIRMONT.

Toujours mal penser des femmes ! C'est un ridicule que tu te donnes dans le monde, je t'en avertis. Mais celles-ci ne sont pas dans le cas de la jalousie.

M. De La SOURDIÈRE,

Comme les autres. Elles s'aiment à la folie, n'est-ce pas ?

M. De VIRMONT.

Affurément.

M. De La SOURDIÈRE.

Elles sont accoutumées à mille petits soins charmans ?

M. De VIRMONT.

J'en suis persuadé.

M. De La SOURDIÈRE.

Elles ont peu de fortune, elles seront très-reconnoissantes ?

M. De VIRMONT.

Cela doit être.

M. De La SOURDIÈRE.

Rien de tout cela, mon ami, ne t'attend à

rien , si tu ne veux pas avoir de regrets. Adieu.  
Je voudrais pourtant te revoir ce soir.

M. De VIRMONT.

Allons souper à Bercy.

M. De La SOURDIERE.

Je le veux bien. Je viendrai te reprendre dans une heure, si tu veux; parce que nous arriverons de jour, & nous nous promènerons.

M. De VIRMONT, *ironiquement.*

Mais cela n'aura-t-il pas mauvais air, d'arriver de jour pour souper ?

M. De La SOURDIERE.

Ah, tu te moques de moi? Je te le rendrai.

M. De VIRMONT.

Allons, allons, va-t'en, & reviens.

---

### SCÈNE III.

Mad. De SANIERE, Mad. D'URTEIL ;

M. De VIRMONT.

Mad. De SANIERE.

**M**ONSIEUR de Virmont, vous nous trouverez bien malhonnêtes, de vous avoir fait attendre comme cela.

M. De VIRMONT.

Point du tout, Mesdames, si je croyois que vous pussiez vous gêner avec moi, cette idée me banniroit de chez vous pour toujours.

Mad. D'URTEIL.

Vous aviez Monsieur de la Sourdiere?

Mad. De SANIERE.

C'est ce qui nous a fait moins presser, & puis, si vous voulez que je vous dise, la Reine & moi, nous étions dans un attendrissement qui vous auroit paru trop ridicule.

Mad. D'URTEIL.

Oui, nous lisions un Roman....

M. De VIRMONT.

Un Roman? Bien loin de me paroître ridicule, je vous en estime davantage; j'aime beaucoup les femmes qui aiment les Romans; cela prouve qu'elles ont l'ame tendre, délicate, & capable de bien aimer.

Mad. De SANIERE, à *Madame d'Urteil*.

Ce que dit là, Monsieur de Virmont, est très-vrai au moins, mon cœur.

Mad. D'URTEIL.

Je le sçais bien, ma Reine; aussi quand on me dit, que les Romans sont toujours la même chose, qu'ils sont ennuyeux; je regarde ceux

qui me disent cela , très-sérieusement , & à bien examiner , je ne vois pas qu'on doive souhaiter de les avoir pour amis.

M. De VIRMONT.

Je ne suis pas étonné que vous ayez toutes deux , le même goût pour les Romans.

Mad. De SANIERE.

Nous l'avons pour tout , de même.

Mad. D'URTEIL.

Et comment n'aurois-je les goûts de la Reine?

Mad. De SANIERE.

Ah, mon cœur, ce sont les vôtres qui me déterminent toujours , vous le sçavez bien.

M. De VIRMONT.

En vérité je regarde votre liaison , comme la chose du monde la plus respectable.

Mad. D'URTEIL.

Il est vrai qu'on ne voit gueres deux femmes , aussi intimement unies que nous le sommes.

Mad. De SANIERE.

Qui comme nous , ne forment qu'une ame.

M. De VIRMONT.

Voilà le vrai bonheur.

Mad. D'URTEIL.

Il n'y en a pas de plus grand , que celui qui naît d'une entiere confiance.

M. De VIRMONT.

C'est un bonheur que j'ai toujours envié.

Mad. D'URTEIL.

Il me semble , ma Reine , que nous ne nous louons pas mal.

M. De VIRMONT.

Vous dites la vérité ; ce n'est pas se louer.

Mad. De SANIERE.

J'ai envie , pour interrompre cela , d'aller finir ma lettre , & je viendrai vous revoir , Monsieur de Virmont.

Mad. D'URTEIL.

C'est très-bien arrangé , ma Reine , parce qu'après cela , j'ai quelque chose à faire , & j'attendrai que vous foyez revenue.

Mad De SANIERE.

Eh bien , mon cœur , cela fera très - bien.  
*Elle la baise au front & s'en-va.*



## SCENE IV.

Mad. D'URTEIL, M. De VIRMONT.

M. De VIRMONT.

**C'**EST une femme charmante, Madame de Saniere.

Mad. D'URTEIL.

Oh, vous ne la connoissez pas comme moi.

M. De VIRMONT.

Je voudrois bien la connoître davantage.

Mad. D'URTEIL.

Il ne tiendrait qu'à vous; mais il faudroit aimer un peu la retraite, & quand on est aussi répandu que vous l'êtes, cela est bien difficile.

M. De VIRMONT.

Pas tant que vous le croyez. Dans le grand monde, on tient à bien peu de chose; vous n'y manquez jamais essentiellement; parce que vous êtes remplacé d'un moment à l'autre.

Mad. D'URTEIL.

Il y a des gens qu'on ne remplace jamais.

M. De VIRMONT.

Pardonnez moi; un homme qui n'a que le plat mérite de jouer tant que l'on veut, est très-fêté,

fété , recherché ; on ne fait rien sans lui , il n'y a point de souper dont il ne soit , & à peine pense-t-on à l'homme qui a le plus de mérite , qu'une affaire éloigne de Paris pour quelque tems.

Mad. D'URTEIL.

Il est vrai que l'absence est une cruelle épreuve à faire.

M. De VIRMONT.

Je vous en répons ; on y perd toujours quelque chose. Ne croyez donc pas que je tienne si fort au monde en général , que je ne distingue pas les personnes avec qui il seroit doux de vivre plus particulièrement.

Mad. D'URTEIL.

Je suis moins étonnée avec vous de cette façon de penser , que je ne le serois avec tout autre.

M. De VIRMONT.

Il vient un tems , où l'on pense plus sensément , où l'on distingue mieux les objets ; parce qu'on les examine davantage ; & j'en reviens toujours à cette union intime , de vous & de Madame de Saniere ; il faut un vrai mérite de part & d'autre , pour qu'elle se soutienne.

Mad. D'URTEIL.

Il est vrai qu'il y a peu de femmes, comme Madame de Saniere.

M. De VIRMONT.

C'est là ce qui me paroît, & comme vous l'aimez réellement, je puis vous parler avec confiance.

Mad. D'URTEIL.

Voyons ?

M. De VIRMONT.

Je suis bien-aïse de vous dire premièrement, que ce n'est point l'amour qui me la fait voir comme je la vois; il n'y a point d'aveuglement.

Mad. D'URTEIL.

Il ne peut pas y en avoir en la trouvant très-bien.

M. De VIRMONT.

Voilà ce que je pense. Las d'errer continuellement, je veux me marier; ce n'est point une femme que je veux; c'est une compagne aimable, une amie; en un mot, qui me soit nécessaire à tous les instans de ma vie, & je ne peux trouver cela qu'ici. Il y a longtemps que je vous observe, & je crois d'ailleurs que vous avez toutes les deux une sorte d'amitié pour moi, sur laquelle je peux compter;

parce qu'il est dans votre caractère d'être sensibles & délicates.

Mad. D'URTEIL.

Surement nous faisons très-grand cas de vous toutes les deux, je dis on ne peut pas davantage, & je trouve votre projet fort sensé.

M. De VIRMONT.

Je suis bien-aîsé que vous l'approuviez; mais je voudrois encore plus; parlez-moi naturellement; croyez-vous que Madame de Saniere, pourroit trouver que je lui convinsse?

Mad. D'URTEIL.

Elle seroit de bien mauvais goût, si cela n'étoit pas.

M. De VIRMONT.

Mais, qu'en croyez-vous?

Mad. D'URTEIL.

Ce n'est pas une chose facile à pénétrer.

M. De VIRMONT.

Quoi, ne lisez-vous pas dans son ame, comme dans la vôtre?

Mad. D'URTEIL.

Moi?

M. De VIRMONT.

Mais sans doute.

Mad. D'URTEIL.

Je vois que vous êtes dans l'erreur, ainsi

que tout le monde. Quand j'entends louer le bonheur que nous avons de vivre ensemble, je suis souvent prête à répandre des larmes.

M. De VIRMONT.

Comment, vous m'étonnez !

Mad. D'URTEIL.

Je suis la victime de mon peu de fortune ! Madame de Saniere, est bien loin de m'aimer ; elle aime à dominer, & voilà tout ; je suis sans cesse obligée de lui céder, elle m'a entièrement subjuguée, & si l'on nous voit toujours ensemble dans le monde, dans le particulier, nous nous en délassons bien ; il n'y a eu absolument que ce moyen-là de ne pas nous séparer tout-à-fait.

M. De VIRMONT.

Quoi, vous n'êtes pas les deux plus intimes amies, que l'on puisse rencontrer ?

Mad. D'URTEIL.

Non, Monsieur ; c'est une contrariété perpétuelle, une humeur que rien n'égale ; elle est jalouse de tout, elle croit seule avoir le droit de plaire, & si elle n'étoit intimement convaincue qu'elle n'aura qu'à paroître. Pour détruire la bonne opinion que vous pourriez avoir de moi ; elle ne m'auroit pas laissée seule

avec vous. Les moindres soins, les moindres préférences qu'on peut me donner devant elle, l'affectent & lui donnent une humeur que rien ne peut détruire, quand nous sommes seules.

M. De VIRMONT.

Vous m'affligez réellement.

Mad. D'URTEIL.

Voyez comme elle est impérieuse, remarquez avec quel art elle veut dominer par-tout, & comme elle parvient à ne jamais faire faire que ce qu'elle veut.

M. De VIRMONT.

Il est vrai que quelquefois...

Mad. D'URTEIL.

Oh, mais toujours. Je ne sçais pas ce qu'elle feroit vis-à-vis d'un mari; mais il faudroit qu'il prît un furieux empire sur elle pour la changer. Peut-être que l'amour pourroit...

M. De VIRMONT.

Mais je ne sçaurois me flatter de lui en inspirer à ce point-là. A-t-elle aimé jamais?

Mad. D'URTEIL.

Si elle a aimé? à plaire, à tyranniser.

M. De VIRMONT.

Comment avec cet air doux & tant de beauté.....

Mad. D'URTEIL.

Tant de beauté ! si vous voulez. D'abord , elle n'est point blanche.

M. De VIRMONT.

Point blanche ?

Mad. D'URTEIL.

Non.

M. De VIRMONT.

Mais il me semble pourtant . . .

Mad. D'URTEIL.

N'avez-vous pas remarqué qu'elle a souvent le tour des yeux noir ?

M. De VIRMONT.

Peut-être.

Mad. D'URTEIL.

Les hommes ne voyent rien ; c'est qu'elle se fert de la patte de lièvre.

M. De VIRMONT.

Quoi réellement ?

Mad. D'URTEIL.

Oui ; avec tout son esprit , elle n'a pas le courage de se montrer comme elle est , comme font bien de femmes que je connois , & qui sont faites pour avoir plus de prétentions qu'elle. Par exemple , à qui croyez-vous qu'elle trouve de l'esprit ?

M. De VIRMONT.

Je ne sçais pas ; mais il paroît que tout le monde lui plaît.

Mad. D'URTEIL.

Parce qu'elle veut plaire à tout le monde ; elle s'extasie toujours en public ; mais en particulier, elle ne fait cas que de ce qu'elle pense & de ce qu'elle dit.

M. De VIRMONT.

On ne connoît donc jamais bien les femmes !

Mad. D'URTEIL.

Je vous demande pardon ; nous les connoissons très-bien, nous. Après les avoir bien examinées.

M. De VIRMONT.

Quand vous vous êtes liée avec elle, vous ne-la connoissiez donc pas ?

Mad. D'URTEIL.

Que voulez-vous ? j'étois très-jeune, beaucoup plus qu'elle ; elle étoit très-fêtée, j'ai voulu l'imiter, pour avoir la même avantage, & je suis tombée dans tous les pièges qu'elle m'a tendus. Quand je vous dis tout cela, je crois parler à un honnête homme, à mon ami, à quelqu'un que je serois fâchée qui fût malheureux, après m'avoir consultée.

M. De VIRMONT.

Je fens que je vous en aurai toute ma vie , la plus grande obligation.

Mad. D'URTEIL.

Il y a des personnes comme cela , pour qui on ne sçauroit avoir de secrets , qui vous intéressent véritablement , sans autre dessein , que de vouloir qu'ils ne puissent pas se plaindre de nous. Paix , voici Madame de Saniere , examinez-la , & si je me trompe , vous serez toujours à tems de l'épouser. Mais en amie , en vérité , je ne vous le conseille pas.

M. De VIRMONT.

Ah ! c'est la Sourdiere.

Mad. D'URTEIL.

Je m'en - vais vous envoyer Madame de Saniere.



## SCÈNE V.

M. De La SOURDIÈRE, M. De VIR-  
MONT.

M. De La SOURDIÈRE.

**E**H bien, où en es-tu ? Madame d'Urteil ;  
sort d'avec toi, est-ce elle que tu épouses ?

M. De VIRMONT.

Elle ? Je te réponds bien que non ; c'est le  
plus méchant esprit ! Si tu sçavois tout ce  
qu'elle m'a dit de Madame de Saniere....

M. De La SOURDIÈRE.

Tout ce que Madame de Saniere, te dira  
peut-être d'elle.

M. De VIRMONT.

Madame de Saniere ? Oh, je suis bien sûr  
qu'elle pense trop bien pour cela, & je me dé-  
terminerois presque en sa faveur, en voyant  
combien elle est à plaindre, d'être trahie ainsi,  
par une femme qu'elle croit son amie.

M. De La SOURDIÈRE.

Et que sçais-tu ce qu'elle est elle-même ? Tu  
les croyois toutes deux des femmes charman-  
tes, sensibles ! Te voilà détrompé sur le compte

de Madame d'Urteil ; pourquoi veux-tu croire que son amie vaut mieux qu'elle ?

M. De VIRMONT.

Parce qu'elle a une noblesse d'ame , un défintéressement , dont l'autre est sûrement incapable ; il ne faut que la voir pour en juger.

M. De La SOURDIERE.

Je crains , avec cette prévention , que tu ne fies la dupe de ton jugement ; que t'en coutera-t-il de tenter la même épreuve ?

M. De VIRMONT.

Il n'est pas nécessaire.

M. De La SOURDIERE.

Quand ce ne seroit que pour me prouver que tu ne te trompes pas.

M. De VIRMONT.

Je te dis que je croirois l'offenser , en en jugeant autrement.

M. De La SOURDIERE.

Voilà une belle délicatesse ! Tu n'en est pas amoureux je pense ?

M. De VIRMONT.

Non.

M. De La SOURDIERE.

Eh bien , je t'en prie , fais cette épreuve , par complaisance pour moi , tu ne t'en repentiras sûrement pas.

M. De VIRMONT.

Quelle idée!

M. De La SOURDIÈRE.

J'entends quelqu'un; c'est elle sans doute; je vais revenir; mais je veux avoir le plaisir de te voir désabusé. *Il sort.*

---

S C E N E V I.

Mad. De SANIÈRE, M. De VIRMONT.

Mad. De SANIÈRE.

C'EST bien honnête à vous, Monsieur de Virmont, de m'avoir attendue.

M. De VIRMONT.

Sûrement, je ne me serois pas en allé sans avoir l'honneur de vous voir, puisque vous m'aviez promis de revenir.

Mad. De SANIÈRE.

Je vous assure que j'ai trop de plaisir à être avec vous, pour n'avoir pas beaucoup de regret de vous avoir quitté.

M. De VIRMONT.

Je ne sçais pas pourquoi; mais je vous crois une ame sensible, & rien n'attache autant.

Mad. De SANIERE.

Voilà une façon de louer qui me plaît beaucoup , par exemple. Les hommes ordinairement croyent , que quand ils vous ont dit qu'ils vous trouvent jolies , vous leur avez beaucoup d'obligation ; il est vrai qu'il y a des femmes qui s'en contentent , & par exemple , Madame d'Urteil est comme cela.

M. De VIRMONT.

Je la croyois plus délicate.

Mad. De SANIERE.

Vous la connoissez bien.

M. De VIRMONT.

Mais ne l'aimez-vous pas réellement ?

Mad. De SANIERE.

Comment donc , je l'aime beaucoup ; mais parce que je l'aime , je n'en vois pas moins ses défauts ; il me semble même , que c'est comme il faut aimer les gens , pour leur être utile. Ce que je vous dis là , je lui dirois à elle-même.

M. De VIRMONT.

D'après l'intimité qui regne entre vous deux , j'en aurois pensé tout autrement.

Mad. De SANIERE.

Cela devrait être,

M. De VIRMONT.

Et sur cela , comme j'ai envie de prendre enfin un état ; c'est-à-dire , de me marier , j'aurois cru que vous auriez approuvé l'envie que j'avois de l'épouser.

Mad. De SANIERE.

Comment donc , mais sûrement je l'approuve fort , elle est mon amie , & je serois charmée de la voir heureuse ; car elle le feroit certainement avec vous.

M. De VIRMONT.

Autant que je le pourrois ; c'est mon projet.

Mad. De SANIERE.

Vous n'êtes point jaloux ?

M. De VIRMONT.

Comment jaloux ! Et pourquoi me demandez-vous cela ?

Mad. Le SANIERE.

Pour rien.

M. De VIRMONT.

Vous avez eu une intention en me faisant cette question ?

Mad. De SANIERE.

Cela m'est échappé ; mais je puis vous dire pourquoi , vous devez même vous en être aperçu.

M. De VIRMONT.

J'ignore, ce que vous voulez dire.

Mad. De SANIERE.

Je veux parler de la coquetterie de Madame d'Urteil, qui ne vous donneroit pas d'inquiétude ; parce que vous êtes trop sensé pour cela.

M. De VIRMONT.

Je serois fâché de tourmenter une femme que j'estimerois.

Mad De SANIERE.

Sans doute ; mais il faut estimer, & il est si rare de trouver une femme estimable ! Vous avez donc ignoré comme elle a vécu avec son mari ?

M. De VIRMONT.

Mais je n'en ai jamais entendu parler.

Mad De SANIERE.

J'étois comme vous, quand nous nous sommes liées. Elle avoit deux ans plus que moi ; les chagrins qu'elle avoit éprouvés de la part des parens de son mari, qui n'en avoient pas été contens, & avec raison, à ce que j'ai appris depuis, me l'avoient rendue tout-à-fait intéressante ; & comme elle avoit besoin de rétablir sa réputation, elle m'a beaucoup recherchée ; je suis naturellement bonne, & quoiqu'elle

me parût avoir fort peu d'esprit , je me rendis facilement à l'empressement qu'elle me montra.

M. De VIRMONT.

Tout cela vous peint bien.

Mad. De SANIERE.

Je me suis repentie plusieurs fois de ma facilité, car elle n'a ni goût, ni jugement : & sans moi, elle se seroit livrée à des attachemens, qui lui auroient fait le plus grand tort dans le monde.

M. De VIRMONT.

Elle vous a donc les plus grandes obligations.

Mad. De SANIERE.

Point du tout, elle est toujours toute prête d'être ingrate.

M. De VIRMONT.

C'est grand dommage qu'avec une si jolie figure, elle ait tant de défauts.

Mad. De SANIERE.

Oui, elle paroît jolie de loin ; mais elle n'a point de traits, on ne sçait ce que c'est. Cependant ce que je vous dis là, ce ne sont pas absolument des défauts ; d'ailleurs chacun a les siens, plus ou moins ; & puis l'on se corrige tous les jours.

M. De VIRMONT.

Oui, quand on a de la douceur.

Mad. De SANIERE,

'Ah! c'est ce que je lui desirerois, par exemple. J'ai de la peine à tenir contre son opiniâtreté; car vous ne croiriez pas, qu'avec son petit esprit faux, elle veut toujours avoir raison; quelquefois cela m'excede à un point, que si je n'étois pas autant son amie que je la suis, je romprois avec elle pour la vie.

M. De VIRMONT.

Je vous plains beaucoup.

Mad. De SANIERE.

Avec un peu de philosophie, je supporte tout cela; je voulois avoir quelqu'un; avec qui pouvoir causer, ouvrir mon cœur, car c'est un besoin, vous en conviendrez.

M. De VIRMONT.

Sur-tout quand on a le cœur excellent comme vous l'avez, qu'on sçait aimer autant.

Mad. De SANIERE.

C'est un grand malheur, quand on ne rencontre que des ames seches sur-tout!

M. De VIRMONT.

Voilà ce que je croyois qu'on n'éprouvoit pas avec les femmes, & votre liaison m'avoit paru

paru si délicieuse! . . . Ces soins , ces égards mutuels où je vous voyois vivre toutes les deux , m'enchantoient.

Mad. De SANIERE.

Ils existent de ma part , & malgré tout ce que je vous dis là , en veillant continuellement sur soi-même , on trouve rarement deux femmes qui puissent se convenir autant.

M. De VIRMONT.

En apparence , & qui s'aiment moins.

Mad. De SANIERE.

Mais nous nous aimons prodigieusement , n'allez pas croire pour cela que notre amitié ait jamais diminué. Je ne crains pas d'avoir rien changé à vos desseins sur Madame d'Urteil , si je le pouvois imaginer , je ne me le pardonnerois de la vie , & pour vous le prouver , voulez-vous que je lui en parle ? Elle vient ; cependant à vous parler vrai à présent , je ne vous conseille pas de l'épouser , vous êtes fait pour trouver mieux.



S C E N E V I I.

Mad. D'URTEIL , Mad. De SANIERE,  
M. De VIRMONT.

Mad. D'URTEIL.

**E**H bien , ma Reine , me voilà enfin ! Jamais ,  
je crois , nous n'avons été aussi long - tems  
séparées l'une de l'autre.

Mad. De SANIERE.

Il est vrai mon cœur ; c'est affreux ! Heu-  
reusement que le reste de la journée , nous ne  
nous quitterons plus. Que faites-vous aujour-  
d'hui , Monsieur de Virmont ?

M. De VIRMONT.

Je vais avec la Sourdiere , à Bercy.

Mad. De SANIERE.

Qu'est-il donc devenu ?

Mad. D'URTEIL.

A propos , on nous a dit qu'il étoit ici  
tantôt.

M. De VIRMONT.

Il est vrai. Il va venir me reprendre.

Mad. De SANIERE.

C'est un homme charmant !

Mad. D'URTEIL.

Vous dites bien , Reine.

Mad. De SANIERE.

Cela est-il étonnant , mon cœur ; c'est l'ami  
de Monsieur de Virmont , & il choisit bien  
pour aimer.

M. De VIRMONT.

Le voilà , la Sourdiere.

---

### S C E N E V I I I .

Mad. De SANIERE , Mad. D'URTEIL ;  
M. De La SOURDIERE , M. De VIR-  
MONT.

M. De La SOURDIERE.

**E**NFIN , Mesdames , je vous trouve ! Voilà  
la troisième fois que je viens ici d'aujourd'hui.

Mad. De SANIERE.

Oui , & pour nous enlever Monsieur de  
Virmont , encore.

M. De La SOURDIERE.

Comment , il vous l'a dit ?

Mad. D'URTEIL.

Il n'y a pas là de quoi faire un mystere

M. De La SOURDIERE.

Je n'en sçais rien moi ; il m'a confié qu'il vouloit épouser l'une de vous deux , je lui ai dit , que vous ne lui conviendriez pas. . . . Qu'il sçauroit vous convenir. . . .

M. De VIRMONT , *bas à Monsieur de la Sourdiere.*

Paix donc.

Mad. De SANIERE.

Qu'est-ce que vous dites donc là , Monsieur de la Sourdiere ?

M. De La SOURDIERE.

Il ne veut pas que je parle. . . . Tenez , il me fait signe.

M. De VIRMONT , *bas.*

La peste soit de l'étourdi. *Haut.* Ces Dames veulent dire , que tu me menes souper à Bercy.

M. De La SOURDIERE.

Ah ! c'est autre chose , je me suis trompé ; prenez que je n'aie rien dit. Cependant puisque j'ai parlé , je ne vois pas pourquoi , je n'en sçaurois pas davantage.

M. De VIRMONT.

Allons , allons ; nous retenons ces Dames qui veulent peut-être sortir.

M. De La SOURDIÈRE.

Il ne faut pas tant de tems pour dire un mot ;  
parle toi ?

Mad. D'URTEIL.

Oui , pour le contenter.

Mad. De SANIÈRE.

Dites donc ?

M. De VIRMONT.

Eh bien . Mesdames , puisque vous le voulez , je suivrai le conseil que vous m'avez donné  
toutes les deux.

M. De La SOURDIÈRE.

Quel conseil ? Cela ne m'apprend rien.

M. De VIRMONT.

Oh , tu le sçauras ; ces Dames sçavent bien  
ce que je veux dire.

M. De La SOURDIÈRE.

Mais te maries-tu enfin ?

M. De VIRMONT.

Non , te dis-je ; es-tu content ?

M. De La SOURDIÈRE.

Très-fort , voilà ce que je voulois ; je vais te  
rendre à la société , & toujours le même. Mes-  
dames , ne foyez pas malgré cela , fâchées contre  
moi ; car je vous assure que si quelqu'un a dé-

truit la bonne opinion que Virmont, avoit de vous , ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre ; c'est à vous-même. *Ils s'en-vont tous les deux.*

---

---

S C E N E I X.

Mad. De SANIERE , Mad. D'URTEIL.

Mad. De SANIERE , *sèchement.*

C E petit la Sourdiere , est bien plat ! Sçavez-vous ce qu'il veut dire , Madame ?

Mad. D'URTEIL,

Je l'ignore , & je ne trouve pas que Monsieur de Virmont, vaille mieux que lui.

Mad. De SANIERE.

Il avoit pourtant envie de vous épouser , du moins il me l'a dit.

Mad. D'URTEIL.

Il a bien fait de ne m'en rien dire ; aussi ne m'a-t-il parlé que de vous.

Mad. De SANIERE.

Quel est donc le conseil que vous lui avez donné ?

Mad. D'URTEIL.

Je crois que c'est celui de la Sourdiere , qu'il ne vous convenoit pas.

Mad. De SANIERE.

Parce qu'apparemment vous croyiez par là , qu'il vous prieroit de l'épouser ; car vous avez vos petites idées quelquefois.

Mad. D'URTEIL.

Les vôtres peuvent être plus étendues, Madame ; mais dans cette occasion-ci , je crois qu'elles ne passoient pas les miennes.

Mad. De SANIERE.

Je vous prie , laissons cela , je n'aime pas les comparaisons.

Mad. D'URTEIL.

Ni moi non plus , quand elles sont de cette nature.

Mad De SANIERE.

On est bien malheureuse de se convenir si peu , & d'être forcée de vivre ensemble.

Mad. D'URTEIL.

Il y a un terme à tout , Madame , & il faut espérer que cela ne durera pas toujours.

Mad. De SANIERE.

Sans cela , je vous assure que je ne vivrois pas.



**SCENE DERNIERE.**

Mad. De La RONCE , Mad. De SANIERE ,  
Mad. D'URTEIL , DUBOIS.

DUBOIS.

**M**ADAME de la Ronce.

Mad. De La RONCE.

Mesdames , je viens vous proposer d'aller  
au Rempart ; mais qu'avez-vous donc toutes  
les deux ?

Mad. D'URTEIL.

C'est que la Reine a mal à la tête , & je crains  
que ce ne soit sa migraine , qui veuille lui  
prendre.

Mad. De SANIERE.

Non , mon cœur , je vous assure que cela ne  
fera rien , & je vous prie de ne pas vous in-  
quiéter , vous irriteriez vos nerfs , & je serois  
au désespoir d'en être la cause.

Mad. De La RONCE.

Sçavez-vous réellement que vous êtes folles ,  
avec toutes les allarmes que vous vous donnez  
continuellement l'une & l'autre.

Mad. De SANIERE.

Que voulez-vous, on n'est pas maître de régler les mouvemens de son cœur.

Mad. De La RONCE.

Je le sçais bien, mais il faut être raisonnable.

Mad. D'URTEIL.

Quand on a l'ame réellement sensible, la raison a bien de la peine à calmer les inquiétudes.

Mad. De La RONCE.

Allons, venez vous dissiper; il fait le plus beau tems du monde, vous vous en trouverez bien, & vous viendrez ensuite souper avec moi: vous n'avez pas d'engagemens aujourd'hui?

Mad. D'URTEIL.

Ma Reine, il me semble que non?

Mad. De SANIERE.

Vous sçavez bien, mon cœur, que nous avons refusé absolument ce matin.

Mad. D'URTEIL.

Ah, oui, cela est vrai.

Mad. De La RONCE.

Partons, je vous menerai, vous n'aurez qu'à demander vos chevaux pour ce soir, chez moi.

Mad. De SANIERE,

Vous entendez , Dubois ?

DUBOIS.

Oui, Madame.

Mad. D'URTEIL

Où est Delisle ?

DUBOIS.

Il est là , Madame.

Mad. De La RONCE.

Allons , venez donc. *Elles sortent.*

*Fin des Bonnes Amies.*

---

---

# T A B L E

## DES PIÈCES

*Contenues dans le premier Tome.*

**L**ES FAUX INCONSTANS, *Comédie en un Acte.* Page 21

**L**E SOUPER, *ou LE MARIAGE A LA MODE*, *Comédie en deux Actes.* 83

**L**E BILLET PERDU, *Comédie en un Acte.* 157

**L**ES ACTEURS DE SOCIÉTÉ, *Comédie en deux Actes.* 201

**L**ES BONNES AMIES, *Comédie en un Acte.* 289

**F I N.**

---

*Fautes à corriger.*

**P**Age 6, avant-dernière ligne. *Ce flotter!*  
Otez ce, & mettez-le à la ligne suivante, avant  
*Spéctacle.*

Page 62, ligne 10. *En silphe*, mettez *un*  
*silphe.*

Page 129, ligne 11. *Commandeur*, mettez  
*Chevalier.*

Page 138, ligne 23. *L'Acteur*, mettez *l' Au-*  
*teur.*

Page 158, ligne 10. *Mère du Chevalier*,  
mettez, *mère du Marquis.*

Page 161, ligne 18. *Lafrance*, mettez *Hen-*  
*riette.*

*Idem* ligne 20. *Henriette*, mettez *Lafrance.*

Page 116, ligne 8. *De Chevalier*, mettez *du*  
*Chevalier.*

Page 293, ligne 17. *Qui n veulent*, mettez  
*qui ne veulent.*

